12e Année

N° 125

Fiction

Chaque mois

Avril 1964

Autres éditions : allemande, anglaise, italienne, japonaise.

SCIENCE - FICTION

FANTASTIQUE

INSOLITE

CHRONIQUE

RUBRIQUES

Couverture de Jean-Claude Forest

GALAXIE : Une renaissance

A partir du mois d'avril, *FICTION* aura une sœur cadette (au nom déjà célèbre) : *GALAXIE.*

La première édition française de *GALAXIE* débuta en 1953 et fut interrompue en 1959. S'il est vrai que tous les lustres le phénix renaissait de ses cendres, pourquoi une revue de SF n'imiterait-elle pas cet oiseau légendaire ?

A la différenre du précédent *GALAXIE,* cette nouvelle édition sera dirigée par la même équipe rédactionnelle que *FICTION,* ce qui offrira toute garantie de sérieux quant à sa conception.

Pour la première fois, vous seront présentés en version intégrale les meilleurs textes inédits des grands auteurs américains de SF. Le nombre de pages (160, uniquement consacrées à des récits) permettra en outre, chaque mois, une importante sélection.

Comme par le passé, *GALAXIE* sera la revue 100 % SF, destinée à l'amateur « inconditionnel » du genre. Mais la variété de ses sujets, la diversité des champs qu'ils embrassent, satisferont le plus grand éventail de goûts.

Alors que la regrettable disparition du Rayon Fantastique avait paru sonner un coup de glas pour la science-fiction, nous sommes heureux de témoigner de sa vitalité, en réintroduisant sur le marché français la plus fameuse des revues d'outre-Atlantique.

Nouvelles déjà parues des auteurs de ce numéro

MICHEL DEMUTH

Nocturne pour démons

« Continuez à publier Michel Demuth, » nous écrit-on de plusieurs côtés. « Il est le seul Français à faire de la vraie science-fiction. » Si cette dernière assertion nous semble quelque peu excessive, nous n'en souscrivons pas moins avec plaisir à l'injonction qui la précède. Il y a effectivement dans tous les récits de Demuth, quelle qu'en soit la trame, une dynamique, une pulsation interne, qui doivent tout à la S.F. Certains lui reprocheront d'écrire vite et de ne pas trop se soucier des formes. Qu'importe si le résultat est convaincant, ce qui est manifestement le cas dans les deux nouvelles de lui que nous publions ce mois-ci : le curieux **Nocturne pour démons,** que voici, et, dans notre numéro spécial, ce brillant « space-opera psychologique » intitulé **A l'est du Cygne.**

— 1 —

« PEUT-ÊTRE désirez-vous une compensation, Arglider ? »

L'Homme en Rouge avait posé la question d'une voix sourde. Il semblait indifférent à toutes ces considérations matérielles qui étaient l'apanage de ses subordonnés. La Ligue de la Nuit, de toute manière, ne voulait pas que ses chefs fussent entravés dans leur action essentielle : le recrutement et la transmission des grands ordres.

Arglider s'était assis sur un coin de table et son regard fatigué faisait le tour des lieux. Une pièce en sous-sol, dans le quartier pauvre, au nord de la Cité, qui avait dû abriter immigrants sur immigrants. Pourquoi la Ligue, que l'on disait si riche, reculait-elle devant certains frais audacieux ?

Souci de discrétion ou révélation d'une plaie d'argent nouvelle ?

L'Homme en Rouge parut deviner ses pensées :

« Vous êtes libre de ne pas répondre à mes questions, savez-vous... mais la compensation est, en général, un point important pour les nouvelles recrues. Et ne croyez pas, au spectacle de cette piaule minable, que la Ligue s'émiette. Elle a pour elle la plupart des fortunes de l'univers et de nombreux intérêts dans des pays inimaginablement lointains ! »

Arglider sourit. Même les chefs comme l'Homme en Rouge se

laissaient aller à une certaine naïveté, une once de fraîcheur, dans l'art de vanter les mérites de la Ligue. Derrière les masques rutilants, il n'y avait que des hommes, qui avaient été des recrues nouvelles, comme lui. Des hommes prêts à tuer, pourtant. Comme lui...

Etait-il prêt, vraiment ?

« Alors, pas de compensation, » dit l'Homme en Rouge.

— « J'ai... assez d'argent personnel pour vivre toute ma vie sans travailler, » murmura Arglider. « De plus, je ne crois pas que l'on entre dans la Ligue pour des questions financières. Sinon, il vaudrait mieux faire le tueur à gages pour le compte de l'Omnipotent lui-même. »

— « J'aime vous l'entendre dire. En général, peu de nouveaux se permettent cette réflexion. Ils ont tous peur de blesser, de toucher à un tabou. Mais le propre de la Ligue n'est-il pas d'être une organisation de la liberté sous toutes ses formes ? »

Là, Arglider en doutait un peu. Mais, preuve plus que formelle de la justesse de ce doute, il préféra le garder pour lui. Il y *avait* des tabous. Quoi que pût dire l'Homme en Rouge.

« Tenez. Et ne vous en séparez jamais ! »

Il releva la tête. Il avait attendu longtemps cet instant et il fut un peu étonné de la brusquerie, presque de la brutalité, avec laquelle il survenait.

L'Homme en Rouge lui tendait une arme. Un pistolet au canon extraordinairement long. Le métal en était d'un noir profond. Arglider songea à du basalte ou à quelque autre chose. Un minéral sorti tout droit d'un enfer local et secret.

La détente était double et l'Homme en Rouge se mit à lui détailler le fonctionnement d'une voix monocorde. Après quoi, il put glisser l'arme dans sa tunique et apprécier son poids et la froideur de son contact.

« Cartes, visas... »

Il prit le tout, le rangea dans une poche sans vérifier.

— « Et maintenant ?... »

Il avait dit cela d'une voix ferme. Il espérait que l'Homme en Rouge ne prendrait pas cela comme une fanfaronnade. Si quelque chose lui faisait peur, c'était de tomber trop bas dans l'estime des supérieurs de la Ligue. Il avait trop besoin d'eux, désespérément besoin d'eux, pour prendre des risques.

L'Homme en Rouge se mit à faire les cent pas sans répondre. Arglider s'était levé et il feignit d'examiner la carte des souterrains de la cité qui flamboyait au mur, en face de lui.

Un jour gris entrait par l'étroite fenêtre qui donnait sans doute sur un puits de lumière. Il devait y avoir des toiles d'araignées au-dehors, ainsi que des immondices et des amas de débris. Des

ouvertures vers les souterrains, vers la nuit profonde où dormaient des démons.

— « Votre première mission, » dit l'Homme en Rouge, « est une preuve de confiance, un pari... »

Arglider sentit son cœur battre deux coups précipités. Il maudit la lenteur avec laquelle l'Homme en Rouge faisait cette révélation qui promettait d'être surprenante.

« Un démon, » dit l'autre soudain.

Il s'était retourné. Derrière le masque, ses yeux détaillaient impitoyablement son interlocuteur, cet homme qui avait deux ou trois heures de contact avec la Ligue.

Arglider crut d'abord à un bluff et sourit. Puis il réalisa son erreur et haussa les épaules.

— « Un démon, » répéta-t-il, « pourquoi ? »

Et il fut certain que la question venait d'arracher un sourire à l'Homme en Rouge.

— « Les démons doivent être tués, Arglider ; cela a été connu de tous temps, non ? »

Arglider inclina la tête.

« Et votre travail, » reprit l'Homme en Rouge, « sera de trouver un démon, de le tuer et de le proclamer tout haut dans la Cité. »

Arglider secoua la tête.

« Vous craignez cette mission ? » demanda l'Homme en Rouge.

Sa voix venait de se faire dure, terrible.

— « Pas la mission, mais ses suites. Qu'adviendra-t-il de moi quand je révélerai avoir tué un démon ? Nul n'a le droit de faire cela de son propre chef. Et le meurtre d'un démon implique que le meurtrier, ou le héros, avait une arme. Et l'Omnipotent a interdit les armes sur tout le territoire... »

L'Homme en Rouge agita une main. Une main sèche, aux doigts immenses lourdement bagués de pierres.

— « Enfantillages, Arglider, enfantillages ! La Ligue de la Nuit n'a jamais joué ce tour à ses affiliés et serviteurs. Nous sommes liés corps et âme, maintenant. Votre mission exécutée, vous rejoindrez une chambre de repos de la Ligue et nous mettrons ensemble au point la suite des événements. L'Omnipotent n'est rien pour nous... Si vous pouviez réaliser cela très vite, combien tout serait plus facile ! »

Arglider haussa les épaules.

— « J'ai vécu plus de vingt ans sous son empire, » dit-il, « et j'y vis encore même en étant ici, avec vous. Il est dur de demander cela, ne croyez-vous pas ? »

L'Homme en Rouge ne répondit pas. Il se tourna vers une paroi où étaient accrochés des plats de cuivre antiques et des pinces à l'utilité indéterminée. Un geste et une porte s'ouvrit. Un vieil

homme en blouse particulièrement crasseuse s'inclina, le visage figé.

— « Morena, tu vas conduire cet homme au-dehors. Près du Château, si possible. »

— « Attendez, » dit Arglider. « Où trouverai-je un démon ? »

— « Où ils sont, par milliers. »

— « Vous... vous voulez dire dans le Château ? »

— « Près de l'Omnipotent, oui, et de sa douce fille. Là est aussi la clé de la lutte. Va en confiance, Benjad Arglider. Tu as été choisi pour un travail exceptionnel parce que tu es un sujet exceptionnel. »

Malgré toute sa volonté d'impassibilité, Arglider ne put esquiver un frisson. La silhouette pourpre qui étendait le bras avait une certaine puissance théâtrale.

Il se retourna et suivit le vieil homme qui avait nom Morena à travers une succession de pièces minuscules et sombres. Les démons, déjà, semblaient y sommeiller.

— 2 —

Dans le quartier pauvre, il n'y avait pas de Fenêtre. Et les gens qui y vivaient entassés étaient obligés, chaque matin, de parcourir le long chemin entre le grand marché et le territoire qui leur était en quelque sorte réservé pour se ravitailler et rapporter quelques-uns des produits merveilleux qui arrivaient par les Fenêtres.

Morena, Arglider ignorait pourquoi, l'avait placé dans un étrange ascenseur baroque aux odeurs d'épicerie, qui avait surgi à la surface assez loin du Château.

Il se promit d'en parler à l'Homme en Rouge puis se rappela que celui-ci avait dit : « si possible » en donnant ses ordres au vieil homme. Pour l'instant, il n'avait donc qu'à marcher. Marcher entre les files de chariots bariolés qui servaient au transport des marchandises.

Un quartier sans Fenêtre était voué à la nuit. La nuit de l'ignorance, de la pauvreté, de la misère, loin de toute merveille, de toute découverte.

Et l'Omnipotent entretenait soigneusement cet état de choses. Il faisait pousser cette mauvaise herbe, ce jardin de poubelles, afin de pouvoir y reléguer ceux qu'il craignait, ou détestait, ou méprisait. Peut-être, de tous temps, les dictateurs avaient-ils procédé ainsi. En tout cas, ici, dans le quartier pauvre de la Cité, ennemis, puissants et humbles se mouraient lentement.

Et sortir du quartier équivalait pour eux à un arrêt de mort. Hors de cette jungle, en terrain découvert, ils rencontraient très vite les chiens de mort de l'Omnipotent ou même les mignons compagnons de sa fille...

Quartier sans Fenêtre où n'entraient pas plus les jours des autres mondes que l'éclat du soleil local. Quartier sans matin ni soir où les êtres en maraude permanente n'avaient pas de visage, pas d'identité réelle.

Arglider quitta le parc aux chariots et descendit une venelle étroite. Très loin au-dessus de lui, les toits se rejoignaient. Des linges séchaient, des statues baroques de démons servaient de gouttières ou d'étendages. Les boutiques étaient des grottes obscures entrecoupées parfois d'avancées de clarté où vagissaient des bêtes venues d'ailleurs, à l'âme sans doute moins laide que celle du marchand.

Pas un garde officiel entre ces murs, pas un soldat.

Des femmes accroupies ou appuyées à des totems où étaient gravées des obscénités. Des enfants terribles et sales lancés en des poursuites haineuses. Des jeunes gens cauteleux, vermineux et tendres, aux dorures de laquais, aux chantants effets de voix.

La venelle déboucha pourtant sur une artère presque importante. Arglider atteignait la limite du quartier. Là, ne s'aventuraient que ceux des maudits qui se sentaient pleins d'audace ou délaissés par la haine pourtant tenace de l'Omnipotent.

Les boutiques y étaient plus crépusculaires que nocturnes et les femmes presque propres, avec des visages jeunes et tendus. Ici, on pouvait apercevoir des casques argentés et des armes en bandoulière.

Et des chars officiels passaient, deux ou trois fois par jour, rideaux baissés, roues vrombissantes dans le silence tendu alentour.

Comme Arglider s'aventurait sur la chaussée et levait les yeux pour découvrir enfin le ciel ouvert, un char arrivait précisément. Son conducteur, en grande livrée blanche et argent de l'Omnipotent, accéléra encore comme la lourde machine fonçait sur Arglider.

Celui-ci perçut le cri d'une femme derrière lui. Il détourna la tête et se lança en arrière d'un bond désespéré. Le char passa avec un grondement assourdissant et continua à la même allure au long de la voie.

Arglider se releva. Bien qu'il sentît le contact rassurant de l'arme de la Ligue, tout contre son corps, il ne pouvait s'empêcher d'être effrayé et surpris.

Il était impossible à un char de provoquer un accident. Le conducteur n'était là que pour l'apparat. En vérité, il était doublé par un complexe de conduite automatique qui était une merveille d'efficacité.

Il était impossible que le char ait risqué de l'écraser. A moins que son conducteur n'ait interrompu volontairement la conduite automatique, le temps d'accélérer.

Arglider regagna le trottoir. Ses pensées n'aboutissaient à rien, s'enchevêtrant dans une confusion noire.

Il aperçut alors la femme qui avait crié. Elle le regardait venir, encore pâle de frayeur, la bouche à demi entrouverte. Son kimono noir brodé de blanc n'était pas d'une femme du quartier pauvre. Elle appartenait certainement à l'autre territoire, celui qui commençait de l'autre côté.

— « Merci, » dit Arglider, « sans vous, je crois qu'il me tuait ! »

— « Il l'a fait exprès, n'est-ce pas ? Il a essayé *volontairement* de... de vous tuer ! »

Elle était sous le coup d'une émotion intense. Sa voix tremblait. Autour d'eux, la foule bigarrée s'écoulait avec la lenteur d'un peuple désemparé, sans avenir immédiat. Un gosse pleurait à côté d'un grand jeune homme ivre qui avait roulé sur le trottoir.

— « Je ne sais comment vous remercier, » dit Arglider.

Il était embarrassé. La fille semblait prendre beaucoup trop à cœur ce qui venait de survenir. Et il ne désirait pas voir quiconque intervenir en sa faveur. Il avait beaucoup trop à faire, à penser, pour démêler cette histoire.

— « Je ne veux pas que vous me remerciiez... Je désire simplement vous aider. Vous êtes... de la Ligue de la Nuit, n'est-ce pas ? »

Il tendit la main, la posa sur son épaule. C'était un contact doux, agréable, après le froid qu'il venait d'éprouver.

— « Quel que soit votre nom, » dit-il, « qui que vous soyez, je ne peux rien vous dire à ce sujet. Désirez-vous voir un char surgir aussitôt sur vous ? »

Elle sourit.

— « Je ne suis pas assez importante pour que l'Omnipotent s'occupe aussi vite, et aussi violemment, de ma personne. Par contre, vous semblez être un élément puissant pour qu'il utilise ainsi un véhicule de la Garde aux Dames. »

Arglider fronça les sourcils.

— « Ecoutez, » dit-il, « ne connaissez-vous pas un endroit où nous pourrions discuter plus longuement ? Vous semblez connaître nombre de choses que j'ignore... »

Elle lui prit le bras soudain, avec fermeté et gentillesse, en souriant.

— « Tout à côté. La boutique de Machonth... L'homme qui achète des rêves aux Fenêtres. »

Le nom et le titre bizarre qui suivait n'inspiraient rien à Arglider. Il marcha aux côtés de la fille sans rien perdre de sa méfiance. Toutefois, une intuition nouvelle lui disait qu'elle saurait l'amener près du Château sans coup férir. Et là, il se mettrait en quête d'un démon.

La boutique était une forêt de lumières multicolores et Arglider s'aperçut en y avançant qu'il y régnait une chaleur lourde, humide,

surprenante. Il s'attendait, en promenant les yeux entre les colonnades blanches, à trouver fougères et champignons vénéneux.

Mais il n'y avait là qu'un lourd tapis pourpre qui absorbait le bruit des pas. La boutique était un monde de silence.

— « Bienvenue... et bonjour à vous, Demoiselle Tomas. »

Arglider découvrit une silhouette repliée, tassée, qui tendait une main grasse et luisante. Mais le nom de sa compagne venait de le faire sursauter. Les Tomas étaient une famille importante du pays et l'on murmurait que l'Omnipotent avait confié bien des secrets au père.

— « En effet, je suis Yole Tomas, » murmura-t-elle.

Elle s'était penchée vers lui, parlant près de son oreille. Instinctivement, il renforça la barrière de méfiance qui menaçait de disparaître. Cette fille avait du charme mais son origine invitait à plus de circonspection.

Il se contenta d'incliner la tête.

— « Je ne vois pas ce qui vous a fait vous intéresser à mon humble sort, Demoiselle. »

Elle rit. Un rire silencieux, nerveux.

— « Suivons Machonth et je vous l'apprendrai. De toute manière, sa boutique recèle des choses fort étonnantes. »

Ils passèrent deux rideaux intangibles — fluctuations de champs de force — et surgirent dans un endroit beaucoup plus vaste que la boutique. Le plafond, qu'Arglider cherchait des yeux, était à une hauteur inouïe. Il pensa que ce devait être un effet optique habile car le bâtiment, comme tous ceux qui bordaient l'avenue, était peu élevé.

« Au fond, » dit Yole, en tendant une main fine, « ce sont les Fenêtres. »

Arglider n'y avait pas prêté attention. Mais maintenant, il reconnaissait les grandes lignes du dispositif. Celui-ci était à demi masqué, décoré, ouvragé, pour ne conserver qu'une vague apparence magique, propre à tenter le client.

Machonth s'était retourné et le fixait avec un sourire narquois.

— « Cela vous étonne, n'est-ce pas ? Première fois que vous entendez parler d'une utilisation non matérielle des Fenêtres... »

Il inclina la tête et s'avança.

« Je vends des rêves, » poursuivit Machonth, « ou, du moins, les clients appellent cela des rêves. Mais vous savez comme moi que les Fenêtres, mises au point sous le Califat, il y a trois siècles, correspondent avec d'autres mondes sous l'effet d'une certaine distorsion de l'espace. » Arglider eut un geste évasif. « Eh bien, je me contente de placer le client sur ces autres mondes après l'avoir convenablement protégé et rassuré... Désirez-vous faire un essai ? »

Arglider fronça les sourcils. Il se durcissait de plus en plus.

— « Non, » dit-il, « non merci. Je préfère encore la réalité. Celle de la Cité, veux-je dire... »

Machonth s'inclina.

— « Pouvez-vous nous laisser ? » demanda Yole Tomas.

Le bonhomme obtempéra. Mais Arglider avait remarqué la déférence de la requête de la Demoiselle. Fallait-il y voir la trace d'une puissance occulte chez le boutiquier des rêves ?

Beaucoup de questions, en vérité. Et qui ne paraissaient pas en rapport avec la quête d'un démon.

— « Maintenant, » dit la Demoiselle Tomas, « dites-moi quelle était votre mission pour la Ligue de la Nuit. »

Il recula de deux pas, se demandant si elle était sérieuse.

— « Mais... je ne peux répondre à une telle question ! Je suis seul en cette aventure et j'y demeurerai... »

— « Oubliez que ma famille est proche de l'Omnipotent. Je sais, je vous l'ai dit, des choses qui vous seraient d'une aide précieuse. Par exemple, le véhicule qui a cherché à vous tuer, il y a un instant, appartient à la Garde aux Dames. Son conducteur était un certain... »

Il attendait le nom mais elle se tut et sourit.

« Croyez-vous que je vais vous livrer des renseignements sans que nous ayons conclu un accord ? »

Il haussa les épaules et fit mine de repartir.

« Attendez ! Où croyez-vous aller ? »

— « Je continue mon travail, Demoiselle... »

— « Vous êtes bien naïf pour ne pas savoir que la Ligue sacrifie tous ses agents dans de telles aventures. J'ignore pourquoi elle poursuit ce jeu mais le fait est là... Jamais la Ligue de la Nuit n'a enregistré un véritable triomphe, jamais ! »

— « Qui me prouve que vous ne mentez pas ? Qui me prouve que vous n'êtes pas à la solde de l'Omnipotent ? »

— « Si cela était, Benjad Arglider, je vous aurais déjà tué. »

Elle avait parlé d'une voix lente, glacée. Il se retourna. Comment savait-elle son nom ? Jusqu'où allait sa puissance ?

— « Et simplement parce que vous savez qui je suis et que ma vie est menacée, vous estimez avoir le droit de recueillir mes confidences ? »

Elle inclina sa jolie tête.

— « N'estimez-vous pas, vous-même, que c'est suffisant ? »

— « Non! Je voudrais simplement savoir ce que vous êtes, vous, Yole Tomas, et ce que vous escomptez en vous mêlant à mes affaires... »

— « Soit ! Je vais vous le dire... »

A ce moment, un bruit de pas retentit dans la grande pièce. La jeune femme se retourna et pâlit.

— « Vite ! » s'écria-t-elle. « Les voilà déjà ! »

— « Mais qui ? »
— « Vos ennemis... Si vous n'êtes pas assez grand pour savoir qui ils sont, je... »
Il était trop tard. Machonth surgit et s'effondra, projeté par une poigne violente. Cinq gardes en tenue argentée pénétrèrent dans la pièce, l'arme au poing.
Mais Arglider avait déjà sorti l'étonnant revolver de la Ligue. Il bondit vers les Fenêtres en tirant sur les gardes. L'un d'eux tomba en lâchant son arme.
Il y avait une seule issue et Arglider l'emprunta. Au moment où il se laissait choir dans la terrifiante ouverture, il entendit la voix de Yole Tomas qui criait :
— « Vers le Château, Benjad ! »

— 3 —

« Vers le Château ! » continuait-il de penser. « Vers le Château ! » Mais ce n'était plus qu'un réflexe, un leitmotiv qui se tarissait déjà.
Car il n'y avait plus, désormais, de points de repère. Disparue la Cité, balayée la garde de l'Omnipotent. Un silence pourpre était la réalité d'un monde à l'horizon trop proche.
Et une chaleur de serre. Les yeux d'Arglider glissaient sur chaque objet précis, évitant les terribles reflets de lumière. Quant au soleil au zénith, il préférait ne pas chercher à deviner sa teinte. Sa taille, en tout cas, devait être importante.
Des pans de rochers d'un incarnat bizarre, pareils à des morceaux de chair figés et dressés, trouaient le déploiement rose et orangé d'une savane.
Mais, après quelques pas, Arglider douta de la présence réelle d'une herbe. Les brins étaient trop durs, trop brillants. Et ils tintaient en se redressant, s'enchevêtraient avec des échos.
« J'y suis ! » se dit-il. « Colzid a fait allusion à cet endroit dans une de ses ballades ! »
Cette révélation le stupéfia. Ainsi, Colzid avait été chercher l'inspiration de son art merveilleux en des lieux comme la boutique de Machonth !

« *Et la prairie de fer balance*
Le souvenir des nuages
Aux pâturages de musique
Sous le ciel sauvage... »

Il fit quelques pas encore, et les brins tintèrent, chantèrent. Ils étaient l'unique source de son en cet univers d'ouate rosâtre. La prairie de fer, les pâturages de musique.
Où aller maintenant ? Il avait échappé aux gardes de l'Omni-

potent par la seule voie libre. Mais il était si loin de la Cité, de la Ligue de la Nuit, qu'il semblait impossible de jamais pouvoir y revenir.

Yole Tomas, pourtant, avait dit : vers le Château !

Il devait donc s'efforcer de recréer le plan de la ville tout autour de lui, de le surimpressionner aux roches charnues et à la savane musicale.

Vers le Château se trouvaient les grandes Fenêtres qui apportaient à l'Omnipotent la masse de ses richesses. Il devait y en avoir une correspondant à ce monde-ci. Il lui suffisait de marcher sans se laisser troubler. Tôt ou tard, il ressurgirait aux abords du Château. Et il poursuivrait sa quête. Envers et contre tous.

Il se retourna. La Fenêtre par laquelle il avait pénétré dans le monde pourpre était désormais indécelable. De l'autre côté, pourtant, à des éternités de distance, les gardes devaient attendre. A moins qu'ils ne se décident à venir le rejoindre. Il secoua la tête : ils n'étaient jamais que des mercenaires peu enclins à risquer leur vie.

Prudemment, Arglider commença à s'éloigner en droite ligne de l'endroit supposé où existait une ligne de fracture dans l'espace.

Peu à peu, il ne prit plus garde au tintinnabullement des milliers de brins. Sous ses pas, le sol lui-même était sec, dur. Il arriva à proximité d'un des rochers-îlots et tendit la main. C'était tiède et... il retira la main. Le rocher n'était pas dur, pas vraiment. Et il y avait de fortes chances que ce ne fût pas réellement un rocher.

Qu'avait dit le grand Colzid après l'allusion aux pâturages de musique ? Arglider essaya de se souvenir. Il était certain qu'il y avait quelque chose, à ce propos. Voyons...

Un mouvement dans le ciel interrompit ses réflexions. Presque aussitôt, la lumière se mit à diminuer. Le paysage tout entier prit des allures crépusculaires. Arglider mit une main en abat-jour sur son front. Vraisemblablement, une ou deux lunes de la planète passaient devant le soleil. Il entrevit leur ombre, glissant rapidement. L'éclipse ne durerait pas longtemps.

Le sol vacilla, frémit. Arglider craignit de perdre l'équilibre et tendit la main pour s'agripper au rocher écarlate.

Mais le rocher n'était plus là. Et Arglider tomba de tout son long. Il se releva d'un bond, le cœur battant à coups désordonnés. Etait-ce le sol qui l'avait éloigné de l'étrange rocher rouge ? Ou bien ce dernier s'était-il déplacé... seul ?

Il se mit à courir au moment où une nouvelle secousse ébranlait le sol. Du coin de l'œil, il entrevit vaguement un autre rocher-îlot qui... Mais ç'avait pu être une illusion, un effet de la vitesse à laquelle lui-même se déplaçait.

Et la flamboyante lumière revint. Arglider s'arrêta. Tout retournait au calme, soudain. Plus la moindre vibration.

C'est alors qu'il aperçut trois silhouettes humaines. Les hommes portaient la tenue brune des ouvriers attachés au Château et ils étaient occupés à ranger soigneusement des caisses sur un curieux échafaudage de métal blanc.

Arglider s'accroupit. Il n'eut pas à attendre longtemps avant de voir l'échafaudage disparaître spontanément comme dissous dans l'air.

Les trois hommes restèrent. Ils semblaient attendre, poursuivre leur travail, sans prêter la moindre attention à l'étrange paysage.

« Tant qu'ils resteront là, » pensa Arglider, « je ne pourrai pas bouger ! »

La Fenêtre devait correspondre aux abords du Château. Peut-être même à l'intérieur. Il faudrait agir vite, ne pas s'arrêter une fois de l'autre côté.

Subitement, Arglider comprit que le passage dans le monde pourpre représentait une interruption, une trêve dans la trame dangereuse des événements. Ceux à venir, surtout.

Il s'allongea parmi les brins musicaux et ne tarda pas à fermer les yeux.

L'Homme en Rouge lui avait dit de tuer un démon. Avait-on une seule fois déjà demandé semblable tâche à une recrue de la Ligue ?

Et comment pouvait-il y avoir des démons dans le Château ? Comment l'Omnipotent, abrité comme il l'était de tout danger, pouvait-il tolérer le voisinage du pire de tous ?

La pensée d'Arglider s'arrêta à la jeune femme. Yole était d'une grande famille, proche de l'Omnipotent. Et elle avait paru savoir beaucoup de choses. Par exemple que chaque mission de la Ligue de la Nuit était un échec.

« Impossible, » se dit-il, « complètement impossible ! La Ligue est la seule organisation qui ait jamais réussi à faire trembler l'Omnipotent, à provoquer une réaction de sa part ! Pourquoi aurait-il déjà donné l'ordre de me tuer si je n'avais pas une chance de réussir ? »

Peut-être parce qu'il devait tuer un démon. Et l'Omnipotent prétégeait peut-être les démons...

Non, les Faiseurs d'Ames n'avaient pas été les bienfaiteurs du monde, songea Arglider. En créant les démons, ils avaient enlevé une étincelle à l'humanité et avaient suscité la pire des tyrannies.

Arglider prit conscience du changement qui s'était effectué autour de lui. Le ciel, couleur lie-de-vin, avait maintenant un aspect menaçant et lourd. Il roulait des vagues de noirceur et des taches rouges qui évoquaient des caillots de sang.

Et il y avait autre chose. Du vent. Une brise très froide qui faisait s'incliner et murmurer toute la savane.

Arglider se redressa. Les hommes en tenue brune n'étaient plus là. Seul demeurait l'échafaudage, inquiétant dans le crépuscule de ce monde étranger.

En pivotant sur lui-même, Arglider s'efforça de préciser l'origine de l'angoisse qu'il ressentait soudain. Bien sûr, le paysage de ce monde, déjà insolite au jour, devenait presque cauchemaresque avec l'apparition des ombres, des faux jours cramoisis. Mais cela ne suffisait pas à expliquer... Par exemple, la disparition soudaine des hommes. Jusque-là, ils avaient empilé des caisses de produits mystérieux à destination du Château. Et à présent, leur activité avait cessé. Pour quelle raison ?

Les jours et les nuits de ce monde et de la Terre avaient bien peu de chances de correspondre. Et dans la Cité, il devait faire jour, encore.

Arglider marcha à pas lents jusqu'à proximité de l'échafaudage. Il s'arrêta quand il estima n'être plus qu'à trois mètres à peine de la Fenêtre indécelable. Indécelable ? Non, les empreintes de pas sur le sol nu disparaissaient selon une ligne droite, longue de plus d'un mètre.

Il se baissa, ramassa un minuscule caillou noir et le lança. Le caillou disparut soudain, éclipsé dans la fracture spatiale.

« A mon tour ! » se dit Arglider. Il fit un pas.

Et tomba en arrière parce que le sol frémissait à nouveau, comme lors de l'éclipse.

Et cette fois, cela semblait plus sérieux. A plat-ventre, Arglider chercha à progresser en avant. Coûte que coûte, il fallait quitter cet endroit dangereux. Même l'idée de surgir couché aux yeux d'éventuels gardes ne lui paraissait pas redoutable.

Une véritable explosion retentit dans les profondeurs. Et la savane où Arglider avait surgi en provenance de la boutique de Machonth parut se convulser, s'élever vers le ciel sombre avec des frémissements d'animal caressant.

« C'est cela ! » pensa Arglider. « C'est exactement cela ! »

Tout à coup, il se rappelait la suite du poème de Colzid :

« *Aux pâturages de musique*
Sous le ciel sauvage
A la toison chantante
Du plus bel animal
Qu'un univers de sang
Ait jamais vu furieux. »

C'était le bel animal de Colzid qui se gonflait à présent. Et peut-être était-il si vaste qu'Arglider était encore sur lui en cet instant ?

L'idée lui donna un tel choc, une telle frayeur, qu'il s'élança en avant, se détendant comme un ressort.

Une fugace sensation de vertige accompagnée d'une nausée.

Il se retrouva étendu sur une masse tiède, crissante, qu'il iden-

tifia aussitôt comme un véritable gerbier d'herbe de la savane. Ou plutôt, *du poil de l'animal gigantesque qui occupait le monde pourpre !*

Il se dressa rapidement et sauta dans l'ombre.

Il était de retour dans la Cité et, vraisemblablement, dans le hangar où les hommes en brun gardaient la récolte de la journée.

Mais quelle pouvait être l'utilité des brins musicaux ?

L'important était en tout cas pour Arglider de se trouver maintenant, bien qu'avec un léger retard, dans l'enceinte du Château.

L'Homme en Rouge ne serait pas déçu.

— 4 —

Comme il l'avait prévu, le soleil n'était pas encore couché sur la Cité. Dans un angle du curieux hangar aux parois de pierre froide, il y avait une fenêtre en ogive, comme toutes celles du Château. Arglider jeta un bref coup d'œil. La succession des toits lisses, reflétant l'eau veinée de jaune du ciel, avait un effet presque hypnotique sur n'importe quel observateur.

Assez loin, il entrevit l'avenue de frontière qui bornait le quartier pauvre où était la boutique de Machonth. Il estima que, sur le monde pourpre, il n'avait pas parcouru un aussi long chemin. Rien d'étonnant, cependant, à ce que les distances n'aient pas plus de correspondance que les intervalles de temps.

S'éloignant de la fenêtre, Arglider trouva un panneau portant une foule de commutateurs. Aucune indication d'usage n'y figurait et il prit le risque de faire des essais. Au second, un panneau glissa avec un ronronnement sourd.

Au-delà, un couloir éclairé de bleu filait vers les profondeurs du Château.

Tout d'abord, Arglider ne sut pas si ce qu'il entendait était réellement de la musique ou seulement l'effet produit en lui par une rumeur venue de l'extérieur, bruit de foule ou cris.

Il marchait depuis des éternités, lui semblait-il. Et bien qu'il sût, comme tout habitant de la Cité, que le Château était immense, il commençait à ressentir une certaine angoisse. D'ailleurs, il n'avait rencontré absolument personne. Parfois, une voix venue de derrière une paroi ou une porte l'avait fait se dissimuler. Mais où étaient les machines-servantes de l'Omnipotent, et les gardes qui auraient dû foisonner ?

Et maintenant... cette musique. Encore lointaine, voilée par instants comme la lueur d'une étoile, elle coulait en flots ou rebondissait avec des jaillissements étincelants.

Arglider suivait un couloir étroit, au sol couvert de fourrure noire et blanche. De loin en loin, des statuettes de métal, fixées au mur, tenaient des flambeaux d'éblouissante lumière.

« Où vais-je ainsi ? » pensa Arglider. « Que ferai-je si quelqu'un surgit maintenant ? A cet instant précis ? Comment puis-je espérer trouver un démon en cet endroit de luxe d'où la souffrance a été bannie ? »

Comme pour répondre à ses questions, la musique se faisait de plus en plus proche, désirable et douce. Jamais il n'en avait entendu de semblable. Elle était attirante à l'âme comme une femme pouvait l'être au corps.

Tout à coup, Arglider se trouva devant une porte entrebâillée, sur la droite. La lumière qui en filtrait était dorée, d'un ton timide auprès de celle du couloir.

Il n'eut qu'un geste distrait pour vérifier la présence de l'arme dans sa tunique et poussa doucement la porte. Celle-ci pivota sans bruit et Arglider découvrit un étonnant spectacle.

Une pâle jeune fille aux cheveux d'un roux flamboyant était assise devant un meuble bas. Un instrument de musique, en fait. Mais les touches ou les cordes étaient ici remplacées par les brins de la savane du monde pourpre, la toison de l'effarant géant.

La musique cessa comme la jeune fille se tournait vers Arglider. Il n'avait pourtant pas fait de bruit. Il restait immobile sur le seuil, retenant sa respiration, regrettant qu'elle eût cessé de faire courir ses doigts sur les tiges cristallines.

— « Vous aimez cette musique ? » demanda-t-elle.

Elle avait une bouche aux lèvres pâles. Pâles et pleines. Et sa question avait plutôt été une affirmation.

Il inclina la tête. Au fond de lui, il se trouvait stupide. Du moins commençait-il à reprendre un rien d'esprit critique. D'abord, il n'aurait pas dû se trouver ici. Il était au cœur du Château et, à n'importe quel instant, la garde pouvait intervenir...

« Vous êtes le premier, » soupira-t-elle.

Il ne comprenait pas ce qu'elle voulait dire et il s'avança. D'un seul coup, son contrôle lui revenait. Il se demanda s'il devait brandir son arme sous le nez de la frêle enfant avant qu'elle déclenche un signal. Mais c'était peut-être déjà trop tard...

— « Comment... comment s'appelait ce morceau ? » demanda-t-il, étonné lui-même de s'entendre poser une telle question, en un tel endroit.

— « Le premier Nocturne pour Démons... Je l'ai composé il y a un an. »

Le mot « démons » agit sur lui aussitôt. La jeune musicienne, à son grand étonnement, ne parut pas effrayée par le revolver au long canon.

— « Si vous savez qui je suis, » murmura-t-il, « il est inutile pour moi de continuer à me cacher. »

— « Je sais qui vous êtes, en effet, mais vous, par contre, vous semblez l'ignorer... Est-ce que je me trompe ? »

Il secoua la tête.

— « Vous essayez de me tromper, Demoiselle, et c'est très mal, savez-vous ? Continuez à jouer. »

Elle hésita, l'espace d'une seconde, puis ses doigts touchèrent quelques tiges qui vibrèrent en émettant des notes suraiguës. La mélodie qu'elle interpréta alors n'évoquait en rien l'étrange musique qui avait attiré Arglider.

— « Mon seul regret, » dit-il, « est d'avoir à vous... annihiler pour quelques instants. »

Elle ne parut pas avoir entendu. Elle le regardait en souriant. Très jolie, son visage tout blanc pareil à une figurine très ancienne.

Il régla le curseur de l'arme, l'éleva lentement.

— « Vous savez, je ne risque pas de donner l'alarme. »

Il interrompit son geste.

« Je suis punie, » poursuivit-elle, « comme une véritable enfant. Mon père est aussi dur avec les siens qu'avec le monde entier... »

La phrase se grava en lui avec un léger retard.

— « Comment ? » dit-il.

— « Mon père est l'Omnipotent Marvitch. Ne le saviez-vous pas ? »

Il secoua la tête.

« J'ai encore deux jours à passer ici sans voir personne. Mais, même lorsque je serai rentrée en grâce, je ne parlerai pas de vous. Et d'ailleurs, vous serez certainement mort... »

Une véritable nausée, mêlée de colère, gagna Arglider.

— « Ça suffit ! » Il recula vers la porte. « Ça suffit, vous entendez ? »

Elle s'était remise à jouer. Un air sans importance. Et il se sentit incroyablement soulagé qu'elle n'ait pas joué... autre chose.

Il s'enfuit littéralement, courut dans le couloir, ses pas absorbés par l'épaisse fourrure.

Non, il ne fallait pas qu'il reste plus longtemps dans cette zone du Château. Les démons, si tant était vrai qu'il y en eût dans l'entourage de l'Omnipotent, devaient être ailleurs. Sans doute plus bas, à l'étage de l'enfer.

Des escaliers et d'étonnants paliers de marbre noir où des cages numérotées attendaient. Arglider apprit bien vite que les chiffres correspondaient aux différents niveaux.

A un moment, il se décida à emprunter une cage marquée 185. Et la descente dura l'éternité. La cage passait à tous les étages,

éclairée à chaque fois par une lumière différente. Arglider, ses mains rivées aux barreaux dorés, avait l'impression de surprendre mille et un interdits. Visions de chambres intimes, harems de la cour. Salles de jugement au style vraiment funèbre. Salles d'exécution. A un moment, il crut même apercevoir une haute silhouette drapée dans toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. Mais le Château était une boîte à mirages et l'Omnipotent Marvitch adorait projeter son image en différents endroits. L'illusion de l'ubiquité créait chez lui l'illusion de l'invulnérabilité.

Et la descente d'Arglider se poursuivit bien au-delà du niveau du sol. Il passa des étages où régnait un abandon visible. D'autres où s'empilaient des archives dans lesquelles maint adversaire de l'Omnipotent eût aimé plonger son regard.

Mais la Ligue de la Nuit exigeait plus, surtout pour les examens de passage.

Quand la cage s'immobilisa, Arglider sortit dans un couloir froid dont les murs suintaient d'humidité. L'éclairage était pauvre à ce niveau. En fait, le Château était si vaste que la vie s'y maintenait dans certaines zones qui changeaient suivant de longues périodes.

Ici, l'Omnipotent avait fort bien pu installer ses prisons et y enfermer ceux de ses proches qu'il avait découvert moins purs qu'il ne le croyait.

Mais Arglider découvrit au bout du couloir que cette partie souterraine, cet enfer, était peuplé.

Il plongea au sol d'extrême justesse quand il perçut un reflet, sur le mur humide. En roulant par terre, il tira deux fois, au jugé. Son adversaire s'effondra. Arglider vit en s'approchant qu'il était horriblement brûlé à la poitrine.

— « Laissez-le... Il était particulièrement mauvais !

Il frémit, chercha son nouvel ennemi. Mais il découvrit un vieillard aux mains vides qui hochait pensivement la tête en considérant le corps recroquevillé.

— « Pourquoi... pourquoi a-t-il tiré sur moi ? » demanda Arglider.

— « Parce qu'il ne vous connaissait pas... En fait, Glédor a toujours été un tueur. »

— « Et vous... qui êtes-vous ? »

— « Je suis Colzid. »

Arglider sursauta. Mais le vieil homme tendit la main.

« Oh ! non. Ne pensez pas à Colzid le grand, le poète. Je suis son fils, seulement son fils. Mais, dites-moi, je pourrais vous interroger aussi, ne croyez-vous pas ? »

Arglider fit un pas en arrière et s'adossa à la paroi.

— « Je suis prêt à tuer quiconque s'opposera à ma mission, » gronda-t-il. « Même votre âge ne m'arrêtera pas, Colzid ! »

Le vieil homme leva une main apaisante.

— « Nous avons tous une mission, » dit-il. « Du moins, nous *avions* tous une mission. »

— « Que voulez-vous dire ? »

Colzid tendit une main, la posa sur l'épaule d'Aglider.

— « Venez avec moi, et maîtrisez-vous. Les choses que vous allez découvrir à partir de maintenant risquent de vous troubler fortement. »

Intrigué mais toujours sur ses gardes, Arglider suivit Colzid.

Que se passait-il au fond du Château de l'Omnipotent ?

Qu'était cette jungle de couloirs humides où des hommes guettaient, l'arme à la main ? Et les démons dont l'Homme en Rouge avait parlé... Où étaient-ils ?

Arglider interrompit ses pensées en voyant que son guide s'engageait maintenant sous de véritables frondaisons de lumière. Des franges colorées qui venaient du haut, ou plutôt de nulle part car elles se perdaient en un étrange mélange de teintes mordorées.

— « Attendez ! » s'écria-t-il. « Qu'est-ce encore que... ? »

— « Venez ! Ne savez-vous donc pas reconnaître un champ de force ? »

La voix de Colzid s'était faite tranchante, sévère. La main qu'il tendit, longue et nerveuse, évoquait les serres d'un rapace. A contre cœur, Arglider fit un pas sous le phénomène lumineux et ne constata rien de particulièrement inquiétant. La température semblait seulement s'élever de quelques degrés, ce qui n'était pas désagréable. De l'autre côté, il y avait une salle. Vaste, extraordinairement basse de plafond, elle ne comportait qu'une seule espèce de meuble : des fauteuils. Des dizaines et des dizaines, de tous styles. Et dans presque tous, des hommes et des femmes, immobiles, muets, fixaient les nouveaux arrivants. L'effet produit était angoissant et Arglider ne put s'empêcher de faire un mouvement en direction de son arme.

— « Soyez plus calme, » murmura Colzid à son oreille, « car ce sont vos pareils, vos futurs frères de tous les jours. Les hommes qui aident à faire le monde ! »

Alors seulement, avec un léger sentiment de honte pour le temps mis à en arriver à cette conclusion, Arglider pensa qu'il était pris au piège. Et il voulut fuir. Mais les regards étaient tous fixés *sur* lui, à présent, *dans* lui, et il lui était impossible de bouger, à jamais. Il sombra dans la nuit, lentement.

— 5 —

— « Benjad Arglider ! Benjad Arglider ! »

Il émergea d'un néant obscur, à faire oublier toutes les nuits. Un néant où il n'avait ressenti ni peine ni satisfaction. Mais à pré-

sent, peut-être était-il plus reposé, prêt à affronter le pire. A voir s'effondrer mille concepts et un million de souvenirs imposés.

« Benjad Arglider ! Benjad Arglider ! » disait Colzid.

C'était, du moins, la voix de Colzid. Le fils du grand poète qui avait chanté un monde pourpre et la vie gigantesque qui...

« Benjad Arglider, réponds à mes questions ! »

Il ne savait pas ce qu'il convenait de faire. Et il était trop occupé à reprendre pied dans la vie, chancelant au bord du gouffre de noirceur qui n'avait pas été la mort, après tout, mais une chose plus douce, bien plus douce.

Pourtant, il dut donner un signe de connaissance car la première question vint :

« Qu'est-ce que la Ligue de la Nuit ? »

Difficile de trouver puis de former les mots, volontairement, fermement, sans que ce soit un réflexe. Mais ils n'en avaient que plus de saveur.

— « Une... organisation visant à la destruction du pouvoir de l'Omnipotent. »

— « Que reprochez-vous à l'Omnipotent ? »

— « D'exercer un contrôle permanent sur l'ensemble du pays et... de posséder chaque chose, chaque être, quand il le désire... »

— « N'est-ce pas là le propre de tous les régimes ? »

Il fallait faire appel à des souvenirs, des connaissances précises.

— « Non. Il a existé des gouvernements basés sur la... la réciprocité. »

— « Qu'est-ce que la réciprocité ? »

— « Le gouvernement ordonne mais sur la base des impulsions profondes du peuple. »

— « Peut-on dégager une impulsion principale d'un peuple de plusieurs millions d'êtres différents ? »

— « Je... je ne sais pas. Je pense que oui. »

— « Non ! La réponse est non, Benjad Arglider. Maintenant, savez-vous qui étaient les Faiseurs d'Ames et ce qu'ils ont fait, exactement ? »

A nouveau, les connaissances, les souvenirs.

— « Les premiers Faiseurs d'Ames étaient des... psychotechniciens et des... occultistes. Ils apparurent à la suite des Croisades Manichéennes pour combattre la Fièvre Mondiale qui s'exerçait contre... contre le Mal. »

— « Qu'était-ce que le Mal pour les gens de cette époque ? »

— « La science qui avait amené les destructions, la haine, la violence, les passions... »

— « Quoi encore ? »

Les deux mots avaient touché un point sensible. Tout au fond d'Arglider, quelque chose souffrait, soudain. Mais il dit la réponse :

— « Les... Certains êtres étrangers. Des autres mondes. »

— « Et que firent les Faiseurs d'Ames ? Continuez ! »

— « Ils trouvèrent le moyen... d'enfermer le mal, les passions. De les concentrer chez certains êtres choisis spécialement. Comme les sorciers qui étaient capables de promener une souffrance sur plusieurs personnes. »

— « Et comment appela-t-on désormais ces êtres qui portaient le Mal dont était débarrassé le reste de l'humanité ? »

— « Les démons, les *démons !* Mais... »

— « Qu'advint-il du monde, alors ? »

— « Il devint pacifique, sans révolte. Et le premier Omnipotent prit le pouvoir. Les Faiseurs d'Ames n'ont pas guéri l'humanité, ils n'ont fait que l'asservir et... »

— « Cela suffit ! Benjad Arglider, pourquoi avez-vous contacté la Ligue de la Nuit ? »

— « Pour lutter contre l'Omnipotent. »

— « Quelle était votre mission ? »

— « Tuer un démon... *tuer un démon !* »

Maintenant, il souffrait vraiment. Il aurait voulu sortir de là, retomber dans le gouffre.

— « Quel aspect prêtiez-vous aux démons ? »

— « Ce sont des êtres des autres mondes ! Ce sont des monstres, des étrangetés que l'on dit rôder la nuit dans les faubourgs ! Les Faiseurs d'Ames n'auraient jamais eu la cruauté de choisir des humains pour y enfermer le Mal ! Jamais ! »

— « Ils l'ont eue, pourtant ! »

Il avait dit « Comment ? » ou un autre mot. En tout cas, il avait voulu exprimer son incrédulité. Maintenant, la nuit se dissipait comme si son émotion agissait sur la réalité.

Il vit des visages. Ceux des hommes et des femmes assis dans les fauteuils. Leurs yeux étaient brillants, brûlants. Ils évoquaient quelque chose.

— « La Ligue de la Nuit n'existe pas, » reprit Colzid, « du moins pas comme vous l'avez imaginée. Elle n'est qu'une police particulière de l'Omnipotent. En fait, la plus importante. Car celui qui la dirige, l'Homme en Rouge, n'est autre que l'Omnipotent lui-même. »

— « Non ! »

— « La Ligue est une organisation de sélection. Convenez avec moi, Arglider, qu'il faut avoir en soi une certaine dose de passion, de Mal, pour se présenter comme candidat... »

Il ne répondit pas. Tout ce qu'il voulait, c'était réfuter en bloc tout ce que disait Colzid.

« Et il faut encore plus de passion pour approcher le Château,

faire un détour par le monde pourpre et menacer la fille de l'Omnipotent... »

Comment savait-il tout cela ? pensa-t-il. Comment cet homme l'avait-il manié, lui, Arglider, comme un vulgaire pantin ?

« Convenez avec moi qu'il serait dangereux de laisser libre cette voie d'accès au Château que vous avez empruntée si, justement, ceux qui la suivent n'étaient sous le contrôle de l'Omnipotent ! »

Oui, bien sûr, il n'avait pas assez réfléchi à cela. Mais il devait y avoir une solution, une autre solution...

Et soudain, il vit un visage. Un visage de femme qu'il se rappelait très nettement. Il avait cru lui devoir la vie. Mais il lui devait l'enfer où il était maintenant.

Yole Tomas le regardait aussi fixement que tous les autres êtres. Tous ses frères et sœurs...

« La Ligue ne vise qu'à une chose, » reprit Colzid. « Reconnaître et recueillir parmi nous ceux qui étaient seuls, égarés avec leur fardeau. En vérité, oui, les Faiseurs d'Ames ont fait une grave erreur. L'humanité ne peut progresser sans la violence, sans la haine, sans l'agressivité. L'acte sexuel est un acte de guerre. La recherche pour le progrès est une violence, un combat.

» Ce qui fait que le plus grand démon de ce monde est à présent l'Omnipotent... Et que, pour l'aider dans sa tâche, il faut d'autres démons.

» En nous, il y a du Mal. Il y a des passions, de la folie. Mais surtout l'instinct de la défense. En vérité, qui eût dit, un jour, que les loups garderaient les moutons ? »

— « Non ! » cria Arglider. « Tout cela est faux. Parce que je ne peux pas, moi ! »

Il voulait son arme pour s'en servir. Si tous ces hommes et ces femmes étaient des démons, alors il remplirait sa mission comme jamais l'Homme en Rouge n'avait pu l'espérer.

« Je vous déteste, » cria-t-il encore, « je vous déteste tous ! »

Alors, ils sourirent. Et il comprit qu'il leur donnait la plus éclatante des preuves.

Et il était libre. Et ailleurs. En dehors de la salle aux innombrables fauteuils. En dehors de l'enfer.

On l'avait sûrement placé là à dessein, pensa-t-il. Mais il était si doux de marcher dans la lumière, de se dire que l'on possédait assez de haine pour frapper quiconque se présenterait et lui hurler au visage...

« Je ne suis pas des leurs ! » se répétait-il. « Je ne serai jamais des leurs ! »

Mais en même temps, il connaissait avec certitude une réponse

intérieure, un écho. Et c'était un vide, une sensation d'édifice brisé, effondré.

Mais en même temps il examinait sa véritable nature révélée et se familiarisait avec elle.

Mais en même temps il marchait vers un endroit précis.

Une source de musique.

C'était la nuit au-dehors, sur la Cité et sur une moitié du monde.

Mais ici, il n'y avait pas de jour et pas de nuit. Il n'y avait que cette musique pour l'instant, insistante et belle, liquide et toujours renouvelée.

Il entra dans la pièce et vit que la jeune fille était toujours devant l'instrument, ses doigts caressant les brins flexibles avec la même tendresse inspirée.

C'était aussi le même air. Le premier Nocturne pour Démons.

Qui attirait irrésistiblement les démons, parce qu'eux seuls connaissaient la beauté.

— « Bonsoir, Sœur ! » dit Benjad Arglider.

Et il s'assit à ses pieds tandis qu'elle lui souriait.

RAY NELSON

Les Fascinateurs

« Nous appartenons à quelqu'un d'autre, » s'écriait Charles Fort. La science-fiction a fait grand usage de cette affirmation, et on ne compte plus les histoires de Grands Galactiques régentant secrètement nos actes et nos destinées. Ray Nelson, **fan** avéré de S.F., s'empare allègrement du sujet. Les amateurs de bonnes vieilles histoires d'horreur trouveront peut-être un charme nouveau à celle-ci, d'un tour tout moderne.

A la fin du spectacle, l'hypnotiseur ordonna à ses sujets : « Réveillez-vous ! »

Un phénomène insolite se produisit alors : l'un des sujets se réveilla vraiment.

La chose n'était encore jamais arrivée. L'homme réveillé s'appelait George Nada. Il cligna des yeux devant la mer de visages qui emplissait le théâtre. Sur le moment, rien ne lui parut anormal. Soudain, il remarqua, ici et là au milieu de la foule, des visages non humains. Ceux des Fascinateurs. Ils étaient évidemment là depuis le début de la séance mais comme il était le seul à être véritablement éveillé, George Nada était de ce fait le seul également capable de les reconnaître pour ce qu'ils étaient. En un éclair, il comprit tout — et en particulier que, s'il se trahissait, les Fascinateurs lui donneraient immédiatement l'ordre de revenir à son état antérieur. Et qu'il obéirait.

Il quitta la salle, s'enfonça dans la nuit étincelante de néon, prenant bien soin de ne pas laisser voir qu'il distinguait la chair verte, la silhouette reptilienne, les yeux multiples des maîtres de la Terre. « T'as du feu, mon pote ? » lui demanda l'un d'eux. George lui donna du feu et s'éloigna.

A mesure qu'il avançait, George apercevait les affiches où s'étalaient les photos des Fascinateurs et qui portaient différentes injonctions : « Travaillez huit heures, distrayez-vous huit heures, dormez huit heures » ; ou bien : « Mariez-vous et multipliez-vous ». Un poste de télévision installé dans une boutique attira son regard mais il se détourna précipitamment. S'il ne fixait pas les yeux sur l'image du Fascinateur que renvoyait l'écran, il pouvait résister à l'ordre : « Restez branché sur ce poste. »

George vivait seul. La première chose qu'il fit, une fois dans sa chambre, fut de couper la télévision. Mais il entendait encore celle des voisins. La plupart du temps, les voix étaient humaines mais, par instant, celle des Etrangers, arrogantes et qui ressemblaient étrangement à des croassements, parvenaient à ses oreilles. « Obéissez au gouvernement, » glapissait l'un. « Nous sommes le gouvernement, » disait l'autre. « Nous sommes vos amis. On fait n'importe quoi pour un ami, n'est-ce pas ? »

« Obéissez ! »

« Travaillez ! »

Soudain, le téléphone sonna.

George prit l'écouteur. C'était un Fascinateur.

— « Allô, » fit la voix grinçante. « Ici votre contrôleur, le chef de police Robinson. Vous êtes un vieil homme, George Nada. Demain, à huit heures du matin, votre cœur s'arrêtera de battre. Veuillez répéter. »

— « Je suis un vieil homme. Demain, à huit heures du matin, mon cœur s'arrêtera de battre. »

Le contrôleur raccrocha.

« Non, » murmura George. « Non, il ne s'arrêtera pas. »

Pourquoi voulaient-ils le voir mort ? se demanda-t-il. Le soupçonnaient-ils d'être réveillé ? Probablement. Quelqu'un l'avait peut-être repéré, avait peut-être remarqué qu'il ne réagissait pas comme les autres. S'il était encore vivant, le lendemain, à huit heures et une minute, ils auraient une certitude.

« Inutile de rester ici pour attendre la fin, » se dit-il.

Et il ressortit. Les affiches, la télévision, les ordres lancés de temps en temps par un Fascinateur qu'il croisait n'avaient plus pouvoir sur lui bien qu'il fût pourtant fortement tenté d'obéir, de voir les choses comme ses maîtres voulaient qu'il les vît. Il fit halte à l'entrée d'une ruelle. Un Etranger y était appuyé contre un mur. George s'avança vers lui.

— « Va-t-en, » grogna la chose en braquant ses yeux mortels sur George.

Et George sentit sa volonté vaciller. L'espace de quelques secondes, la tête reptilienne se dissipa, se transforma en visage humain. Un sympathique visage d'ivrogne. Bien sûr ! Il fallait qu'il fût sympathique, cet ivrogne... George ramassa une brique et, de toutes ses forces, écrasa la figure du poivrot. Un bref instant, tout se brouilla ; puis un sang verdâtre jaillit du visage et le lézard s'écroula en se tordant convulsivement. Il mourut très vite.

George traîna le cadavre dans un coin d'ombre et le fouilla. Il trouva une radio minuscule dans une poche et, dans une autre, un couteau et une fourchette d'une forme bizarre. De la radio s'échappait un jargon incompréhensible. George la laissa à côté du corps mais il conserva les couverts.

« Fuir est impossible, » songea-t-il. A quoi bon les combattre ? »
Mais c'était peut-être faisable, après tout.

Pourrait-il réveiller les autres ? Cela valait la peine d'essayer.

Il se rendit chez Lil, son amie. Elle vint lui ouvrir en peignoir de bain.

— « Je veux que tu te réveilles, » dit-il.

— « Je suis réveillée. Rentre. »

Il entra. La télévision fonctionnait. Il l'éteignit.

— « Non. Ce que je veux, c'est que tu te réveilles vraiment. »

Elle le dévisagea d'un air incompréhensif. Alors, faisant claquer ses doigts, il s'écria : « ÉVEILLE-TOI ! Les maîtres t'ordonnent de t'éveiller. »

La jeune femme le considéra avec méfiance. « Tu es fou ou quoi ? En voilà des façons de se conduire ! » Il la gifla. « Ça suffit ! » s'exclama-t-elle. « Qu'est-ce qui te prend ? »

— « Rien, » murmura George, vaincu. « C'était seulement pour blaguer. »

— « Pour blaguer ? Tu me donnes des claques pour blaguer ? »

Quelqu'un frappa à la porte.

George alla ouvrir.

C'était un Fascinateur.

— « Vous ne pouvez pas faire moins de bruit ? » fit la créature.

La chair et les yeux reptiliens s'estompèrent légèrement et George distingua l'image vacillante d'un gros homme en bras de chemise. C'était encore un homme quand George lui enfonça le couteau dans la gorge mais ce fut un Fascinateur qui s'écroula par terre. Nada le tira à l'intérieur de la pièce et referma la porte d'un coup de pied.

— « Qu'est-ce que tu vois ? » demanda-t-il à Lil en désignant du doigt le bouquet d'yeux de sa victime.

— « Mr... Mr. Coney, » balbutia-t-elle, pétrifiée d'horreur. « Tu... tu l'as tué... comme si de rien n'était. »

— « Ne crie pas, » jeta-t-il en avançant sur elle.

— « Non, George, je ne crierai pas. Je te jure que je ne crierai pas mais, pour l'amour de Dieu, lâche ce couteau. » Elle recula jusqu'au mur contre lequel elle se colla.

George comprit qu'il n'y avait rien à faire.

— « Je vais t'attacher. Mais dis-moi d'abord où habitait ce Mr. Coney. »

— « La première porte à gauche quand on va vers l'escalier. Georgie... Georgie... Ne me torture pas ! Si tu dois me tuer, fais-le proprement, s'il te plaît, Georgie... Je t'en prie. »

George ligota Lil à l'aide de draps et la bâillonna. Puis il se mit en devoir de fouiller le cadavre. Encore une de ces radio miniatures parlant dans une langue inconnue, encore des couverts. C'était tout.

George se dirigea vers la porte que Lil lui avait indiquée.

Il frappa et un reptile demanda : « Qui est-ce ? »

— « Un ami de Mr. Coney. Je voudrais lui parler. »

— « Il est sorti mais il va revenir tout de suite. » La porte s'entrebâilla, laissant apparaître quatre yeux jaunes. « Voulez-vous entrer pour l'attendre ? »

— « D'accord, » répondit George en détournant son regard des yeux jaunes.

— « Vous êtes seul, » s'enquit-il tandis que le Fascinateur lui tournait le dos pour refermer.

— « Oui. Pourquoi ? »

Nada lui ouvrit la gorge par-derrière et entreprit de perquisitionner dans l'appartement.

Il trouva des os humains, des crânes, une main à demi dévorée. Et également des bacs où flottaient d'espèces d'énormes limaces. « Les petits, » se dit-il. Et il les tua jusqu'au dernier.

Il y avait aussi des armes d'un modèle totalement inédit. George en déchargea accidentellement une mais, heureusement, l'engin était silencieux. Apparemment, c'étaient de petits dards empoisonnés qu'il éjectait.

Nada empocha l'instrument, fit main basse sur la plus grande quantité possible de munitions et retourna chez Lil. A sa vue, la jeune fille, terrifiée, se recroquevilla sur elle-même.

— « Ne t'affole pas, mon petit chou, » fit George en ouvrant son sac. « Je viens seulement t'emprunter les clés de la voiture. »

Il les prit et redescendit.

La voiture était rangée dans le parc où Lil se garait habituellement. Il l'identifia à son pare-chocs cabossé. Il s'installa au volant, démarra et se mit à rouler au hasard. Il roula quatre heures, se creusant désespérément la cervelle pour trouver une issue. Il alluma la radio mais, contrairement à son attente, il n'y avait pas de musique. Rien que des nouvelles et c'était uniquement de lui qu'il était question. De lui, George Nada, le fou homicide. Le présentateur était un des Maîtres mais une certaine crainte était discernable dans sa voix. De la crainte ? Pourquoi aurait-il peur ? Qu'est-ce qu'un homme pouvait faire ?

Le barrage n'étonna pas George qui prit une rue latérale avant de l'atteindre. Inutile de songer à faire une petite balade aux champs, se dit-il.

Ils venaient de découvrir ce qui s'était passé chez Lil ; aussi étaient-ils probablement à la recherche de la voiture de la jeune fille. Nada abandonna l'auto dans un endroit isolé et prit le métro. Là, il n'y avait pas d'Etrangers. Peut-être aurait-ce été déchoir que d'emprunter ce mode de locomotion. Peut-être, plus prosaïquement, parce qu'il était trop tard.

Quand, finalement, George en aperçut un, il sauta hors du wagon et remonta à l'air libre.

Il y avait un bar à deux pas. Il y entra. A la télévision, un Fascinateur répétait sans se lasser : « Nous sommes vos amis. Nous sommes vos amis. Nous sommes vos amis. » Cet imbécile de lézard semblait effrayé. Pourquoi ? Que pouvait bien faire un homme seul contre eux tous ?

George commanda un demi. Soudain, il prit conscience de ce que le Fascinateur qui parlait à la télévision était sans aucun pouvoir sur lui. Son regard revint sur l'écran. Et il songea : « Il faut qu'il croie qu'il est capable de m'y obliger. Au moindre soupçon de peur de sa part, son pouvoir hypnotique disparaît. » Le portrait de George apparut sur l'écran et Nada s'engouffra dans la cabine téléphonique. Il appela son contrôleur, le chef de police.

— « Allô... Robinson ? »

— « Lui-même. »

— « Robinson, ici George Nada. J'ai trouvé le moyen de réveiller les gens. »

— « Quoi ? George... Ne quittez pas. Où êtes-vous ? »

Il raccrocha, régla sa consommation et quitta le bar. Il retrouverait sans doute l'origine de la communication.

Il prit à nouveau le métro. Dans la direction centre.

L'aube se levait quand il pénétra dans l'immeuble abritant le plus important des studios de télévision de la ville. Il étudia le plan mural et gagna l'ascenseur.

Le flic de faction devant le studio le reconnut. « Eh ! Vous êtes Nada, » fit-il, suffoqué.

A contre cœur, George dut le liquider d'une flèche empoisonnée.

Il lui fallut encore tuer d'autres personnes, y compris les ingénieurs de service, avant d'entrer sur le plateau. Il y avait beaucoup de bruit dehors : ululement des sirènes de la police, cris, cavalcades dans les escaliers... L'Etranger était assis devant la caméra. « Nous sommes vos amis, » disait-il. « Nous sommes vos amis. » Il ne vit pas George s'approcher et, quand ce dernier tira, le Fascinateur s'interrompit au beau milieu d'une phrase, atteint par la flèche. Mort, il conservait la même attitude en face de l'objectif de la caméra. George s'approcha du cadavre et, imitant la voix croassante des maîtres, il lança dans le micro : « Réveillez-vous. Réveillez-vous. Voyez-nous tels que nous sommes et tuez-nous ! »

Et c'est la voix de George que, ce matin-là, toute la ville entendit. Mais c'est l'image du Fascinateur qu'elle voyait. Alors, pour la première fois, la ville se réveilla et la guerre commença.

George n'assista pas à la victoire. Il mourut d'une crise cardiaque. A huit heures du matin, exactement.

Traduit par Michel Deutsch.
Titre original : Eight o'clock in the morning.

AVRAM DAVIDSON

Panne sèche

Cette nouvelle d'Avram Davidson renoue avec une tradition qui fut longtemps en usage dans nos pages : les histoires de visiteurs de l'espace. Ce genre de récits fut très répandu au moment de la frénésie des soucoupes volantes — frénésie bien oubliée aujourd'hui. Nombre d'auteurs de science-fiction s'amusèrent alors à ridiculiser la soucoupomanie. Ce que fait ouvertement ici Avram Davidson.

C'ÉTAIENT des visiteurs, bien sûr. Il en venait presque tous les soirs, à présent. Jamais cette petite route de campagne n'avait connu un tel trafic. Emma Towns ouvrit la porte toute grande en arborant un sourire épanoui. Walt se tenait derrière elle, souriant plus timidement comme à son habitude.

— « Bonsoir, Emma ! » dit Joe Trobridge. « Ils ne veulent plus que je dise « Mrs. Towns », vous savez ! » expliqua-t-il à ses amis. Tout le monde passa dans la cuisine bien chaude de la ferme et Joe fit les présentations : « Sy Haffner, Miss Anderson et Lou DelBello, membres de l'Equipe de Coordination des Phénomènes Aériens Inexpliqués. Et ce monsieur, » ajouta-t-il lorsque les arrivants eurent fini de serrer la main aux fermiers, « ce monsieur est Mr. Tom Knuble. »

— « Appelez-moi simplement Long Tom, » dit l'intéressé.

— « Oh ! » fit Emma. « Pas celui de la radio ? Vrai ? Bonté divine ! »

— « Tom serait heureux de procéder à un enregistrement sur place, » expliqua Joe, « pour le faire passer en différé dans son émission. Si cela ne vous gêne pas, naturellement. »

Cette question ! Ils n'y voyaient absolument aucun inconvénient ! Les Towns firent asseoir tout le monde, puis s'empressèrent d'apporter le café chaud, le thé, le pain cuit au four, les confitures (celles d'Emma) et des sandwiches, car les visiteurs devaient être fatigués et affamés après ce long trajet en voiture.

— « C'est on ne peut plus gentil de votre part, » remercia Long Tom. « Et un vrai régal, avec ça ! »

Les Towns étaient aux anges et insistèrent pour qu'il reprenne des sandwiches. Joe s'éclaircit la gorge.

— « Ce doit être la cinquième ou sixième fois que je viens ici. Comme tous ceux auxquels j'ai dit qu'ils pouvaient se présenter chez vous... »

— « A l'heure qu'ils voudront, » précisa Emma.

— « Avec tous les amis qu'ils... » renchérit Walt.

Joe eut un sourire accompagné d'un gloussement où l'on aurait pu déceler un soupçon d'embarras. « Oui, mais d'après ce que j'ai appris, vous offrez toujours un festin de ce genre à vos visiteurs, et je... nous... enfin... »

Miss Anderson vint à son secours. « Nous en avons parlé sur la route. Nous sommes très touchés, nous sommes tous d'avis que vous vous montrez tellement serviables et obligeants à tout point de vue... » Elle se fourvoyait et Lou DelBello prit la suite :

— « Aussi tenons-nous à vous payer cette sympathique collation. C'est bien le moins. » Ses compagnons firent chorus. « Exactement. » « Tout ce qu'il y a de plus normal. »

Walt et Emma échangèrent un regard. Ou bien l'idée ne leur en était jamais venue, ou bien ils auraient fait d'excellents acteurs. « Ah ! mais non ! » protesta Walt. « Il n'en est pas du tout question ! » appuya Emma.

Absolument pas ! S'ils le faisaient, c'était de bon cœur ! Ils en avaient bien le droit et rien au monde ne les obligerait à accepter le moindre centime !

Long Tom reposa sa tasse. « Si j'ai bien compris, vous n'acceptez pas non plus d'argent pour les récits faits à la presse ou les photos qu'on prend chez vous ? » Les Towns acquiescèrent du menton. « En somme... Mais attendez une petite minute, que je fasse tourner la bande... »

Une fois le magnétophone en marche, il reprit : « En somme, si je comprends bien, Mr. et Mrs. Walter Towns, chez qui j'ai le plaisir de me trouver actuellement, à Paviour's Bridge (New York), vous vous refusez à tirer le moindre profit commercial du rôle que vous avez joué lors de l'événement du 3 octobre, c'est bien exact ? Vous n'avez jamais reçu d'argent — ni de l'*Associated Press*, ni de l'*United Press*, ni de *Life*, ni de l'*American Journal*. Est-ce exact, Mr. et Mrs. Walter Towns de Paviour's Bridge ? »

Emma et Walt s'adressèrent une série de signes pour se décider mutuellement à parler le premier devant la machine bourdonnante et finirent par répondre tous deux en même temps : « C'est la *Nous ne* vérité *voulons rien.* »

— « J'aimerais simplement... » commença Lou DelBello. « Oh ! excusez-moi, Tom. »

— « De rien, allez-y... »

— « J'aimerais simplement... »

— « Et voici Lou DelBello, auditeurs qui êtes à l'écoute. Lou DelBello qui vous parle de Paviour's Bridge (Etat de New York)

où il se trouve actuellement avec Miss Jo Anderson, Sy Haffner et Joe Trobridge, tous membres de cette intéressante organisation dont vous avez déjà entendu parler au cours de nos précédents entretiens, cette organisation que l'on appelle parfois familièrement le Club des Soucoupes Volantes, mais dont le titre officiel est Equipe de Coordination des Phénomènes Aériens Inexpliqués. Ouf ! Belle tirade. Nous profitons en ce moment du gracieux accueil que nous ont réservé Emma et Walt — et ces derniers vont nous dire à présent, dans leurs propres termes, ce qui est arrivé le fameux soir du 3 octobre. Ils vont vous raconter cet événement connu désormais sous le nom d'Apparition du 3 octobre, ou Apparition de Granza. Allez-y, Lou DelBello. »

Toujours décidé à placer son effet, Lou y alla. « Je dirai simplement, à propos du gracieux accueil d'Emma et de Walt, qu'ils ont refusé d'accepter le moindre centime, même pour un sandwich ou une tasse de café. Et je précise qu'il en est ainsi pour tous les visiteurs venus à Paviour's Bridge. Ce détail coupera court, j'imagine, à certaines accusations de commercialisme. »

Long Tom cessa de mâcher une tartine de confiture engagée dans sa bouche et fit signe à Joe Trobridge qui fut tout de suite sur la brèche.

— « Très juste, Lou. Ces mêmes gens qui se gaussaient de Cristophe Colomb et qui affichent maintenant tant de mépris pour les innombrables Phénomènes Aériens Inexpliqués — enfin, je veux dire la même catégorie de gens — certaines personnes que nous ne nommerons pas ont insinué que l'Apparition de Granza n'est qu'une supercherie et sont même allé jusqu'à dire que les Towns et moi étions de connivence dans un but commercial... »

Miss Anderson interrompit cette longue période. « Vous faites sans doute allusion, Joe, à la Substance qui ressemble à du tissu ? »

Long Tom déglutit une dernière bouchée et s'essuya les lèvres. « Sincèrement, Emma, j'ignorais que l'on faisait encore de telles confitures de nos jours. Oui, chers auditeurs qui suivez cette émission, les Towns font l'élevage des volailles dans leur petite ferme de Paviour's Bridge (Etat de New York), mais si Emma désire un jour monter une usine de confitures, elle peut compter que je... »

Joe l'interrompit. « Il y a un point sur lequel j'aimerais insister, Tom... »

— « Mais naturellement, Joe, allez-y. Chers auditeurs qui suivez cette émission, c'est Long Tom qui vous parle. Cinq heures d'entretiens et de... »

Haffner intervint pour la première fois. « Si j'ai bien compris, cette Substance qui ressemble à du tissu échappe encore... ou plutôt, je devrais dire, défie toute analyse en laboratoire ? C'est bien cela, Joe ? »

Et Joe répondit que c'était bien cela. Il rappela aux auditeurs

anticipés que cette Substance avait été laissée chez les Towns après l'Apparition du 3 octobre. Elle était douce au toucher, absorbante, ininflammable — et ne pouvait être identifiée à aucune matière connue de la science humaine. Il avait essayé de l'analyser dans son laboratoire personnel puis, n'obtenant aucun résultat, il s'était retourné vers la Compagnie Générale des Produits Chimiques. Là, et malgré les moyens infiniment supérieurs dont ils disposaient, les spécialistes étaient encore à l'heure actuelle incapables de se prononcer sur sa composition. Dans un sens, Joe s'avouait flatté que certains puissent le croire de mèche avec une organisation comme celle-là. Mais tout de même...

— « Exactement, » ponctua Long Tom. Et laissez-moi vous dire, chers auditeurs qui suivez cette émission, que rien ne peut supporter la comparaison avec les sandwiches au poulet préparés par Mrs. Emma Towns dans sa ferme de Paviour's Bridge (Etat de New York). Ils sont prodigieux. Mais maintenant, Emma, je voudrais que vous nous racontiez très exactement, à votre façon, ce qui est arrivé ici le fameux soir du 3 octobre. Il s'agit de cet événement que certains appellent l'Apparition de Granza. Racontez-le à votre façon. »

— « Eh bien... »

— « Dites-nous comment la journée s'était passée pour vous. Quelle avait été votre première occupation le matin ? »

— « Eh bien... »

***

La première chose qu'elle fit, le matin, fut de se lever pour préparer la pâtée des poulets. Non qu'elle rechignât à sortir du lit de bonne heure. Certaines gens qui abandonnent la ville et parlent de s'établir éleveurs de volaille trouvent la chose un peu moins agréable quand il faut s'y mettre pour de bon. Mais pas Emma. Non, ce n'était pas sur l'heure du lever ou du coucher qu'elle trouvait à redire.

Ni sur le travail. Elle aimait travailler. La ferme était solidement bâtie, facile à chauffer et on y jouissait d'une très belle vue. Mais Emma s'y sentait vraiment trop seule. Trop isolée. Le facteur lui-même laissait le courrier à l'entrée du chemin, tout en bas de la colline. Les Towns avaient bien la radio, la télévision, mais enfin, quand on regardait franchement les choses, qui est-ce qui venait leur rendre visite ? Le livreur d'engrais. Le ramasseur d'œufs. Et c'était tout.

La journée passa comme passaient toutes les autres. Etaler le maïs broyé. Pâtées à heure fixe. Etaler la sciure. Nettoyer sous les grillages. Mélanger l'avoine et le petit lait. Ramasser les œufs. Les

laver. Les calibrer. Les mettre en caisses. Et naturellement, pendant que la volaille mangeait, les Towns en faisaient autant.

Non. Rien d'insolite ce jour-là. Jusque vers...

*
**

— « ...vers cinq heures. Oui, cinq heures environ. »

— « Et rien d'anormal ne s'était produit jusqu'alors ? » insista Long Tom. « Vous n'aviez reçu aucun avertissement ? »

— « Non, pas le moindre, » précisa Emma.

— « Je voudrais simplement... » commença Joe Trobridge.

— « Une petite minu... »

— « Je veux simplement faire préciser un point, » persista Joe. « Voyons, Emma : avant l'instant où je me suis présenté à votre porte, ce soir-là, m'aviez-vous déjà vu ou aviez-vous déjà entendu parler de moi ? »

— « Non. Jamais. »

— « C'est tout ce que j'avais à dire. Je voulais simplement faire préciser ce point. »

— « Vous avez bien compris, n'est-ce pas, chers auditeurs qui suivez cette émission ? Ils - ne - s'étaient - jamais - vus - n'avaient - jamais - entendu - parler - l'un - de - l'autre. Vous nous disiez donc, Emma, que vers cinq heures ce soir-là... ? »

*
**

Vers cinq heures, à la tombée de la nuit, Emma remarqua le nuage pour la première fois. Elle attira aussitôt l'attention de Walt sur ce phénomène, car c'était vraiment un drôle de nuage. Il ne bougeait pas, alors que les autres couraient dans le ciel. Et puis, à mesure que le rouge ardent du crépuscule passait progressivement au pourpre et au violet, le nuage descendit lentement et finit par s'immobiliser à environ trois mètres du sol devant la ferme.

— « Ecoute, Walt, ce nuage a quelque chose de pas ordinaire, » déclara Emma.

— « A mon avis, c'est pas un nuage, » répondit son mari. « Ecoute un peu ce boucan. » Le bruit en question venait du... du nuage, ou de la chose, comme on voudra : une sorte de cliquetis dominé par un aboiement de chien en colère. Dehors, il faisait maintenant nuit noire.

— « Tu ne crois pas qu'on devrait allumer devant la maison ? » demanda Emma. Walt répondit par un grognement. Et le... la chose, quelle qu'elle fût, descendit en oscillant pour se poser sur la pelouse du jardinet avec un bruit de métal heurté. Un cercle de lumière l'éclaira soudain, s'éteignit presque aussitôt, se ralluma, s'éteignit. Puis il y eut un long silence.

Un fracas. Un cliquetis. Et de nouveau, ce bruit qui ressemblait à un aboiement.

— « On dirait presque quelqu'un qui jure. Il y a un peu de ça, en tout cas, » fit remarquer Walt.

— « Eh bien, moi, je vais allumer, » décida Emma. Ce qu'elle fit — et le bruit cessa. « Tu vas m'accompagner devant la maison, » dit-elle en enfilant son sweater. Ils ouvrirent la porte et se retrouvèrent sous la véranda, d'où ils purent observer la chose. Elle reposait sur une pelouse à moins de vingt mètres d'eux.

— « Il y a quelque chose qui ne va pas ? » cria Emma. « Houhou ! Quelque chose de cassé ? »

On entendit alors un bruit de glissement, suivi d'un nouveau fracas métallique. La lumière réapparut à l'intérieur de la chose et, cette fois, les Towns virent une ouverture dans laquelle s'encadraient deux silhouettes. L'une d'elles mit pied à terre, l'autre tendit un... était-ce bien un bras ? mais la première poussa un aboiement furieux et le bras se retira. Et les Towns percevaient un autre bruit, maintenant, une sorte de jappement plaintif — tandis que la première silhouette, suivie de la deuxième, se dirigeait vers la ferme.

— « Un homme et sa femme, » dit Emma. Walt lui fit remarquer que pour la saison, ils étaient vêtus plutôt légèrement.

— « Ils n'ont presque rien sur eux. Tout juste des espèces de... ma foi, on dirait des culottes bouffantes. Mais elles sont bien longues, et puis elles leur montent plus haut que la ceinture. »

— « Chut. Ohé, là-bas ! Je suis Mrs. Towns et voici mon mari, Mr. Towns. Avez-vous un ennui quelconque ? »

Les deux silhouettes s'immobilisèrent à une vingtaine de mètres de la véranda. Malgré la distance où ils se trouvaient encore, on voyait nettement qu'ils étaient de plus petite taille et plus épais de corps que les Towns.

— « Mais vous allez attraper la mort à rester comme ça dans le froid, sans rien sur le dos ! » s'écria Emma. « Vous êtes tout bleus ! » En fait, c'était une sorte de bleu verdâtre, mais elle ne voulait pas les inquiéter. Puis, accompagnant son invitation du geste : « Entrez ! Entrez donc ! » Ils entrèrent, et les petits jappements reprirent de plus belle. « Là ! » dit Emma en refermant la porte. « Eh bien, ne fait-il pas plus chaud ici que dehors ? »

Du creux de son bras (était-ce un bras ? En tout cas, ça ne pouvait guère être autre chose), la première silhouette souleva et révéla en même temps la cause du jappement plaintif. Emma regarda de tous ses yeux.

— « Bonté divine ! » Les Towns échangèrent un coup d'œil. « C'est tout le portrait de son papa ! » Une expression qui était peut-être un sourire passa sur le visage des nouveaux venus.

La première silhouette fouilla dans son espèce de culotte bouffante. Elle en sortit un récipient ovale, l'offrit, mais le retira quand

un jappement pétulant se fit entendre. Elle regarda Emma timidement.

— « Alors ? » Emma s'adressait à son mari qui n'avait pas bougé. « Tu ne comprends donc pas ce qu'elle veut dire ? »

Walt se trémoussa d'un air emprunté. « Il me semble que si. Mais je sais bien que ça ne serait guère possible. »

— « Par exemple ! » se récria-t-elle, mi-surprise mi-indignée. « Tu peux très bien le faire. Elle nous explique que leur voiture est en panne et demande si elle pourrait mettre le biberon du petit à réchauffer. C'est ça qu'elle a voulu dire. Bien sûr, que tu peux ! Tu n'as qu'à aller dans la cuisine. »

Walt se gratta la nuque, regarda l'autre silhouette, l'autre silhouette le regarda...

— « Ma foi, » dit-il, « je crois que je ferais mieux d'aller jeter un coup d'œil avec vous à votre moteur. Vous avez un bruit de ferraille là-devant qui n'est pas catholique. »

***

Ils rentrèrent environ une demi-heure plus tard. « Et voilà, c'est réparé, » annonça Walt. « Un truc qui avait du jeu dans le machin... Le bébé va bien ? »

— « Chut... Il dort. Tout ce qu'il lui fallait, c'était un biberon chaud et un lange propre. »

Il y eut un petit silence, puis tout le monde se mit à parler (ou aboyer) en même temps — et pas trop fort, comme il se doit. « Oh ! mais c'est un plaisir pour nous, vous savez ! » disait Emma. « Nous sommes si heureux d'avoir pu vous aider ! Et si, à l'occasion, vous repassez par ici, n'importe quand, entrez sans façons nous dire bonjour. Je suis désolée que vous ne puissiez rester. »

— « Pour sûr, » appuya Walt. « C'est bien vrai. »

— « Nous sommes tellement isolés dans ce coin, » dit encore Emma un peu plus tard. « Nous ne recevons pour ainsi dire jamais de visites... Au revoir ! Au revoir donc ! » Et les visiteurs refermèrent la porte de leur véhicule.

— « J'espère que le truc va tenir en place dans le machin... » dit Walt. Un éclatement de feu d'artifice couvrit sa voix, suivi d'un bruit de ferraille auquel se mêlaient des aboiements étouffés. « Eh bien non, ça n'a pas tenu. Ecoute-le un peu comme il jure ! » Le bruit cessa un moment plus tard et le feu d'artifice diminua peu à peu, se transformant en une sorte de brouillard blanc. « Ça marche maintenant... regarde ces lumières qui tournent et qui tournent... Les voilà qui filent. Ils s'en vont. Quelque part par là, » conclut-il en restant dans le vague.

Ils refermèrent la porte et Emma soupira. « C'était si bon d'avoir

quelqu'un à aider, » dit-elle. « Dieu sait dans combien de temps maintenant l'occasion se représentera. »



Ce fut trois heures plus tard. Trois heures et cinq minutes très exactement. Deux autos arrivèrent en trombe et stoppèrent pile sur la route dans un gémissement de pneus écorchés. Des gens sortirent, grimpèrent le raidillon en courant, frappèrent à la porte de la ferme. Walt vint leur ouvrir.

Ils parlèrent d'abord tous en même temps, puis tout le monde se tut. Finalement, l'un d'eux prit la parole seul. « Je suis Joe Trobridge, de l'E.C.P.A.I. — étude des Phénomènes Aériens Inexpliqués... Ecoutez, on vient de nous signaler une apparition dans ces parages. L'avez-vous vue ? Une soucoupe volante ? Hein ? »

Walt hocha lentement la tête. « C'est donc ça, » dit-il. « Je me doutais bien que c'était une sorte d'avion. »

Le visage de Trobridge s'illumina et tous les autres recommencèrent à parler en même temps. « Alors vous l'avez vue ? » reprit Trobridge. « Est-ce qu'elle était très rapprochée ? Quoi ? *Mais taisez-vous donc, vous tous !* Sur votre pelouse ? Et eux, à quoi ressemblaient-ils ? Qu'est-ce qu'ils... ? »

Walt pinça les lèvres d'un air entendu. « Je vais vous dire ça. Ils étaient bleus. »

— « *Bleus ?* » s'exclama Trobridge.

— « Ma foi... » Le ton de Walt était celui d'un homme disposé à se montrer conciliant. « Peut-être bien qu'ils étaient verts, après tout. »

— « *Verts ?* »

— « Enfin, de quelle couleur étaients-ils ? » insista quelqu'un. « Bleus, ou verts ? »

Toujours dans le même esprit accommodant, Walt répondit : « Vert bleu. » Et comme Joe Trobridge ouvrait la bouche, il le coupa aussitôt. « Ou plutôt, bleu vert. » Les visiteurs se mirent à tourner sur place en menant grand tapage.

— Comment étaient-ils vêtus ? »

Walt pinça encore une fois les lèvres. « Je vais vous dire ça. Ils avaient des trucs... comme vous diriez des culottes bouffantes. »

— « *Des culottes bouffantes ?* »

Emma jeta un coup d'œil inquiet à la ronde. Les visiteurs ne semblaient pas contents de ce que son mari leur disait. Pas contents du tout.

Joe Trobridge se rapprocha de Walt à le toucher. « Vous ont-ils dit quel but ils poursuivaient en venant visiter la Terre ? » Sa voix avait retrouvé un peu de l'ardeur du début — mais un peu seulement.

Walt hocha la tête. « Oh ! oui. Ils nous l'ont dit tout de suite. Ils venaient voir s'ils pouvaient faire chauffer le biberon du bébé. » Quelqu'un, dans le groupe serré des assistants, eut un petit ricanement méprisant. « C'était ça, vous voyez, leur... » Walt n'acheva pas sa phrase, qui se perdit dans un sourire décontenancé.

Joe Trobridge le regardait, un coin de sa bouche légèrement de travers. « Un instant, voulez-vous ? » dit-il. « Une petite minute, que... »

Emma comprit du premier coup. Personne ne voudrait les croire. Le dénommé Trobridge et ses compagnons allaient partir sans idée de retour et nul ne reviendrait jamais rendre visite aux Towns — à part le livreur d'engrais et le ramasseur d'œufs. Elle regarda les visages désappointés qui l'entouraient — et dont certains commençaient à montrer de la colère — et se leva.

— « Mon mari plaisante, » lança-t-elle d'une voix nette. « Ce n'est pas du tout comme ça que les choses se sont passées, bien sûr ! »

Joe se tourna vers elle. « Vous les avez vus vous aussi, madame ? Que s'est-il passé, alors ? Je veux dire, que s'est-il réellement passé ? Racontez-nous-le à votre façon. Quel aspect avaient-ils ? »

Emma réfléchit un instant avant de répondre. « Ils étaient très grands, » dit-elle. « Ils portaient tous des scaphandres spatiaux. Et celui qui les commandait nous a parlé. Pour ce qui est du corps il ressemblait à n'importe lequel d'entre vous, mais sa tête était peut-être plus grosse. Il n'avait pas de cheveux. En fait, il ne nous a pas vraiment parlé... C'était plutôt comme de la télépathie... »

Les visiteurs firent masse autour d'elle, les yeux brillants, l'expression de leurs visages traduisant le désir unanime d'en savoir plus long. « Continuez, continuez... »

— « Il nous a dit son nom... Granza. »

— « Granza... » répétèrent-ils d'un même souffle.

— « Il nous a déclaré que nous n'avions rien à craindre, parce qu'il venait dans un but pacifique. « Habitants de la Terre, » nous a-t-il dit, « cela fait longtemps déjà que nous vous observons et nous estimons maintenant que le jour est venu de vous révéler notre existence... »

⁂

Long Tom hocha la tête. « Ainsi donc, voilà comment les choses se sont passées. »

— « Voilà comment elles se sont passées, » dit Emma. « Est-ce que quelqu'un veut encore du café ? »

— « Vous avez l'art de préparer un café délicieux, Mrs. Emma Towns de Paviour's Bridge — permettez-moi de le répéter à l'intention des auditeurs qui suivent notre émission. » Long Tom leva la main. « Non, merci, pas de sucre. Rien que de la crème... Mais,

dites-nous, ce morceau de Substance qui ressemble à du tissu ? C'est une matière absorbante, douce au toucher, qui ne brûle pas et qui échappe à toute analyse. Et ses dimensions, Mrs. Towns ? Pouvez-vous nous donner les dimensions de cette Substance prodigieuse que Granza et ses compagnons ont laissée derrière eux comme échantillon de leur technicologie supérieure et comme preuve de leurs intentions pacifiques, cette Substance qui continue d'être une énigme pour nos savants ? Le morceau est grand comment, Mrs. Towns ? Dites-nous-le à votre façon... »

Emma réfléchit un instant et Joe pinça les lèvres.

Lou DelBello sourit. « Ma foi, j'ai eu la chance de le voir, et (parlant à titre de père de famille) la meilleure comparaison que je puisse vous donner, c'est de dire qu'il fait exactement les dimensions d'une couche de bébé ! »

Il rit bruyamment. Joe s'esclaffa, imité par Sy Haffner. Miss Anderson pouffa. Long Tom gloussa. Emma et Walt échangèrent un coup d'œil alarmé, regardèrent anxieusement leurs hôtes — ces hôtes tant espérés, tant choyés — mais l'ombre ne fit que passer. Alors, tranquillisés, ils se joignirent à la gaieté générale.

Traduit par René Lathière.
Titre original : The Grantha sighting.

ENVOIS DE MANUSCRITS

En raison du très grand nombre de manuscrits qui nous ont été envoyés antérieurement, nous rappelons que nous sommes actuellement **dans l'impossibilité absolue** d'en examiner d'autres en vue d'une publication ultérieure. Nous prions donc nos lecteurs qui auraient l'intention de nous soumettre des textes **de vouloir bien s'abstenir de tout envoi.** Nous nous excusons à l'avance de ne pouvoir répondre aux auteurs qui ne tiendraient pas compte de cette recommandation.

Plusieurs lecteurs nous adressent aussi leurs manuscrits en nous demandant de vouloir bien leur en faire la critique et les conseiller. Malgré toute notre bonne volonté, il nous est malheureusement impossible de déférer à ce désir devant la multiplicité des envois.

JEAN-MICHEL FERRER

Céphéide

Seconde nouvelle de Jean-Michel Ferrer dans **Fiction.** L'auteur, sur un sujet mineur traité en quelques pages, y affirme un indéniable sens de la S.F. Pour juger de ses possibilités sur un thème d'envergure traité en plus long récit, voir dans notre numéro spécial (à paraître le 10 avril) sa nouvelle **Le jour de Justice.**

THORAZO entra silencieusement dans la chambre et le panneau se referma derrière lui. Tout en s'asseyant au chevet de Murelki, il pressa sur le contact de l'enregistreur à cristal. Tout ce qui allait être dit devait être dûment transcrit et conservé pour les archives, même si Murelki était un dément, et cela Thorazo ne le croyait pas.

— « Murelki ? »

Le navigateur ouvrit les yeux. Il offrait un visage nettement plus humain que lors de son admission à l'hôpital, deux jours plus tôt. Ses blessures s'étaient rapidement cicatrisées et son œil gauche était de nouveau en parfait état. Il sourit à Thorazo.

— « L'Inquisition ? » dit-il.

— « C'est exact, je suis l'Inquisition, » dit Thorazo, « mais une Inquisition qui ne vous ennuiera pas longtemps parce qu'elle vous croit. »

Une expression d'incrédulité traversa le regard de Murelki.

— « Bon sang ! » souffla-t-il enfin, « j'espère que vous ne plaisantez pas, officier. »

— « Pas du tout, Murelki... et je ne suis pas officier. »

— « Non ? »

— « Je suis civil, navigateur du Relevé Cosmique. »

— « Oh ! je comprends... Cela m'étonnait, aussi, que le Relevé ne se soit pas encore mêlé de l'histoire. »

— « C'est fait, » dit Thorazo.

— « Et vous me croyez ? Vous croyez tout ce que j'ai dit ? »

L'homme du Relevé Cosmique regarda vers la baie. Au-delà, on apercevait les eaux violines de l'océan et les quais de mosaïque de Cheldiron-Port. L'été de Cheldiron flamboyait dans chaque rou-

leau de vagues, dans chaque caillou translucide posé sur la mince plage de sulfate.

— « Murelki, si je vous crois, il faut que vous fassiez de même. Ce qui compte, dans cette histoire, ce n'est ni vous ni moi, mais cette planète de la Lyre. »

Murelki souffla lentement. Il y avait encore des signes de fatigue dans son visage maigre. Thorazo pensait que le navigateur avait dû autant souffrir mentalement que physiquement.

— « C'est bien, monsieur l'Inquisiteur, c'est très bien ce que vous dites. Vous voulez que je répète mon histoire ? »

— « L'essentiel seulement, je vous enregistre. »

Murelki ferma les yeux.

— « Il y a deux semaines de cela, » commença-t-il, « moi et mon équipier Luchs, nous nous approchions du système de l'étoile R R Lyra. Parmi toutes les planètes qui tournent là-bas, une seule semblait présenter de l'intérêt. Votre Relevé Cosmique, monsieur l'Inquisiteur, l'avait déjà classée comme : *Sans vie - Nombreuses ressources.*

Luchs et moi, c'est le genre de monde que nous recherchions ; pas d'animaux pour vous ennuyer et des gisements possibles. Voyez-vous, nous formions une parfaite équipe de Libres Navigateurs et je peux dire qu'à l'heure actuelle, j'ai une certaine fortune en réserve dans les Comptoirs Terrestres. Peut-être me retirerai-je, un jour...

Donc, Luchs et moi, nous nous sommes posés sur ce monde, RR Lyra VIII, comme vous le nommez.

L'atmosphère était parfaitement respirable et, une fois dehors, on se serait cru dans un désert de Mars, avec le ciel de la Terre par-dessus nos têtes. Je veux dire par là qu'il faisait froid mais que l'on respirait très bien. A part cela, ce n'était, pour le paysage, que des isthmes de sable mou et gris entre des étangs de liquide où se reflétait le ciel. Luchs d'ailleurs prit des photos... Si seulement il avait pu continuer d'en prendre *ensuite.*

Il y avait deux heures que nous étions posés et nous n'en finissions pas d'analyser le sable dont la composition, je peux vous le dire, était d'une complexité inouïe, quand Luchs a proposé d'analyser aussi le liquide des étangs.

Nous nous sommes approchés du plus petit, que nous pensions être le moins profond. Luchs tenait le gros appareil spécialement créé pour l'hydro-analyse ; moi, je portais les flacons et les capsules à échantillons.

Et, tout à coup, le soleil, dans le ciel, a paru exploser. Jusque-là, il avait été très brillant et d'un blanc un peu jaune, comme ces soleils que l'on rencontre dans les Equations de Lumière, au-delà

de Nouveau-Sirius. Et, sans avertissement, il flambait, devenait énorme et bleu, comme Véga ou Deneb.

Cette lumière inondait toute la planète, faisait fumer les étangs et noircissait le sable sous nos pieds.

Evidemment, nous eûmes nous-mêmes la sensation de cuire. Luchs, je m'en souviens, était devant moi au moment où nous nous sommes retournés pour courir vers la nef.

Et je l'ai entendu crier ; je me suis arrêté.

Des... des fils sortaient des étangs ; ils se tordaient comme des serpents, s'emmêlaient pour former des espèces de ganglions roses qui palpitaient comme des cœurs. J'ai réalisé tout cela en une seconde, puis Luchs est parti en l'air, comme s'il s'envolait ; un réseau de fils l'avait attrapé et l'attirait vers un étang, celui-là même que nous avions voulu analyser.

Je ne sais pas alors ce qui m'a pris mais je me suis mis à hurler comme un fou et à courir vers la nef. Des filaments surgissaient de tous côtés et me frappaient pour me faire tomber ; certains collaient et brûlaient.

Si je me souviens de ce qui s'est passé pour le paysage, c'est sans doute grâce à mon entraînement de navigateur ; mon subconscient a perçu pour moi et le traitement que je viens de subir a tout ramené au premier plan.

Luchs criait toujours, il ne s'est tu que lorsque j'ai atteint le sas du vaisseau, comme s'il avait voulu me voir sauvé. Quant au paysage, c'était horrible. Il vivait, il vivait tout entier. Les fils s'étaient rassemblés, les ganglions roses avaient grossi. Sur le sable, des feuilles poussaient, des fleurs bleues comme le soleil déployaient des corolles où naissaient des insectes qui n'en étaient pas vraiment et...

Enfin, j'ai quitté le sol, dans une sorte d'ivresse. La dernière chose que j'ai vue sur l'écran du poste, c'était une forêt de sphères brunes montées sur tiges qui rassemblaient quelque chose de pourpre comme si elles avaient voulu en faire un édifice. »

Murelki s'était tu ; il regardait maintenant, par-delà la baie, le tranquille paysage de Cheldiron.

— « Murelki, » dit Thorazo après un instant, « savez-vous ce qu'est R R Lyra, astro-physiquement parlant ? »

— « Une Céphéide, non ? »

— « Exactement. C'est le genre d'étoile dont l'éclat varie brusquement au cours de périodes plus ou moins déterminées. Pour R R Lyra, cette période est d'à peu près 15 heures. Elle devient alors bleue et flamboyante avant de retourner à son état normal. »

— « Je comprends, » dit Murelki, « c'est ce qui s'est passé pendant que nous étions sur la planète, n'est-ce pas ? »

— « Oui, c'est ce qui s'est passé. » Thorazo se leva. « Voyez-vous, Murelki, vous étiez, Luchs et vous, le premier équipage à toucher un système à Céphéide ; vous étiez audacieux, il faut bien le dire. »

— « C'est notre métier. »

— « Oui, quoi qu'il en soit, le Relevé Cosmique vous croit. »

— « Pourquoi, monsieur l'Inquisiteur ? »

— « Parce que, Murelki, la lumière c'est la vie... Cela veut dire qu'autour de vous, quand l'éclat de R R Lyra s'est accru, la vie de la planète s'est éveillée. Elle doit le faire à chaque période pour mourir ensuite. Le hasard a voulu que le navire de reconnaissance du Relevé rencontre la planète pendant une période de moindre-éclat. Il l'a classée *Sans vie*, en toute bonne foi. Mais, chaque fois que R R Lyra fait une pointe de lumière, la vie renaît. »

— « Sous la même forme ? »

— « Peut-être, pas forcément... »

Murelki réfléchit.

— « Et dire, » murmura-t-il, « que le Contrôle voulait m'inculper d'assassinat pour la disparition de Luchs. »

— « Votre cas se reproduira, Murelki, le Contrôle devra s'en faire une raison. »

Le navigateur regarda l'homme du Relevé Cosmique.

— « Dites-moi... cette vie, qui naît et meurt si vite, s'il... s'il arrivait un jour qu'elle demeure ? »

— « Pour cela, » dit Thorazo, « il faudrait que R R Lyra elle-même demeure à l'éclat maximum de luminosité. »

Murelki ne répondit pas. Il parut tomber dans un mutisme total, les yeux vagues. Il se contenta d'un signe de tête lorsque Thorazo quitta la chambre avec des vœux de prompt rétablissement.

⁂

Thorazo remit son rapport enregistré à l'Etat-Major, qui le transmit à son tour au Centre de la Terre. Il fallut des mois pour la constitution d'un dossier spécial au sujet des Céphéides. Finalement, l'approche de ces soleils par des vaisseaux fut interdite et des bornes d'alertes-radio placées sur les voies d'accès.

C'est ainsi qu'un jour, à bord de la nef de surveillance *Patrick 1*, du Relevé Cosmique, Thorazo vit scintiller un des plots lumineux du tableau d'alarme. Il appcla aussitôt le commandant.

— « Faites route sur R R Lyra, » dit-il. « Une nef libre a franchi la zone interdite. »

Durant trois jours, le *Patrick 1* fila droit sur l'éclat blanc de R R Lyra. De 15 heures en 15 heures, celle-ci flambait de lumière, éclipsait par son nouvel éclat les soleils avoisinants ; puis elle revenait à son état normal.

Ce fut en la contemplant par le hublot avant que Thorazo se souvint de Murelki et de son histoire. Un doute le prit alors. Il occupa les ultimes heures d'approche à consulter les dossiers du bord, constamment mis à jour par le récepteur spécialisé. C'est ainsi qu'il apprit que Murelki avait quitté Cheldiron parfaitement remis et qu'il avait pris à nouveau la route des mondes dans sa nef, solitaire désormais. Mais le rapport disait aussi qu'à ses escales, Achernar III et Lugdran, Murelki avait eu d'étranges propos sur les dieux du cosmos et sur lui-même.

Le doute qui était venu à Thorazo se mua en angoisse. Les mains crispées sur le rebord du hublot, il vit se préciser le croissant ocre de la huitième planète. A droite, une étincelle minuscule indiquait la position du navire en faute. Il contournait la planète pour s'orienter droit sur le soleil lui-même.

— « Thorazo ! » appela le commandant. « Nous essayons d'entrer en contact avec lui. »

Le cœur battant, l'homme du Relevé gagna le poste de commande. Il arriva pour entendre crépiter le phonic. Puis la voix de Murelki retentit.

— « Bonjour, le Relevé, » disait-elle, « vous arrivez un peu tard. »

— « Laissez-le-moi, » dit Thorazo. Il prit place devant le micro. « Murelki ! Murelki, c'est moi... votre Inquisiteur de Cheldiron. »

A l'autre bout des ondes, Murelki eut un rire pénible.

— « Quel hasard, quel heureux hasard, monsieur l'Inquisiteur. Voyez-vous, je vous dois des remerciements. »

— « Murelki, qu'allez-vous faire ? »

— « Je ne suis pas Murelki, je ne le suis plus, je suis un dieu. »

— « Ne faites pas l'imbécile, stoppez votre nef. »

— « Oh ! non, monsieur l'Inquisiteur, je ne stopperai pas ma nef avant d'arriver au soleil. »

— « Au soleil ? » La voix de Thorazo s'était étranglée. « Murelki ! Vous n'allez pas... »

— « Je vais me précipiter dans R R Lyra, monsieur l'Inquisiteur, avec tout mon vaisseau et tout le métal qu'il contient. Souvenez-vous de ce que vous m'avez dit, là-bas, sur Cheldiron : il faut que l'éclat maximum de la Céphéide demeure pour que demeure la vie sur la planète. »

Thorazo ne répondit pas. Il lui semblait que le poste s'était contracté sur lui, le pressant de toutes ses froides parois.

« Alors, » reprit Mudelki, « comprenez-vous ? Ma propre nef va allumer une réaction dans le soleil et la vie — la vie, monsieur l'Inquisiteur — continuera, se multipliera. »

— « Il y a bien assez de vie dans la galaxie, Murelki ; il n'est pas besoin d'être un dieu pour faire ce que vous allez faire. »

— « Taisez-vous ! Un rien de respect est nécessaire. »

Thorazo s'écarta du micro pour demander au commandant :
— « Pouvons-nous le rejoindre ? »
— « Pas avant le soleil, et il va droit dessus. »
— « Et le détruire au canon ? »
— « Nous n'avons pas d'arme à bord, » dit le commandant.
Thorazo baissa la tête.
— « Je m'en vais, » dit Murelki, « j'espère que vous assisterez au spectacle, monsieur l'Inquisiteur. »
— « Murelki ! Murelki, revenez ! Vous êtes fou, vous comprenez ? Fou ! Vous êtes malade, Murelki, et si vous revenez, nous vous soignerons, nous... »
Pour toute réponse, un dernier rire retentit. Puis il n'y eut plus, dans le phonic, que les grésillements parasitaires du vide.
Thorazo appuya frébrilement sur le contact.
— « Il a coupé, » dit le commandant, « c'est trop tard. »
— « Qu'allons-nous faire ? »
— « Rebrousser chemin, monsieur, au plus vite. Lorsqu'il va atteindre R R Lyra, la réaction va être terrible. »
Le *Patrick 1* vira de bord, s'éloigna vers la huitième planète et la doubla.
Longtemps, longtemps, Thorazo guetta l'événement, debout devant le hublot, devant les noires fluctuations du vide où se mêlaient les flammes des soleils.
Et, tout à coup, l'espace entier parut s'allumer. Dans la direction de R R Lyra, ce ne fut plus qu'un brasier, énorme et bleuté, un feu d'énergie déchaînée.
— « Mettez les écrans protecteurs, » lança le commandant.
Thorazo demanda une vision rapprochée de la huitième planète. Sur l'écran du poste, parut le disque jaunâtre du monde, puis le paysage se précisa.
— « Regardez ! » souffla le commandant.
La lumière de R R Lyra atteignait la planète et celle-ci, soudain, s'éveillait à la vie.
Des taches confuses s'amalgamaient, brouillaient la vision. Des réseaux et des bandes s'étiraient, de vivantes architectures se formaient, édifices cellulaires encore vacillants qui se fortifiaient, s'élevaient et s'écroulaient en une seconde de temps.
— « Murelki a réussi ce qu'il voulait, » murmura Thorazo. « Voyez le soleil. »
R R Lyra s'était stabilisé dans un éclat régulier, énorme et bleuté.
— « Vous croyez que... que cela va se maintenir ? » demanda le commandant.
— « Sans aucun doute. »
Et la vie, devant eux, sur la planète, croissait et s'étendait. En mouvements incessants, des villes semblaient s'élever, des colonies

se former, des germes s'élancer. Mais ce n'était qu'illusion car, en vérité, il n'y avait nul point de comparaison entre ce stupéfiant cycle biologique et celui de l'humanité.

L'évolution, sur ce monde, subitement libérée de ses chaînes, allait à une vitesse folle sous les yeux des humains muets.

Ce qui, sur Terre et sur les autres mondes, avait pris des millions d'années, ne demandait, ici, que des minutes et de la lumière, cette lumière qui ne cesserait plus. Le prolongement logique de cette évolution accélérée tira les hommes de leur stupeur ; des fibrilles s'élançaient depuis la planète, jusqu'au seuil de l'espace.

— « Grands astres, » dit Thorazo, « cette vie... conquiert déjà l'espace. »

— « Filons d'ici, » cria le commandant.

Tandis que le *Patrick 1* s'éloignait, ils purent voir des grains lumineux jaillir de la planète et s'épanouir en plein vide. D'autres, une minute plus tard, tracèrent une route droite vers la septième planète, toute proche.

— « Voici, » dit Thorazo après un moment, « les plus sérieux concurrents de la race humaine. » Il se tourna vers le commandant. « Ceci, c'est pour l'instant. Mais à la vitesse où va cette évolution, je me demande, oui, je me demande où ces choses en seront dans... mettons quelques heures. Où leur évolution les aura-t-elles menées ? »

Et les hommes, tous ensemble, frissonnèrent.

LLOYD BIGGLE Jr.

La musique de la Terre

Lloyd Biggle — auteur surtout connu pour ses histoires policières — a une épouse et deux filles toutes trois violonistes. Que le son du violon baigne ses loisirs, on a tout lieu de le supposer. De là à imaginer cette histoire d'un violon découvert dans des temps futurs où l'on ignore tout de la fonction d'un tel instrument, il n'y avait qu'un pas...

Karl Brandon vit l'enseigne par hasard. Il suivait du regard un planeur qui passait sous eux parce que c'était un Smires dernier modèle et il aperçut une petite enseigne parmi celles qui brillaient sur les toits du centre commercial.

« *Antiquités* », annonçait-elle.

Brandon regarda sa montre et calcula qu'il pouvait perdre vingt-cinq minutes. Il poussa du coude son chauffeur et montra l'enseigne. Deux minutes plus tard, il était dans la boutique. D'un seul regard, il jaugea le désordre poussiéreux. Il avait l'instinct patiemment développé du connaisseur et son instinct lui disait qu'il perdrait son temps à examiner cette minable camelote.

L'antiquaire surgit à côté de lui. C'était un petit homme chauve qui hochait la tête et se frottait les mains. « Oui, monsieur ? »

— « Des briquets ? » demanda Brandon.

— « Mais oui, monsieur, certainement, nous avons une belle collection... Si vous voulez bien me suivre... »

Brandon suivit l'antiquaire. Il donnait des coups de pied dans les talons du petit homme tant il était ému.

Il pourrait toujours se mettre en règle avec son instinct plus tard. S'il trouvait vraiment une belle collection de briquets, bien que ce fût peu vraisemblable dans un tel endroit, ce serait le grand coup de sa vie. Ici, dans Pala City, sous le nez de Harry Morrison ! Morrison pousserait un rugissement que l'on entendrait jusqu'à Acturis et Brandon en savourerait chaque décibel.

L'antiquaire apporta un plateau. Brandon respira profondément et examina lentement le contenu du plateau en savourant sa déconvenue.

Ce n'était qu'un tas de fragments rongés et rouillés. Il n'y avait pas un spécimen intéressant dans tout le lot.

— « Non, » dit Brandon d'un ton sec en se détournant.

— « J'en ai un qui marche, » dit l'antiquaire. Il prit un morceau de métal, le frotta avec son pouce et montra la flamme tremblante. Brandon eut un reniflement de mépris.

— « J'ai sept cent soixante-et-un briquets dans ma collection, mon brave, et ils marchent *tous.* »

L'antiquaire leva la tête et prononça l'inévitable : « Autre chose ? »

Brandon secoua la tête avec impatience. Il jeta un dernier coup d'œil sur la pièce en atteignant la porte. Au sommet d'une pile de choses bizarres, un objet étrange attira son attention. Malgré la couche épaisse de poussière qui recouvrait l'objet, le regard aigu de Brandon avait saisi la promesse d'un certain éclat, d'un grain particulier.

Il le prit. L'objet ressemblait à une boîte avec un long manche mais il n'y avait pas d'ouverture, à part deux curieuses fentes au sommet et un trou dans le fond qui provenait manifestement d'un choc. Brandon palpa le trou, le regarda, s'approcha de la lumière.

— « Que diable... ? » murmura-t-il.

L'antiquaire omniprésent eut un gloussement de triomphe. « Je ne pensais pas que vous pourriez le reconnaître, » dit-il. « C'est du bois. »

— « *Du bois ?* » Brandon se pencha pour examiner encore une fois l'objet.

— « Vous en avez déjà vu ? » demanda l'antiquaire.

— « Je ne sais pas. Je crois que j'ai vu une table en bois dans un musée. »

— « C'est possible, » dit l'antiquaire. « C'est possible mais c'est rare. Et ça, c'est authentique, regardez. »

Il mit l'objet sous la lampe et pointa son doigt. A l'intérieur, vaguement visible à travers l'une des fentes, il y avait une inscription à demi effacée : « *Jacob Raymann At Ye Bell House, Southmark, London,* 1688 ».

« Authentique, » dit l'antiquaire. « Presque mille ans d'âge. »

— « Ce n'est pas possible. Et... c'est du bois ? »

— « Du bois. Provenant d'un arbre. » L'antiquaire fit apparaître un chiffon et enleva la poussière de la surface polie.

« D'un arbre, » répéta-t-il en soulevant l'objet vers la lumière. « Avez-vous déjà vu un arbre ? Non, bien sûr. Il y avait beaucoup d'arbres sur notre mère la Terre mais on n'a jamais pu en faire pousser ailleurs. Maintenant il n'y a plus rien sur la Terre maternelle. Ce n'est pas l'argent qui permet d'évaluer le coût de la guerre, mon ami, mais la perte irrémédiable de certaines choses, des arbres par exemple. »

— « Mais qu'est-ce que c'est que cet objet ? »

— « C'est un violon. »

Brandon caressa l'objet. Il sentait une forme délicate, gonflée, qui ne ressemblait à rien de ce qu'il avait déjà vu.

— « Qu'est-ce qu'un violon ? »

— « Un instrument de musique. »

— « Pas possible. Comment ça marche ? »

Pour la première fois, le petit antiquaire perdit un peu de son assurance.

— « Eh bien, je ne sais pas exactement. »

— « Il n'y a pas beaucoup de place pour la machinerie, » dit Brandon en regardant à travers le trou.

— « Mon cher monsieur, » s'exclama l'antiquaire, « il n'y avait pas de machines dans ce temps-là. »

— « Mais comment diable ça faisait de la musique, alors ? »

L'antiquaire secoua la tête en signe d'ignorance.

Avec assurance, Brandon reposa l'objet à sa place sur la table. « Ça ne sert plus à rien maintenant. »

— « Réfléchissez, mon ami. Des siècles avant la dernière guerre, il y avait un arbre sur la Terre, un parmi des millions peut-être, et ça, c'est une partie de sa substance vivante. Un maître artisan l'a façonné de ses propres mains parce qu'il n'y avait pas de machines en ce temps-là. C'est en bois, le matériau le plus rare de toute la galaxie. C'est un merveilleux objet de décoration. Splendide. Sur un mur peut-être ou sur une table. »

— « Je me fous bien de la décoration. Si j'achète un instrument de musique, je veux qu'il fasse de la musique. J'ai fait marcher sept cent soixante-et-un briquets et je devrais être capable d'obtenir de la musique de cet objet. Comment l'appelez-vous ? »

— « Un violon. »

— « Il doit bien y avoir des livres qui disent comment ça marche. »

L'antiquaire acquiesça. « Certainement il doit y avoir quelque chose à la bibliothèque de l'université. »

— « Combien ? »

— « Dix mille. »

Brandon le dévisagea. « Ridicule. C'est cassé, ça ne marche pas et il y manque sûrement toutes sortes de pièces. C'est juste une boîte. »

— « Une pièce authentique, » ronronna l'antiquaire. « Du bois authentique. Presque mille ans... »

— « Au revoir. »

Brandon laissa la lourde porte claquer derrière lui. Son chauffeur sauta du planeur et se figea en l'attendant. Il s'arrêta un instant, perdu dans ses pensées. Il était temps d'entamer une nouvelle collection. Son intérêt pour les briquets s'affaiblissait ; quel qu'en soit le prix, il ne pouvait plus trouver de bons spécimens.

Et puis, du bois... Harry Morrison n'avait pas une seule pièce de bois dans ses collections.

Brandon se retourna et entra de nouveau dans la boutique. « Je le prends, » dit-il.

⁂

Morrison reposa sa loupe et hocha la tête gravement. « Oui, » fit-il. Il se caressa la joue de ses longs doigts manucurés. Ses ongles étaient légèrement peints en bleu. Brandon le regardait en fronçant les sourcils. Il trouvait Morrison un peu fat.

« Oui, » répéta Morrison. « C'est peut-être une découverte. »

— « C'est ce que je pensais, » dit Brandon.

— « Ou peut-être que... » (l'élégant Morrison leva la tête et fixa le plafond) « ce n'est pas une découverte. Regardons ce dessin. Ah ! oui, c'est assez clair, du moins ce qu'on peut en voir. Supposons que ce soit bien un musicien en train de jouer. Dommage que son bras cache une partie de l'instrument. C'est le meilleur dessin qu'ils aient trouvé ? »

— « C'est le seul qu'ils aient pu trouver. »

— « Hum, oui. Il manque évidemment des pièces. Ces choses... »

— « Des cordes, » dit Brandon d'un air dégagé.

— « Il semble qu'elles courent sur toute la longueur, bien que le bras de l'homme empêche de voir comment elles sont fixées. Et que diable a-t-il dans l'autre main ? On dirait une longue baguette. »

— « On ne sait pas ce que c'est. La description n'en parle pas. »

— « Ah ! la description. Ecoutons. »

Brandon se mit à lire : « *Violon. Le plus important des instruments à cordes. Les parties principales sont : le coffre qui comprend la table d'harmonie, la table et les éclisses, la touche terminée par les chevilles et la volute, le cordier et le chevalet. A l'intérieur du coffre, on trouve le ressort et l'âme. Les quatre cordes sont accordées en quinte, mi, la, ré, sol.* »

» C'était peut-être plus long mais c'est un vieux livre et il manque des pages. »

Morrison regarda le dessin à nouveau et secoua la tête.

— « Manifestement il manque des pièces. Et on n'a aucune idée du plus important : comment en joue-t-on ? »

— « Je ne sais pas, » dit Brandon. « Même le professeur Wetz n'a pas la moindre idée. Il va étudier le problème. Il a photographié le violon, pris ses mesures, et il va en faire faire une copie. »

— « En bois ? » demanda Morrison.

Brandon gloussa. « En métal ou en plastique. Le professeur pense qu'il pourra résoudre de nombreux problèmes posés par la musique ancienne lorsqu'il aura compris comment on peut jouer de cette chose. »

— « Mais qu'est-ce que vous comptez en faire ? »

— « Le faire réparer, » dit Brandon, « et apprendre à en jouer. »

— « C'est peut-être un problème plus difficile que vous ne le pensez. Il est bien dommage que pas un dessin ne montre comment on en joue. »

— « Oh ! on trouvera. Mais ce que je veux vous demander... » Il retourna le violon et montra le trou. « Il faut d'abord faire réparer ça. Qui sait réparer le bois ? »

Morrison resta un instant silencieux et il dit enfin : « Je vais chercher. Peut-être que personne ne sait. »

***

Le secrétaire particulier de Brandon était un jeune homme sérieux et travailleur qui jouissait de l'heureuse faculté de faire siens les dadas de Brandon. Brandon appréciait ce trait et payait son secrétaire en conséquence. Mais lorsqu'il déposa avec précaution la boîte en plastique sur le bureau de Brandon, il ne paraissait pas enthousiaste.

— « Ça va être plus difficile que je ne le pensais, » dit-il d'un air sombre.

Brandon ouvrit la boîte pour jeter un regard caressant sur le violon.

— « Qu'est-ce qui ne va pas, Parker ? »

— « J'ai parlé au directeur du musée du Congrès. Il a un objet en bois, une table. »

— « Je m'en souviens, » dit Brandon.

— « Il m'a dit que lorsqu'ils avaient trouvé la table, il avait fallu la réparer, mais le seul problème était de trouver une colle qui prenne sur le bois. Ils avaient tous les morceaux, il fallait seulement les réunir. J'ai la formule de la colle. »

Brandon approuva du chef.

« Mais il n'a jamais pu trouver des pièces de bois. Il ne sait pas comment on peut le faire ni qui peut le faire. J'ai trouvé un technicien dans notre Division Polivar qui a proposé de fixer une pièce de plastique sur le trou. »

— « Stupide, » coupa Brandon.

— « Exactement. Il pense aussi qu'il saurait le faire avec du bois, mais naturellement, il n'en a pas. Il veut bien essayer si nous lui trouvons du bois. »

— « Trouvez-lui du bois. »

— « C'est le problème, monsieur. Il n'y en a pas. J'ai demandé partout. »

— « Il doit bien en rester quelque part. J'ai trouvé celui-là sans chercher. »

— « C'était un coup de chance, monsieur, parce que j'ai demandé partout... »

— « Oui, il faut savoir où demander. Appelez-moi Morrison. »

Il attendit impatiemment que le visage de Morrison apparaisse sur l'écran du mur. Morrison leva un doigt en signe de bonjour — ses ongles étaient rouge foncé ce jour-là — et dit : « C'est pour votre fameux violon, je suppose. »

Brandon acquiesça. « Harry, je suis sûr que vous connaissez tous les antiquaires dignes de ce nom. Voulez-vous faire dire que je veux du bois ? »

— « J'ai déjà demandé, » dit Morrison. « Si j'en trouve, je vous le dirai. »

— « Merci. »

— « A moins que ça vaille la peine d'être conservé. Il serait stupide de détruire un objet de valeur pour en réparer un autre. »

Brandon résista à son envie de sourire. La découverte du violon avait piqué Morrison beaucoup plus qu'il ne l'avait imaginé. Il allait sans dire que toute découverte intéressante irait dans la collection de Morrison.

— « Non, ce ne serait pas nécessaire, » dit-il. « J'ai seulement besoin de petites pièces. »

— « Bon. Si je trouve quelque chose, je vous le ferai savoir. »

Morrison agita la main et son image disparut. Brandon resta assis sans bouger en se tournant les pouces nerveusement. Puis il se leva et appuya sur un bouton. « Parker, » hurla-t-il, « trouvez-moi du bois. »

***

Parker disparut pendant une semaine. A son retour, il était fatigué et blême. Brandon l'examina d'un coup d'œil et dit : « Pas de chance, hein ? Où étiez-vous ? »

— « A la salle de référence de la bibliothèque, monsieur. »

— « Vous comptiez y trouver du bois ? »

— « Des renseignements, monsieur. Je crains qu'on ne sache pas grand-chose sur le bois. Mais j'ai trouvé quelque chose. Il y a cent ans, sur Beloman — c'est dans le District de Partu — il y avait un sculpteur sur bois. »

— « Je ne crois pas qu'on puisse encore le consulter, » dit sèchement Brandon.

— « Non, monsieur. Mais s'il était sculpteur en bois, il lui fallait bien du bois. S'il a travaillé longtemps, c'est qu'il a eu beaucoup de bois, et il en reste peut-être. »

Brandon réfléchit. « Sculpteur sur bois. Un homme qui sculpte le bois. Un homme qui fait des choses avec du bois. Mais c'est impossible ! Même il y a cent ans, il n'y avait pas assez de bois pour qu'on puisse en faire un métier. Où avez-vous trouvé ça ? »

— « Dans un petit livre intitulé *Métiers bizarres.* « Au dernier recensement, on a trouvé sur Beloman un homme dont le métier était de sculpter le bois. » C'est tout ce qu'il y avait. Le District de Partu est assez éloigné et il est possible que l'enquête de Mr. Morrison ne s'étende pas jusque-là. Je pense qu'il serait peut-être intéressant de chercher dans cette direction. »

— « Beloman, ça me dit quelque chose. Est-ce que j'y ai des intérêts ? »

— « Oui, monsieur. Vous y contrôlez des mines. Si vous demandez à votre Directeur Résident, je suis sûr qu'il pourra facilement trouver s'il y a du bois. »

— « C'est une idée. C'est peut-être une bonne idée. Suis-je jamais allé sur Beloman, Parker ? »

— « Pas à ma connaissance, monsieur. Certainement pas depuis que je suis avec vous. »

— « Je ne pense pas être jamais allé dans le District de Partu. Parker, faites un inventaire de ce que je possède sur Partu et aux alentours. Il est temps que j'aille y faire une tournée d'inspection. »

***

Ils atterrirent sur Beloman le Jour de Pluie. Charles Rozdel, le directeur résident, balbutiait des excuses pendant qu'ils pataugeaient vers leur planeur. « C'est une affaire de politique locale. Nous avons une seule arrivée de voyageurs et un seul Jour de Pluie par semaine et ni les Transports Interstellaires ni le Bureau de Contrôle Météorologique ne veulent changer de jour. Je leur répète que ça fait une mauvaise impression sur les visiteurs. Je connais des touristes qui sont immédiatement repartis lorsqu'ils ont vu cette saleté. »

Brandon poussa un grognement qui ne l'engageait à rien et Parker serra la boîte à violon sous son bras en espérant qu'elle était étanche.

Rozdel les fit monter dans le planeur et les amena à l'hôtel.

Une heure plus tard, Brandon repoussa le monceau de livres et de dossiers qui se dressait devant lui et s'approcha de la fenêtre.

Beloman était presque une planète frontière. Les avenues larges et aérées, bordées de bâtiments trapus, donnaient à la ville un air de jeunesse un peu sauvage. La pluie continuait à fouetter les carreaux.

— « Avez-vous déjà vu du bois ? » demanda Brandon.

Rozdel émergea des statistiques manières. « Du bois ? Qu'est-ce que c'est ? »

Brandon dissimula sa déconvenue. « Si vous ne le savez pas, ce n'est pas la peine d'en parler. Parker, vous devriez commencer

à chercher. » Il se retourna vers Rozdel. « Nous avons appris qu'il y avait eu sur cette planète un homme dont le métier était de sculpter le bois. Aussi avons-nous pensé qu'il y avait du bois. Bon, pour les prévisions de moins-values... »

— « Sculpteur sur bois ? » dit Rozdel. « Oh ! je m'en souviens maintenant. Le vieux Thor Peterson se fait appeler sculpteur sur bois. Je n'y avais pas pensé mais il fait des colifichets, des babioles et... certainement avec du bois. Il demande des prix fantastiques et travaille surtout sur commande. Je crois qu'il envoie sa marchandise sur Partu. Les gens ont sans doute de l'argent à dépenser pour ce genre de sottises là-bas, mais pas ici. »

— « Mais alors, il est encore vivant ? »

— « Je ne sais pas. Je ne l'ai pas vu... oh ! depuis... au moins deux ans. Il lui était déjà difficile de venir. Il est assez vieux, vous savez. »

— « Je pense bien, » s'écria Parker. « Il doit avoir... »

— « Aucune importance, » dit Brandon. « S'il est vivant, nous le verrons, et s'il est mort, nous voulons quand même du bois. Où trouve-t-il le bois ? »

— « Je ne sais pas, » dit Rozdel. « Sa famille pourra probablement vous le dire. Je vais demander s'il est toujours vivant et je vous dirai où est la ferme des Peterson. »

— « Faites-le immédiatement, s'il vous plaît, » dit Brandon. « Parker, demandez un planeur. »

***

Beloman était une planète agricole et minière. Ils survolèrent de jolies propriétés et des routes encore en service. Il y avait parfois des forêts d'herbes géantes. Bientôt, ils passèrent la frontière d'une autre zone météorologique, laissant le Jour de Pluie de la ville pour un soleil éclatant. Brandon examinait le paysage avec impatience. « Ça ne devrait pas être loin maintenant. N'est-ce pas la rivière dont Rozdel nous a parlé ? »

Parker consulta la carte. « Sûrement. Et voici sans doute l'endroit un peu plus loin. »

Ils atterrirent au centre d'un large cercle formé par de vieux bâtiments en pierre, des granges énormes, des silos, un atelier de réparation de machines et des bâtiments plus petits qui abritaient des volailles caquetantes et du bétail. La maison, un bâtiment haut et carré auquel on avait ajouté des ailes sur trois faces, se dressait au milieu du cercle.

Au moment où ils allaient se diriger vers la maison, Brandon agrippa le bras de Parker et l'arrêta.

— « Ça alors ! »

Près de la maison, une forme s'élançait vers le ciel comme un doigt bien droit et rugueux, couronné d'un feuillage vert.

— « Est-ce... ? »

Parker approuva. « Un arbre. »

— « Je croyais qu'il ne restait plus un seul arbre dans la galaxie. »

— « Eh bien, il en reste un, » dit Parker.

— « Peut-être qu'il en a d'autres. Ainsi c'est là qu'il trouve son bois. Parker, cette chose a bien cinq mètres de haut. »

Ils s'approchèrent. Le sol descendait doucement, et entre la maison et les bâtiments il y avait des rangées de trous bordés de pierres.

« Voilà où il les fait pousser, » dit Brandon. « Vingt-trois, vingt-quatre trous. Mais un seul arbre. Eh bien, allons parler à cet homme. »

Ils furent poliment accueillis sur le pas de la porte par une jeune femme qui les conduisit à un des petits bâtiments.

— « Entrez, » dit-elle, et elle cria : « Quelqu'un pour vous, père. »

Ils entrèrent. A part un établi et des porte-outils, la salle était vide. Mais il y avait un vieillard au visage grotesquement ridé, couronné d'une tignasse blanche. La salle était dans l'obscurité mais l'établi était brillamment éclairé.

— « Excusez-moi, s'il vous plaît. Je ne peux pas me lever pour vous accueillir. » Sa voix n'était qu'un chevrotement aigu. « Mes jambes ne me servent plus à rien, » continua-t-il. « Ma voix est presque partie. Mes yeux et mes mains ne sont plus ce qu'ils étaient. Heureusement l'appétit est bon et tant qu'il y a de l'appétit, il y a de l'espoir. » Il gloussa. « Que voulez-vous, messieurs ? »

Brandon s'avança et présenta sa carte. Le vieillard était empaqueté sur sa chaise roulante dans de longs vêtements aux dessins éclatants. Sur l'établi, il y avait un morceau de bois. C'était la sculpture presque terminée d'une tête de femme qui se détachait en un relief saisissant. Brandon en resta bouche bée.

« Vous êtes venu de loin, Mr. Brandon, » dit Peterson. « Pas seulement pour me voir, sans doute. »

— « Nous ne nous attendions pas à vous voir, » dit Brandon. « Nous... mon secrétaire a trouvé dans un vieux livre une allusion à un sculpteur sur bois qui vivrait ici. »

— « De quand date ce livre ? »

— « Il a été publié il y a cent quatre ans, » dit Parker.

— « Oh ! alors, il fait allusion à mon grand-père ou peut-être à mon arrière-grand-père. Nous, les Peterson, nous sommes sculpteurs sur bois depuis plus de générations que je ne peux en compter. Mais je suis le dernier. Mes fils ont trouvé des situations plus relevées. Mes filles ont épousé des fermiers — de bons fermiers.

Ils prospèrent. Et moi, parce que mes mains tremblent, je galvaude ce qui reste de mon talent sur des babioles. »

— « J'ai vu l'arbre, » dit Brandon. « Je croyais que les arbres ne poussaient que sur la Terre. »

— « Pas même là, » dit Peterson. « Rien n'y pousse maintenant. Mais les Peterson ont fait pousser des arbres parce que les sculpteurs sur bois ont besoin d'arbres. Pendant longtemps cette culture a été un secret de famille. Lorsqu'on enlevait un arbre, il y avait toujours une nouvelle graine prête à mettre en pot. Mais plus maintenant. Je ne fais pas pousser d'arbres parce que je ne vivrai pas assez longtemps pour les utiliser. Celui que vous avez vu est le dernier. Quand je l'aurai utilisé, il n'y aura plus de sculpteur sur bois sur Beloman. Mais vous n'êtes pas venu de si loin pour écouter radoter un vieillard. »

— « C'est peut-être le dernier arbre de toute la galaxie, » dit Brandon.

Le vieillard soupira. « Peut-être. On fait pousser les arbres avec des produits chimiques. C'est long et pénible. J'en ai donné le secret de bon cœur à beaucoup de gens, mais personne ne s'y est intéressé. Et pourquoi prendrait-on tant de peine s'il n'y a plus de sculpteur pour utiliser le bois ? »

Brandon prit la boîte des mains de Parker et l'ouvrit.

— « Je suis venu ici pour cela, » dit-il.

Les mains blanches aux veines saillantes soulevèrent le violon. Les yeux brillants d'émotion, Peterson le plaça dans la lumière en le tournant et le retournant.

— « Splendide, » murmura-t-il. « Splendide ! Mais qu'est-ce que c'est ? »

— « Un violon, » dit Bandon. « Un instrument de musique. »

— « Ah ! c'étaient de vrais artisans dans ce temps-là. De vrais musiciens aussi. » Il adressa un large sourire à Brandon. « Je vous remercie de me l'avoir montré. Il m'est difficile de voyager mais je serai allé loin pour le voir. Splendide. »

— « Je veux que vous le répariez, » dit Brandon.

Le sourire s'évanouit. Peterson loucha vers le trou, le palpa d'une main experte.

— « Pourquoi ? »

— « Pourquoi ? » Brandon le dévisagea. « Parce que je veux qu'il soit réparé. Nous avons un dessin de ce qu'il devrait être. Je veux apprendre à en jouer. »

Peterson regarda le dessin et le violon. Lentement il secoua la tête. Après une dernière caresse, il remit l'instrument dans la boîte. « Non, » dit-il. « Je suis désolé, mais... non. »

— « Mais pourquoi ? Le bois c'est votre métier, n'est-ce pas ? »

— « Mon grand-père avait un instrument de musique, » dit Peterson. « Une flûte. Il allait jouer dans les champs. Les animaux

venaient l'écouter. Je les ai vus de mes propres yeux. Il faisait une musique merveilleuse. Puis il est mort. La flûte m'est revenue et j'ai essayé d'en jouer. J'ai fait quelques sons mais jamais de la musique. La musique est morte avec le musicien. »

— « Qu'est devenue la flûte ? » demanda Brandon qui se voyait déjà à la tête d'une collection d'instruments de musique inestimables.

— Je l'ai enterrée, » dit Peterson. « C'était un très, très vieil instrument comme le violon. Le secret de la musique se transmettait de propriétaire en propriétaire, mais mon grand-père n'a trouvé personne qui voulût apprendre. Lorsqu'il mourut, sa musique mourut. La musique de ce violon est morte. » Il tapota doucement sur la boîte. « Enterrez-le, » dit-il.

— « Sottises, » dit Brandon. « C'est une pièce magnifique. Vous l'avez dit vous-même. Quel mal y a-t-il à le réparer même si personne ne sait en jouer ? »

— « Demanderiez-vous à un médecin de guérir un mort ? Non. Il pourrait le recoudre peut-être mais il ne pourrait pas le guérir. C'est avec joie que je guérirais votre violon si je pouvais le faire parler à nouveau. Mais puisque je ne peux pas le guérir, je ne le recoudrai pas. Enterrez-le. »

— « Je vous paierai cher, » dit Brandon. « Vous avez du bois, vous avez du talent, ça ne vous prendrait pas longtemps. »

— « Trop longtemps, » dit la voix chevrotante. « Toute la vie et même alors je ne pourrais pas le guérir. Mais je ne m'attendais pas à ce que vous compreniez. La musique — l'ancienne musique — n'était pas comme la musique que nous avons maintenant. Nous avons des machines à musique, elles n'ont pas d'âme. L'ancienne musique... je le sais parce que j'ai entendu jouer mon grand-père. » Il referma la boîte avec précaution. « Je suis désolé que vous soyez venu de si loin pour rien. »

— « Connaissez-vous quelqu'un d'autre qui puisse le réparer ? »

Peterson secoua la tête. « Je suis le seul. Bientôt je serai mort et alors il n'y aura plus personne. »

Brandon se redressa, avança la tête et dit avec dureté : « Je ne crois pas que vous réalisiez pleinement qui je suis. Même sur cette obscure petite planète... »

— « Vous êtes un homme qui possède un violon mort et je ne peux pas vous aider. » Peterson se tourna vers son établi et prit un instrument.

— « Venez, » dit Brandon. Il ne dit plus un mot jusqu'à l'arrivée à la ville. Alors il gronda : « Ce vieux fossile orgueilleux. Je vais lui faire voir s'il est le seul. »

⁂

Sur Partu, chatoyante et cosmopolite, Brandon inspecta des usines, suivit des réunions, fit des discours et acheta du bois. L'infatigable Parker allait de victoire en victoire dans sa quête des propriétaires des culptures de Thor Peterson ou de celles de son père, de son grand-père et des innombrables Peterson qui les avaient précédés. Il y avait des boîtes en bois aux couvercles sculptés, des figurines, des panneaux muraux, des plats, des bols sculptés. Il y avait des horloges en bois dont le carillon mettait en marche toute une parade de silhouettes sculptées.

La liste croissait en longueur et en variété. Brandon n'avait pas de difficultés pour acheter les objets les plus simples. On en avait toujours vendu sur Partu et les Partusiens pensaient qu'on en vendrait toujours. Brandon acheta les sculptures ou les accepta gracieusement lorsqu'on lui en fit cadeau, sans parler du vieillard infirme et de l'arbre unique.

Les objets les plus travaillés, comme les horloges, étaient souvent des héritages mais Brandon avait de l'argent, de l'influence et le don de persuasion. Il savait utiliser les trois avec générosité ou avec rudesse, selon les cas.

En quelques jours, il avait réuni la plus grande collection de bois de toute la galaxie, une collection qui ferait blêmir d'envie Harry Morrison. Il s'était arrangé aussi, en promettant une somme coquette à l'agent de Thor Peterson sur Partu, pour se réserver toute la production à venir du vieillard.

— « Maintenant nous pouvons rentrer, » dit-il d'un ton jovial à Parker, « et faire réparer ce violon. »



Brandon examina minutieusement sa collection et consentit finalement à sacrifier une petite boîte en bois. Le technicien Polivar la prit, la démonta et se mit à apprendre à travailler le bois. Il coupa des morceaux, il les réunit pour former l'épaisseur voulue, il les tailla et les colla. Brandon refrénait son impatience et encourageait l'homme à prendre son temps. Il ne voulait rien de moins que la perfection.

Enfin le technicien fut prêt. Il chercha dans la collection de Brandon le morceau qui irait le mieux avec le grain délicat du violon. Il le racla, soulevant de fins copeaux que Brandon contemplait avec tristesse et qu'il fit mettre de côté. Il ne savait pas ce qu'il pourrait en faire mais c'était, sans conteste, du bois. Avec une précision chirurgicale, le technicien égalisa les bords fendillés du trou. Avec une précision chirurgicale, il coupa le morceau et le colla.

Le morceau se décolla.

Le désappointement de Brandon fut tempéré par l'arrivée des

sculptures envoyées par l'agent de Peterson sur Partu : une petite plaque, celle sur laquelle le vieillard travaillait quand ils lui avaient rendu visite, et deux petites boîtes avec des sculptures très simples sur le couvercle. Brandon les examina d'un œil critique et décida qu'elles étaient de qualité inférieure.

Il donna une tape sur le dos du technicien. « C'est vous le premier maintenant. » Il exultait. « Continuons. »

Le technicien essaya une deuxième puis une troisième fois. Ingénieux et patient, il réussit à ajuster le morceau avec une armature à l'intérieur du violon.

Le morceau tenait.

Brandon débordait de joie. Il fit appeler un de ses chimistes et lui ordonna de reproduire le lustre du violon sur la pièce rapportée. Le chimiste se retira en grognant, avec les éclats laissés par les expériences du technicien. Son travail prit du temps et la tâche l'éprouva tellement qu'il grognait même contre Brandon, mais, finalement, ce qu'il obtint n'était pas loin de l'original.

— « Enfin, » dit Brandon, « nous avançons. »

Le professeur Weltz, Brandon et ses techniciens étudièrent le dessin du violon. Ils identifièrent le chevalet et les chevilles et les techniciens purent les sculpter. Ils identifièrent aussi la touche mais Brandon hésitait à sacrifier un objet susceptible de procurer une pièce de bois aussi importante. Ils décidèrent de la faire en plastique. Le professeur Weltz affirmait d'ailleurs que ce n'était pas une pièce essentielle et que sa nature ne changerait pas le son. Le cordier posait un problème parce qu'il était, sur le dessin, caché par le bras du violoniste, mais l'ingénieux technicien attacha une petite barre autour de laquelle on enroula les cordes. Le problème le plus difficile était de savoir en quoi les cordes étaient faites. Finalement, le professeur Weltz trouva une solution après une longue étude sur la signification du mot « corde » à travers les siècles. Il recommanda un certain type de fibre dont Brandon n'avait jamais entendu parler.

Brandon commanda la fibre... par mètres. Le technicien coupa les cordes et les attacha sur le violon. Brandon tendit un doigt, pinça une corde. Le violon émit un « ding » doux mais musical.

— « On a réussi, » cria Brandon.

Le professeur Weltz montra comment les chevilles fonctionnaient et comment la position des doigts changeait le son. Au bout d'une semaine, Brandon savait pincer les cordes et en tirer un air simple mais reconnaissable.

Au bout de deux semaines, il avait acquis une certaine technique.

— « Et maintenant, passons au bâton que le musicien tient de l'autre main, » dit le professeur Weltz.

— « Au diable le bâton, » dit Brandon. « Je fais de la musique. Que voulez-vous attendre de plus d'un instrument de musique ? »

Morrison vint admirer la réussite de Brandon et s'en alla tristement, tête basse, après avoir examiné la collection de bois.

Pendant une semaine encore, Brandon, débordant de joie, cira son bois avec ardeur et un deuxième chargement arriva de Partu.

Sculpté en relief sur l'une des six boîtes, il y avait un violon parfaitement reproduit.

— « Quel salaud, » murmura Brandon.

Il imaginait le vieux Thor Peterson penché sur son établi pour exécuter cette sculpture sans défaut, guidé uniquement par sa mémoire mais certain d'être le seul homme de l'univers à savoir travailler le bois.

Brandon se leva et arpenta nerveusement la pièce. Il revint à son bureau vérifier ses engagements. Il appela Parker.

— « Nous allons sur Beloman. »

Pour une fois, l'imperturbable Parker fut saisi. « Encore ? »

— « Organisez cela, » dit Brandon. « Je peux m'en aller dans deux jours. »

***

De nouveau, ils survolèrent la ville dégoulinante de pluie pour pénétrer ensuite dans la douceur bienfaisante d'un soleil éclatant. Des champs de blé mûr ondulaient sous eux. Brandon se tournait de tous les côtés, cherchant impatiemment les points de repère. Ils survolèrent la rivière rapide et atterrirent à nouveau entre les bâtiments de la ferme. Brandon sauta à terre et Parker le suivit, serrant le violon avec précaution.

— « L'arbre n'est plus là, » dit Parker.

— « Il a dit qu'il allait l'utiliser, » dit Brandon.

Ils allèrent directement à l'atelier et Brandon avait déjà la main sur la poignée de la porte lorsqu'une voix l'arrêta. La jeune femme qu'ils avaient vue la première fois courait vers eux.

— « Que voulez-vous ? » demanda-t-elle.

— « Nous voudrions voir Mr. Peterson, » dit Brandon.

— « Je suis désolée. Père est mort. Il est mort voici un mois. »

Brandon resta muet.

« Je suis désolée, » répéta la jeune femme.

— « Moi aussi, je suis désolée, » dit Brandon.

Ils tournèrent les talons. Ils regagnèrent lentement le planeur. Lentement, ils partirent.

Brandon toucha le bras de Parker. « Arrêtons-nous quelque part, » dit-il. « J'ai besoin de réfléchir. »

Parker se posa dans une prairie près des gorges profondes d'une rivière.

Brandon s'éloigna, la boîte à violon sous le bras, et s'assit sur un monticule qui dominait les tourbillons de la rivière.

Il voyait très distinctement le visage du vieux Thor Peterson

avec ses cheveux blancs, ses rides profondes, ses yeux songeurs, enfoncés dans leur orbite.

« La musique de ce violon est mort. »

Brandon ouvrit la boîte et pinça une corde.

Ding.

« Mon grand-père avait un instrument de musique. Une flûte. Il allait jouer dans les champs. Les animaux venaient l'écouter. »

Ding.

« La musique est morte avec le musicien. »

Ding.

A l'intérieur du violon, l'inscription à demi effacée : « *Jacob Raymann At Ye Bell House, Southmark, London,* 1688. » Presque mille ans. Des siècles de grande, d'émouvante musique. Ding.

Brandon eut la subite et fulgurante intuition d'une musique. Il entendit planer une plainte lancinante comme si un trait mélodique unique et envoûtant se tissait dans le néant avec une douceur limpide. Il entendit une suite incompréhensible de notes, un mouvement tonal fulgurant, un trait chatoyant et mortel.

Et il vit un public de milliers de personnes, bouleversé, muet d'émotion.

Ding.

Brandon se pencha sur la rivière et laissa tomber le violon.

Ignorant le cri d'horreur de Parker, il regarda, hypnotisé, le violon qui tourbillonnait en tombant. Le violon toucha l'eau avec un bruit léger et, à la stupéfaction de Brandon, il se mit à flotter. Un instant il se balança avec légèreté sur l'eau, puis il plongea dans les rapides, heurta un rocher, puis un autre, et disparut dans un nuage d'éclats de bois et de goutelettes.

Brandon se retourna. De nouveau il crut entendre la musique, mais cette fois, ce n'était que le murmure étouffé de la rivière et le sifflement du vent tiède dans l'herbe sèche de la prairie.

Traduit par Michèle Santoire.
Titre original : Wings of song.

PAUL JAY ROBBINS

Gare au garou !

Avec une inquiétante force de persuasion psychologique, un cynisme distingué et une ironie à la touche très personnelle, Paul Jay Robbins, jeune auteur américain de 26 ans, a écrit ici l'un des récits les plus « définitifs » sur le thème des métamorphoses de l'homme en animal. A lire en savourant.

HOWARD JACOBS aurait fort bien pu n'être qu'un fétu de paille parmi tant d'autres entre les mâchoires indifférentes de son siècle. Age moyen, classe moyenne, embonpoint moyen, il suivait en toute sécurité les ornières bien rodées. En un mot, c'était un humble. Dans son physique, dans son attitude, dans son importance. Bref, quelqu'un d'ordinaire.

Sauf en ce qui concernait son dada.

La plupart des gens comme Howard ont en effet un dada qui représente leur infime rébellion contre leur condition. Les uns collectionnent soigneusement une chose ou une autre autre : des timbres, des cailloux, des pièces de monnaie ou des femmes. Cette activité leur permet de ne pas penser, au moins pendant un certain temps, à leur débilité.

D'autres façonnent des choses : des rayonnages où dormiront de leur sommeil éternel des livres de clubs jamais lus, des petits chiens ou des petits chevaux en savon, des avions trop fragiles pour voler, des femmes trop désagréables pour qu'on puisse les conserver. Les gens de cette catégorie font fièrement étalage de leur production auprès des rebuts de l'existence et sont pleins d'espoir.

Il y a aussi l'espèce de ceux qui, à la belle saison, passent le week-end à la campagne, et malheur aux lapins et aux canards qui se présentent ! Ou aux femmes. Ceux-là noient leurs frustations dans le calme de la nature qu'ils bombardent de leurs pourquoi, de leurs comment et autres viriles répliques — tandis que la Nature, qui est tolérante, attend.

Vous savez ce que c'est : une civilisation hypertendue, pas de temps à perdre avec les rêvasseries et les dissonances absurdes, foncer en avant avec courage et décision... vous voyez le genre.

Mais le dada d'Howard était Quelque Chose d'Autre.

Ses collègues à cheval sur les convenances auraient été médusés s'ils en avaient eu vent. Car Howard s'adonnait de façon aussi intense que dépravée aux Arts démoniaques. A la Magie. Pendant ses loisirs, Howard Jacobs était sorcier.

Cela mis à part, c'était un citoyen tout à fait comme il faut et ne méritant que des éloges. Après une journée désespérément terne, il quittait le bureau pour s'engouffrer dans la voiture du voisin qui, cette semaine, faisait le transport, en compagnie de cinq de ses synonymes entassés comme harengs en caque et échangeant des propos banals comme on passe des sandwiches. Il regagnait la maison qu'il n'avait pas fini de payer, une bâtisse hygiénique qui ne se distinguait de ses semblables que par un numéro et déposait un baiser sur la joue triste de son épouse.

Ces rites, ces vagues baisers donnés et reçus étaient rodés par quinze ans de routine. La contribution d'Howard Jacobs à la vie sociale, abstraction faite de sa distraction favorite, était sans histoire et sans consistance.

La seconde anomalie de la vie d'Howard Jacobs était son attitude envers sa femme.

Les hommes comme lui considèrent habituellement le lot tiré à la loterie conjugale avec le même genre d'automatisme qui les fait adopter telle ou telle marque de cigarettes ; leur soumission est un fait allant de soi qui ne pose aucun problème, ne suscite aucune réflexion, est dénuée de toute importance. Et Howard avait conscieusement tenu son rôle d'utilité pendant les neuf premières années de son mariage. Jusqu'à l'arrivée de Victoria, une chatte siamoise atteinte de neurasthénie chronique.

Il y avait six ans de cela. Un soir, en rentrant, il avait trouvé Vivian dans la cuisine, abreuvant l'animal de mots tendres. Il avait observé la scène en silence avec une pointe de jalousie. Déjà, un bol rempli de lait et un coussin de velours pour la nuit étaient installés. Il toussota.

— « Bonjour, chéri, » lança Vivian par-dessus son épaule. « Je te présente Victoria. Victoria, je te présente Howard. » Victoria, sans sortir d'une réserve rigide, loucha d'un air méprisant en direction d'Howard et, distante, continua à se lécher la patte.

Tandis que Vivian lui expliquait avec exubérance comment elle avait découvert la bête et ressenti immédiatement une profonde attraction, que Victoria le considérait fixement sans ciller, la rage montait lentement en lui.

Toute sa vie, il avait désiré un chien. Mais sa mère éprouvait une violente allergie à cette seule idée. Sa mère, il l'avait quittée à l'âge de vingt-huit ans pour épouser Vivian — qui ne voulait tout simplement pas entendre parler d'un chien.

— « Mais... je... je n'aime pas tellement les chats, tu sais, »

balbutia-t-il. « Et je n'ai pas l'impression que cette chatte m'aime, elle non plus. Tu... tu ne crois pas qu'un chien... ? »

Vivian se redressa. « Mon petit Howard, tu sais parfaitement qu'il ne saurait être question d'avoir un chien à la maison. » Sa voix était patiente. Maternelle. « Les chiens font trop de désordre, mon poulet. Ça renverse tout et ça esquinte les meubles. Tandis que les chats... enfin, ils sont adorables. » Et, sur ces paroles définitives, Vivian s'agenouilla pour aider Victoria à faire sa toilette.

Mais, sacré nom d'une pipe, c'est que je veux un chien, moi ! songea Howard. Et puisqu'il ne pouvait pas en avoir un, il décida qu'il s'opposerait à la présence de cette chatte. Il argumenta donc avec la pénible conviction qu'il livrait une bataille perdue d'avance. Cela lui rappelait ce service en argent qu'il détestait et qu'il persistait à ne pas vouloir utiliser. 215 dollars pour une argenterie tape-à-l'œil dont il n'avait jamais eu envie ! Il ramena cette vieille histoire sur le tapis mais Vivian ne voyait pas le rapport qu'elle avait avec la gent féline. Victoria était là : elle y resterait.

Howard battit en retraite pour échapper au bruit que faisait la chatte en lappant son lait d'un air méfiant et boudeur. Il sombra dans une dangereuse introspection. Pour la première fois depuis neuf ans, l'écume dyspepsique collée à la paroi de ce verre d'eau qu'était sa vie remontait à la surface de sa conscience.

A trente-trois ans, se disait-il, Vivian avait tout le charme de la Reine Vierge. Elle dépensait à tort et à travers, elle avait autant de douceur qu'un sécateur, était aussi plaisante qu'une chaise de cuisine. Elle l'avait probablement épousé parce que... eh bien, parce qu'elle... Mais, bon Dieu, pourquoi l'avait-il donc épousée, lui ?

Parce que les gens se marient, voilà tout. On fait la connaissance d'une jeune fille, vos amis décident que vous formez un couple idéal, elle ne veut pas (ou elle veut bien) coucher avec vous, le mot « amour » surgit dans votre vocabulaire, l'idée du mariage se met tout naturellement à flotter dans l'air et toc ! neuf années se sont écoulées et vous êtes marié. Un point, c'est tout.

Quand vous rentrez chez vous, le soir, il y a un chat qui vous souffle au nez — un chat que votre conjointe caresse avec attendrissement. Et vous vous apercevez que c'est à un citron que vous êtes marié, à un glaçon pourvu de rondeurs, à une paire de verres de contact. Le tout réuni dans la même personne.

Vous voyez le genre.

Howard se retira maussadement sous sa tente mais, n'étant pas du bois dont on fait les Gauguin, sa déconvenue finit peu à peu par s'estomper et à disparaître. Cependant, le résidu de sa déroute fut le terreau où s'épanouit sa manie.

Il avait toujours eu de la curiosité pour l'occultisme ; ce qu'il y avait de révolte et d'illogisme dans ce genre de lubie le charmait secrètement et berçait sa fantaisie. La possibilité du surnaturel

semblait renforcer ses espoirs et lui être vaguement une promesse d'évasion. Aussi, cherchant à adoucir la pilule amère qu'il devait avaler et à calmer son exaspération, il était tombé sur une biographie d'Alistair Crowley. Subjugué et ravi par l'infâmie et l'ignominie du personnage, il s'était procuré la *Théorie et Pratique de la Magie* de Beast.

Après ces hors d'œuvre émoustillants, il passa à d'autres ouvrages. Au début, il se bornait à picorer les passages les plus sinistres mais, peu à peu, il s'absorba vraiment dans sa lecture. D'autres livres suivirent, de plus en plus profonds, de plus en plus coûteux. Il dénicha une boutique où l'on vendait sous le manteau ce qu'il reconnu comme les Vrais Textes. Les recettes pratiques.

Il entreprit avec une détermination inébranlable, quoique sporadique, d'équiper son garage où s'entassa bientôt tout l'attirail qu'il marchandait dans d'obscures boutiques aux obscures enseignes tenues par d'obscurs personnages. Vivian avait énergiquement protesté contre ces manigances mystérieuses et sa volonté de s'enfermer (c'était là une faute criante contre la notion de vie commune) mais Howard était resté curieusement ferme. Devinant une force étrange dans son époux, Vivian lui avait alors permis d'agir à sa guise — à condition qu'il ne fasse ni bruit ni saleté. Elle oublia la chose et n'en parla plus jamais. Howard non plus.

Solitaire et splendide dans son sanctuaire au décor médiéval, Howard passa ses heures de liberté à allumer des cierges composés de matériaux dont on ne saurait donner les noms, à gesticuler avec des fragments de chauves-souris, à dessiner à la craie des figures de géométrie non-euclidiennes sur les murs de béton et à écorcher des incantations en vieux français et en latin.

Il accueillait par une fin de non recevoir les approches des gens qu'il rencontrait dans les boutiques où il se ravitaillait ou chez les bouquinistes qu'il hantait. D'abord, parce qu'il les considérait comme des fanatiques et des déséquilibrés. Ensuite, parce qu'il lui fallait songer à sa position et à son standing social. D'ailleurs, les implications que recélaient manifestement ses recherches le mettaient mal à l'aise et il préférait se cantonner dans un domaine relativement inoffensif. Après tout, ce n'était rien de plus qu'un dada.

Jusqu'ici, il n'avait obtenu aucun résultat méritant le qualificatif de magique. Les odeurs infectes qui empoisonnaient le garage, les éclairs qu'il y provoquait n'avaient rien donné de positif. Il n'était pas davantage parvenu à faire tourner le lait qu'à évoquer un succube. Quoique Howard espérait vaguement un succube. Néanmoins, une fulguration écarlate, une série d'incantations particulièrement sonores suffisaient à son bonheur. Le succès ne lui était pas nécessaire : le simple fait de manipuler les Puissances ésotériques portait en soi sa propre récompense. Dans les arts démo-

niaques comme dans ses autres activités, Howard était un gagne-petit. Jusqu'au jour où...

La douce excitation d'avoir un tel secret lui faisait bomber le torse au milieu de l'adversité. Le laissé pour compte s'enflait de façon colossale aux dimensions d'un sorcier. Savoir que personne ne se doutait de ses étranges pratiques, que nul ne soupçonnait l'existence de son bric-à-brac hérétique lui était un sujet de fierté et lui rendait confiance en lui-même s'il en était besoin.

Aussi se trouva-t-il, certain mardi soir, pleinement réceptif lorsque se produisit l'événement qui devait transformer sa vie.

Dans le living-room régnait l'habituel clair-obscur papillotant de la télévision. Vivian et Victoria étaient confortablement installées à un bout du canapé, Howard à l'autre. Pas un bruit dans la pièce, hormis, de temps en temps, un toussotement retenu et de discrets gargouillements intestinaux. Le spectacle était un film classique — entendez par là une vieille bande tombée dans l'oubli. En l'occurrence un film d'épouvante amphigourique, plein de savants moyenâgeux, d'héroïnes diaphanes et de loups-garous maléfiques.

Le film s'interrompit et le poste se mit à déverser son flot habituel de publicité. Patiemment, Howard se perdit dans la contemplation de personnages parfaitement impossibles vantant la qualité d'articles de quincaillerie dont ils garantissaient (sans autre assurance) qu'ils apporteraient, entre autres choses, l'équilibre sexuel et la joie à leurs éventuels utilisateurs. Brusquement, Howard songea que ces objets avaient un caractère mystérieusement menaçant, qu'ils incarnaient un danger subtil et personnel.

Cette pensée flottante fracassa sa sérénité et, brutalement, il se sentit terriblement seul. Le cœur battant, il tourna vers Vivian un regard implorant.

Et, comme si elle répondait, Victoria leva vers lui sa tête fine et le dévisagea de son air névrosé — pour autant que son strabisme lui permît de dévisager quelqu'un. Elle s'étira, toujours sur la défensive, et se roula à nouveau en boule sur les genoux de Vivian. Comme pour dire : « Propriété privée. Chasse gardée. »

Vivian lui caressa le dos d'une main absente, aussi attentive à la publicité qu'au film lui-même. Elle considérait l'écran avec autant d'intensité que lui quand il lisait le journal ou écoutait les informations. Car il se concentrait alors comme si ses opinions, ses désirs à lui, Howard, servaient véritablement à donner forme au monde environnant.

C'était un temps mort. Un pas en avant, douloureux, sur la voie terrible de la compréhension. Les yeux toujours fixés sur la silhouette de la femme et de la chatte qui se détachaient vaguement dans la pénombre, il se vit sous un jour nouveau : digéré,

vivant dans un cercueil ambulant, passif, écrasé sous le poids dérisoire du quotidien. Cette découverte était quelque chose d'effrayant. Il n'était qu'un consommateur qu'on manipule, un engrenage sans dent, un robot aux fonctions strictement économiques, un pion en plastique sur un échiquier inconnu.

Vous voyez le genre.

Et le film reprit.

Jusque-là, Howard l'avait suivi sans grand intérêt. Mais, à présent, dans la pièce obscure et silencieuse, tourmenté par cette bizarre inquiétude, il était pris d'une excitation contre laquelle il ne pouvait lutter. Comme s'il était impérieusement poussé, guidé vers quelque chose d'une importance phénoménale qui se trouvait presque à portée de la main. Se trémoussant nerveusement, il s'absorbait dans la contemplation de l'écran.

Les villageois traquaient le loup-garou en brandissant des torches et poussant des cris de mort. L'écume aux lèvres, un particulier avançait en tirant une chaîne de belle taille. Howard tressaillit et se pencha en avant : un fondu enchaîné révélait le loup-garou errant dans la forêt sous le clair de lune impitoyable qui l'empêcherait pendant encore bien des heures de retrouver la sécurité de la forme humaine. Son souffle rauque se fondait dans le crescendo de l'accompagnement musical. Il n'est pas possible que ce soit un véritable loup-garou, songea distraitement Howard. Il haussa les épaules.

Bien sûr que non ! Naturellement ! C'était simplement un acteur auquel on avait collé des poils sur la figure et sur les mains. Il ne s'agissait que d'une œuvre de fiction. Mais la raison et la logique n'avaient rien à voir dans l'affaire. Quelque chose avait surgi du plus profond de son être, de son sang.

La lumière s'était faite. Et c'était simple comme bonjour.

Pas de doute à avoir. Son index était aussi long que son majeur ; l'angle vestigiel de ses oreilles était prononcé, ses canines étaient plus étroites et plus hautes que la normale. Et l'argenterie... la répugnance qu'il éprouvait à s'en servir... Ce n'était pas une question d'économie : Howard avait toujours eu l'argent métal en abomination ! Et Victoria : elle le détestait d'une façon vraiment inexplicable.

Non, on ne pouvait pas s'y tromper, conclut Howard, transporté. Il était de la matière première à loup-garou. Ou, tout au moins, à un quelconque animal-garou.

Il avait beaucoup appris touchant la lycanthropie, la métamorphose animale chez l'être humain, au cours de ses recherches. Les symptômes classiques de la chose lui étaient familiers. Et sa documentation fort abondante. Les loups-garous dominaient mais il y avait aussi des chiens-garous, des ours-garous, des tigres-garous...

Il avait étudié de près toutes ces histoires. Et il s'apercevait que la lycanthropie avait toujours exercé sur lui un attrait particulier.

Oui, tout concordait. L'intérêt qu'il portait à la sorcellerie dans son ensemble, le double sentiment de supériorité et de persécution qu'il éprouvait parfois — comme si, dans une autre vie, il avait été poursuivi, pourchassé en raison de sa nature spéciale.

Pour la première fois de son existence, Howard se sentait individualisé et il était envahi de bonheur. De confiance en soi. Maintenant, il savait ce qu'il était. Il savait ce qu'était le sens de sa vie. La société avait brouillé les cartes, étouffé cette prise de conscience. Cette société sur laquelle il pouvait enfin déverser sa haine.

Il se laissa aller contre le dossier du canapé et, se tournant vers Vivian, il rit sous cape. Elle ne le remarqua pas. Mais cela n'avait pas d'importance.

Savoir et pouvoir sont deux fonctions différentes. Howard était satisfait de savoir qu'il était un garou. En cela, il continuait d'être le Howard Jacobs qu'il était depuis quarante-trois ans. Peut-être envisageait-il de se procurer un peu plus d'ingrédients utiles pour opérer les métamorphoses lycanthropiques mais, en fait, il lui suffisait de se complaire à rêver.

Un soir, dans la voiture qui le ramenait à son domicile, il se prit à méditer sur ses compagnons de route. Ils le connaissaient depuis des années. Mais le connaissaient-ils vraiment ? Et, dans la voiture archi-comble qui se frayait son chemin au milieu d'une circulation intense, Howard savourait son secret. Il était un loup-garou. Enfin, il n'avait pas la certitude d'être un loup, mais c'était toujours cette forme qu'il revêtait dans ses songes.

Sa peau se couvrirait d'un pelage raide, sa queue touffue s'agiterait comme un balancier, sa poitrine se dilaterait, ses vêtements s'envoleraient et il se révélerait ce qu'il était : un loup dressé sur ses quatre pattes. Le silence régnerait quelques instants et l'on n'entendrait que le bruit de sa respiration. Puis ce serait la panique ! Des hurlements d'effroi ! La débandade ! La rue serait bloquée pendant des kilomètres...

Et Howard émit un gloussement de joie qu'il se hâta de camoufler en quinte de toux quand un de ses voisins lui lança un regard en coin...

C'est l'heure du déjeuner. Il se hâte vers la cafeteria. Une fille tout ce qu'il y a d'attirante avance à sa rencontre. Il imagine... son échine qui s'arque, son visage qui s'étire en museau... la métamorphose de son être, sa transformation en un gigantesque loup à l'état pur. La surprise dans les yeux de la fille devant l'immense créature au poil gris qui soudain se dresse devant elle ! Le poids de ses seins, la torpeur passionnée qui alourdit ses cuisses fermes et ses reins tandis que, prise de vertige, elle fait demi-tour !

Alors, il pousse un hurlement de victoire et la couvre. Sacré nom d'une pipe...

Assis devant son bureau, quantité négligeable engloutie sous les pièces comptables, il lève soudain la tête en ricanant et bondit. Avec un grognement bestial, il saute sur son bureau et se met à faire voler de toutes parts les registres rangés sur leurs étagères. Le vieux Randolph en aura une attaque !

Le directeur surgit en glapissant. Rouge et suffoquant de rage, les bras au ciel. « Jacobs ! Arrêtez ! Arrêtez ces singeries, je vous dis, avant que je... »

Et Howard plante ses crocs étincelants dans le cou dodu de ce gros imbécile...

Mâchonnant stoïquement les plats congelés qui constituent l'ordinaire du dîner, il plisse les yeux et examine d'un air rusé par-dessus la bouteille de sauce anglaise Vivian qui baisse sur son assiette sa tête couronnée d'une intouchable blondeur. Sans bruit, sans effort, il devient en un clin d'œil un monstre d'effroi. Avec un grognement, il bondit sur la table, bouscule la précieuse argenterie, projette le potage gluant sur le mur et lacère de ses griffes le revêtement de formica.

Vivian lève la tête, entrouvre la bouche. Pour une fois, pas un son n'en sort et sa mâchoire retombe. Dans ses yeux, on ne lit plus l'autorité mais la supplication. Alors, délibérément, il prend son élan...

Et Victoria ! Ah ! Victoria est une victime de choix, une victime à part qu'il se réserve. Il lui arrache la chair à coups de dents, à coups de griffes. Ce n'est même pas la viande et le sang nourrissants qu'il cherche : il la déchire comme une poupée de chiffon...

Tels étaient les rêves d'Howard, le pain et le vin de son âme affamée, la consolation de son existence passive. Chaque fois que sa frustration ou l'hostilité de l'univers menaçaient de l'écraser, il battait le rappel de ses fantasmagories et se hâtait de faire éclater à la ronde la puissance qui l'habitait. Bien qu'invisible, c'était une riposte meurtrière. Vous voyez le genre.

Telles étaient les pensées qu'il ressassait, cette nuit-là, à côté de Vivian endormie. Il y avait alors deux mois qu'il avait découvert qu'il était un garou.

Il se tourna vers Vivian couchée en chien de fusil, qui ne lui montrait qu'un dos enrobé de nylon éclairé par la lune. Et il redevint un homme. Un homme au lit avec une femme. Et son cœur battit très fort dans sa poitrine.

En règle générale, Vivian préférait le week-end. Elle l'avait averti bien des années auparavant que cela marchait beaucoup mieux de cette manière. Les jours de semaine étaient trop harassants.

On était mercredi mais Howard était incapable de se résoudre à attendre samedi. Son sang de garou avait peu à peu enflammé

sa chair d'homme et il ne parvenait plus à réprimer ses élans de passion. Impossible désormais de traiter par le mépris le brasier qui le brûlait, de faire la sourde oreille à l'appel érotique qui lui crispait les nerfs. Il s'y refusait.

Il se pelotonna contre Vivian dont il embrassa tendrement l'oreille. Elle ne fit pas un mouvement. Alors, il la lui mordilla et, d'autant plus émoustillé par cette initiative, il secoua sa femme. Celle-ci s'agita, maugréa et serra plus étroitement les couvertures autour d'elle.

Howard, incertain, s'interrompit momentanément. Puis, serrant les dents, il passa un bras autour du corps de Vivian et lui caressa doucement les seins. Il était son mari et il avait envie d'elle. Brutalement et surnaturellement. Vivian se raidit : elle était réveillée.

L'enserrant toujours, il essaya de l'attirer vers lui mais il sentit un coude pointu s'enfoncer dans sa hanche. Il risqua une autre tentative. Tout aussi vaine. Bon Dieu, c'était sa femme, quand même !

Se mordant les lèvres, il changea de tactique : sa main s'aventura audacieusement vers de plus troublants mystères.

— « Howard ! » La voix scandalisée de Vivian fracassa le silence et la main d'Howard s'immobilisa à la hauteur du nombril de l'épouse.

— « Je... je t'aime, ma chérie, » articula-t-il laborieusement. Ce qui, compte tenu des circonstances, n'était d'ailleurs plus un mensonge.

— « Moi aussi, mon poulet. Dors bien... »

— « Mais... mais je... je t'aime. »

Vivian se retourna, s'assit et considéra longuement Howard à la lueur de la lune. L'air incontestablement réprobateur.

— « Qu'est-ce qui ne va pas, Howard ? Tu es malade ? Depuis des semaines, tu as un comportement tellement bizarre ! Si tu ne peux pas dormir, il y a de l'Alka-Seltzer dans l'armoire. » Elle se glissa à nouveau sous les couvertures. « Maintenant, sois sage. »

— « Mais tu es ma femme, bon Dieu ! »

L'exclamation s'acheva par un sanglot dérisoire.

Vivian se rassit. Et, soudain, elle cessa d'être désirable. Elle avait trente-neuf ans, des seins flasques et desséchés, des cheveux trop irréprochablement coiffés. Mais ce n'était pas cela. C'étaient la ligne mince de ses lèvres qui blanchissaient, la lueur indignée dans ses yeux, la patience affectée de son attitude. « Howard... mon poulet... nous sommes mercredi, voyons ! Je pense que tu peux quand même patienter jusqu'à... je veux dire... » Sa voix, qui se voulait conciliante, ne faisait que le mettre hors de lui.

Il la prit dans ses bras. La passion s'était éteinte en lui mais une détermination farouche lui durcissait les muscles. C'était un tourbillon qui l'entraînait invinciblement et il agissait mécanique-

ment bien qu'avec brutalité. Quand il lui plaqua un baiser sur les lèvres, il sentit le corps de Vivian se rétracter puis devenir mou. Comme à l'accoutumée le dialogue n'était guère plus qu'un soliloque. Lorsque le baiser prit fin, elle poussa un soupir. « Soit. Mais tu ne pourrais pas te laver les dents d'abord ? »

Howard retomba en arrière. Comme un homme assommé. « N'en parlons plus, » laissa-t-il échapper entre ses dents serrées. Une demi-heure plus tard, des ronflements sonores s'élevaient de l'autre côté du lit.

Howard essaya de réfléchir au moyen de faire jaillir le flot tumultueux du désir chez Vivian. De trouver un levier, un bouton de commande déclenchant un contact, une communion spontanés et directs. Mais rien à faire : il n'y avait aucune prise. Vivian n'avait pas été simplement formée par la lecture de milliers d'annonces publicitaires allusives et par les méthodes d'éducation de toute une culture mais aussi par sa propre timidité, à lui, Howard, par son propre manque d'initiative.

S'il était seulement plus jeune de quinze ans — ou même de dix... S'il l'avait un jour frappée, prise sur le canapé. Ou par terre. Ou l'après-midi... Mais il ne l'avait jamais fait. C'était irrémédiable.

Comme une terrible fleur tropicale, sa haine s'épanouit. Sa haine contre Vivian. Sa haine contre le monde. Une fleur à la sève amère qui l'emplissait tout entier. Silhouette noire se détachant contre le disque de la lune à son plein qui faisait pâlir la nuit, Howard se leva, écoutant les battements précipités de son cœur. Il se dirigea vers le garage.

Depuis qu'il avait découvert qu'il était un garou, Howard s'était borné à rêvasser paresseusement sur sa nature latente. Certes, il avait orienté ses recherches plus directement vers la lycanthropie mais en amateur, sans ligne de conduite précise. Il avait amassé une multitude de formules de métamorphose, une foule d'ingrédients mais sans chercher à organiser tout ce fatras, sans rien expérimenter. Il ne lui était jamais venu à l'esprit de tenter la transformation. Sa double nature lui avait été une consolation, pas une carrière.

En outre, quoiqu'il sentît bien qu'il était un loup-garou, c'était surtout en Europe centrale que les loups-garous avaient leur habitat. Et ses ancêtres avaient beau venir de Russie méridionale, berceau traditionnel des ours-garous, Howard, lorsqu'il jouait avec l'idée de procéder à l'opération, était embarrassé, ne sachant pas par quelle catégorie de formules commencer. Mais, à présent, dans les ténèbres mystiques du garage-laboratoire, entouré de philtres et d'instruments séculaires et maudits, il était galvanisé.

Il ne s'agissait plus de jouer.

Il était suffisamment au fait des arts démoniaques pour se rendre compte que la plupart de ses ingrédients étaient inefficaces. Une partie de sa collection ne servait que d'adjuvant pour la magie sympathique. Mais il savait aussi, en cet instant où sa fureur et son courage étaient à leur point culminant, que la puissance même de ses émotions serait le seul stimulant indispensable à sa transformation. Alors, ses chromosomes enchantés feraient le reste et il assumerait sa forme véritable.

Il se mouvait avec sûreté dans l'ombre, débouchant des flacons, composant des poudres odorantes. Il travaillait vite. Il utilisa toutes les recettes, se disant que les produits nécessaires seraient alors au complet et que ceux qui n'avaient pas de pouvoir seraient inoffensifs. C'était procéder empiriquement mais Howard n'en avait cure. Il fallait que ça marche. Qu'il puisse frapper à son tour avec d'autres armes que les rêves de son impuissance.

Le sol du garage était jonché d'éprouvettes brisées et d'amulettes hâtivement disposées. Avec un vague frisson d'effroi, Howard se contraignit à allumer les cierges à peine durcis et les encens qu'il venait de composer. Plein d'une audace d'illuminé, il avala le contenu d'une coupe que remplissait une liqueur infecte et, levant les bras vers la lune, il entonna une mélopée qui aurait paralysé d'épouvante les paysans du moyen âge.

Un arôme nauséabond s'infiltra dans ses poumons, gagnant son cerveau. Il alla en vacillant jusqu'à la porte qu'il entrouvrit et revint au milieu du garage, luttant de toutes ses forces pour ne pas vomir. Des gémissements plaintifs s'échappaient de ses lèvres.

Il y avait trop longtemps qu'il était écrasé, écorché. Il avait laissé sa forme devenir une molle argile que des millions de mains anonymes avaient pétrie, façonnée, bosselée. Mais l'heure de la vengeance avait sonné.

Après Vivian, cette garce frigide, ce serait toute la ville qui ferait les frais de sa rage. Il arracherait la gorge de ces émasculés qui l'avaient obligé pendant tant d'années à partager leur impuissance. Il boirait avidement le sang des femmes, dégustant l'ultime conquête de leurs corps. Ce serait la débandade, la panique dans les rues. La cité tremblerait sur ses bases. Mais ils ne le prendraient pas ! Il avait été assez longtemps parmi eux pour connaître leurs méthodes et leurs façons d'être. Il frapperait impitoyablement, se vengeant de l'aliénation dont il avait été victime, et il s'évanouirait à l'aube, redevenant le paisible Howard Jacobs de tous les jours. Ils ne croyaient même pas à la lycanthropie. Ils n'avaient même pas remarqué son existence.

Il sentait son squelette se remanier pour s'adapter à la forme nouvelle que prenaient ses chairs. C'était une douleur atroce qui lui tirait les nerfs. Il secoua la tête. Le vertige l'embrumait. Il essaya d'accommoder sa vision, gêné par les vapeurs qui lui

piquaient les yeux. Il leva la main à la hauteur de son visage. Sa main était velue ! Couverte de poils gris, munie de griffes, c'était une patte.

Des muscles qu'il n'avait jamais possédés prenaient naissance ; il sentit que lui poussait, royale, une queue. Son corps s'arquait et, parcouru de douleurs fulgurantes, Howard s'accroupit en grognant sous la table. La lune brillait faiblement.

Ses chairs torturées se remodelaient pour épouser une structure osseuse différente. Son cerveau chavirait, habité par un esprit nouveau. Un esprit animal. Le désir de saveurs neuves lui corrodait le gosier. Son cœur se contractait et son rythme s'accélérait. Oui... cela avait marché !

Ses mouvements, qu'il contrôlait encore mal, étaient gauches mais il était trop impatient pour attendre. Il s'élança par la porte béante et, avec une agilité croissante, fonça en direction de la chambre où Vivian dormait, assoiffé de sang. Sa vision ne lui apportait plus que des images confuses d'objets massifs, le dominant de haut dans une perspective insolite, toute en grisaille. Mais son odorat aiguisé remplaçait avantageusement l'imperfection de son optique. Et, dans ce nouvel état, il avait un temps de réaction incroyablement bref.

Il avait presque traversé le living-room quand il flaira Victoria. L'odeur de la chatte lui irrita les papilles nasales. Soudain enflammé de rage, ivre de vengeance, il s'arrêta net, glissa sur le tapis et se rua en direction de cette odeur. La bave dégoulinait de son museau. Il allait commencer par massacrer Victoria.

La chatte sauta en l'air et cracha, le corps ramassé. Puis elle recula, l'échine raide, et bondit en haute du canapé, les poils tout hérissés.

Howard sauta maladroitement sur les coussins et s'immobilisa, haletant et salivant. Il jouissait de sa victoire imminente. Ce premier acte destructeur allait inaugurer sa nouvelle vie, le porter au pinacle d'une gloire triomphale. Les muscles de ses pattes de derrière se bandèrent.

C'est alors que Victoria attaqua.

Howard se pétrifia. Le temps parut s'arrêter. Il voyait devant lui, de plus en plus proches, de plus en plus grands, les yeux de la chatte. Et, dans ces yeux, *son propre reflet*. L'image de l'animal qu'il était devenu par sortilège. L'extériorisation de la créature qui était son être intime. Et la gueule ricanante de Victoria, ses crocs luisants étaient moins terrifiants que ce reflet. Howard était... il était une... une...

Son cœur minuscule défaillait devant la révélation et, sous le choc de cette ultime frustration, le petit corps couvert d'un pelage gris était pris de tremblements. Ses moustaches raides frémissaient,

sa gorge piaulait, il fouettait désespérément l'air de sa queue filiforme.

Howard ne pouvait pas être autre chose que ce qu'il était.

Pendant les quelques minutes d'épouvante qu'il faudrait à Victoria pour le tuer — et Howard souhaitait ardemment que cela aille vite — il serait la créature-garoue correspondant exactement à sa nature profonde.

Vous voyez le genre.

Traduit par Michel Deutsch.
Titre original : Sweets to the sweet.

SASHA GILIEN

Deux têtes sous le même bonnet

On nous a reproché de trop faire place à la noirceur, de ne pas publier assez de récits dans une veine gaie. En voici un qui, dans ce genre, nous semble mémorablement réussi. Sasha Gilien est une découverte de notre édition américaine, et cette histoire est sa première publiée. Elle a fait souffler sur nos vieux cœurs racornis un véritable vent de fraîcheur. Sur ces deux sujets-bateaux que sont la réincarnation et le dédoublement de personnalité, Mr. Gilier est arrivé à écrire un conte qui est un petit miracle d'ingéniosité et d'humour.

JE suis resté vingt minutes à côté de Charles Kleingold qui gisait, sans vie, sur le divan de son salon. Non par sentimentalité. Certes pas ! Tout simplement parce que je me sentais tellement bien dans la pièce silencieuse que reprendre le collier, remettre ça avec quelqu'un d'autre ne me disait vraiment rien. Pas tout de suite, en tout cas. Je savais que, dès l'instant où, faute d'oxygène pour l'irriguer, le cerveau de Charles Kleingold avait cessé de fonctionner, une petite lumière rouge s'était allumée en face de son nom sur le grand tableau et qu'un vibreur avait retenti, me signifiant d'aller me présenter au rapport pour que l'on m'assignât une nouvelle mission.

— « Qu'ils sonnent toujours, » me dis-je en contemplant le corps de Charles Kleingold, étendu la bouche ouverte. « J'ai passé trente-cinq ans en compagnie de Charlie. Alors, quelques minutes de plus ou de moins... Pauvre vieux ! Nous avons quand même eu de bons moments, tous les deux ! »

Finalement, comme de bien entendu, je suis retourné au Central. Rien n'avait changé. Le tableau était toujours là avec ses lumières scintillantes, les commis galopaient dans tous les sens, supprimant les noms périmés et les remplaçant par de nouveaux. Les plaques retirées partent pour les Archives où elles sont classées par ordre alphabétique et, à mesure que sont signalées de nouvelles germinations et que les agents reçoivent leurs missions, de nouvelles

plaques d'identification sont apposées en face des lumières. Il régnait cependant au Central une atmosphère plus fébrile que la dernière fois — c'est-à-dire trente-cinq ans plus tôt. Cela tenait probablement à l'explosion démographique comme on dit. Et, bien entendu, le service ne dispose jamais du personnel nécessaire; aussi, on a beau se mettre en quatre, la situation se détériore régulièrement et son efficacité diminue d'année en année.

Il y eut un crépitement dans le haut-parleur et la voix du standardiste retentit. Il appelait mon numéro : « E-Ag 477 ! E-Ag 477 ! Présentez-vous au bureau d'ordres. » Pas de répit entre deux affectations. Surtout pour un E-Ag. A peine a-t-on quitté un cadavre qu'il faut se réintroduire dans l'œuf, sans même avoir le temps de dire ouf et de récupérer un peu.

— « Entrez, mon vieux, » fit le directeur en me voyant ouvrir sa porte. « Du bon boulot, que vous avez fait avec ce Korngold. »

— « Kleingold. »

— « Le nom importe peu. Je ne sais pas pourquoi ils l'ont achevé. Je ne pose pas de questions. Ils m'ont supprimé mon adjoint il y a plusieurs années. Je ne peux rien faire de plus. » Une expression de lassitude se peignit soudain sur les traits du directeur; je préférais être à ma place qu'à la sienne. Penser à tout ce travail administratif, à tous ces soucis...

Il fouilla dans un tiroir et en sortit l'enveloppe bleue. « Tenez, » dit-il en me la tendant. « Cette fois, vous en avez pour quatre-vingt-neuf ans. Bon amusement ! »

Je sortis du bureau et ouvris l'enveloppe pour en extraire la carte perforée que j'examinai. Il s'agissait d'un dénommé Mayhew, Arthur; adresse : 17666 North Glenville Drive, à Bel-Air, Etat de Californie. Au moins, avec une adresse pareille, je pouvais espérer une vie confortable. Tout ce que je demandais, à présent, c'était une gestation sans histoire qui me permettrait de me reposer un peu. La règle est que nous soyons sur place à l'instant où l'ovule est fécondé et, bien entendu, pendant toute sa période de développement, notre activité est des plus réduites. Le vrai travail commence au moment de la naissance.

La conception eut lieu sans difficulté en dépit des efforts de Mr. et Mrs. Mayhew pour empêcher qu'elle se produisît et je me préparais à savourer neuf mois de tranquillité, une chose dont j'avais un sérieux besoin après la vie tumultueuse de Charlie Kleingold.

— « Je crains qu'il n'y ait eu une erreur, » bredouilla une voix.

Je me retournai et vis un type pâle à l'air nigaud et au visage tout en longueur qui me considérait avec ahurissement.

— « On le dirait ! » répondis-je. « Qu'est-ce que vous fabriquez là ? »

— « Je viens de recevoir mon affectation. » Il me montra sa

carte. Elle portait bien le nom d'Arthur Mayhew et l'adresse était la même. Mais le numéro de code était différent : I-Pa 843. Un employé, voire le directeur lui-même, s'était trompé et avait affecté deux agents à la même mission. Mais ce qui était ridicule était le méli-mélo de nos classifications respectives. Mon collègue était un Introverti-Passif alors que moi, j'appartiens à la catégorie « Extroverti Agressif ». Malheureusement, pas moyen de se pointer au Central avant que ne s'éteigne la petite lumière rouge scintillant devant le nom d'Arthur Mayhew.

— « Il est rare que le service se gourre, » dis-je. « Mais ce coup-là, il s'est vraiment flanqué le doigt dans l'œil. »

— « Qu'allons-nous faire ? »

— « Hélas, il n'y a pas grand-chose à faire. Le mieux serait que vous vous effaciez et me laissiez mener l'affaire, vous ne croyez pas ? »

— « Mais j'ai un travail à accomplir, » répondit-il sur un ton larmoyant que je trouvais exaspérant.

— « Eh bien, on verra à l'usage ! »

Rien ne sert de discuter avec ce genre de types. Les gens pareils, une fois qu'ils ont une idée dans le crâne, ils n'en démordent pas. Bon Dieu, s'il fallait envoyer quelqu'un d'autre, pourquoi ne pas avoir expédié un gars ayant la même classification que moi ? Arthur Mayhew aurait grimpé jusqu'au pinacle !

Dans les premiers temps, ça ne se passa pas trop mal. En fait, mon collègue et moi nourrissions l'espoir d'être bientôt libérés. Un mois après la conception à peu près, quand elle s'aperçut qu'elle était enceinte, Mrs. Mayhew parla de « prendre des mesures », ce qui aurait définitivement réglé le problème. Mais son mari ne l'entendit pas de cette oreille et le projet fut abandonné : à contrecœur, Mrs. Mayhew se résigna à l'idée d'avoir un enfant. Le collègue et moi, nous nous évitâmes autant que possible jusqu'à l'accouchement et, à ce moment, je pris les choses en main : Arthur vint au monde en braillant et en lançant des coups de pied à la ronde ; trois mois durant, les choses se passèrent comme je l'entendais. Les Mayhew étaient persuadés d'avoir un petit diable sur les bras, un bébé qu'il ne fallait pas quitter des yeux un instant. Si ses hurlements se révélaient inopérants, Arthur balançait ses animaux en peluche aux quatre coins de la pièce ou, recourant à l'arme ultime, souillait volontairement ses couches. Il était particulièrement en forme quand des visiteurs venaient le voir : alors, il se trémoussait de joie et agitait ses menottes mais il entrait dans des colères noires lorsqu'ils s'en allaient.

Pendant toute cette période, I-Pa 843 conserva son air cafard et sa mine boudeuse. Je ne me souciais pas de lui et Arthur devenait un superbe Extroverti-Agressif. Mais, un soir, mon collègue me supplia de lui laisser l'occasion de travailler un peu et, comme

un imbécile, j'acceptai de lui confier les commandes pour vingt-quatre heures.

Le changement fut immédiat : Arthur resta pendant trois heures immobile à considérer le plafond et quand Annie, la nourrice, vint lui donner son repas, il se blottit, terrifié, au fond de son petit lit. Ses jouets eux-mêmes paraissaient l'effrayer. Il ne pleurait pas : simplement, il se tapissait craintivement dans un coin et n'avait qu'un seul désir : qu'on lui fiche la paix.

Quand les vingt-quatre heures se furent écoulées, l'autre petit salaud refusa purement et simplement de se retirer, en me demandant d'une voix pateline : « Qu'est-ce que vous pouvez bien faire, maintenant, hein ? »

C'est alors que je me rendis brusquement compte que je ne pouvais effectivement pas faire grand-chose tant qu'il tenait la barre. Et il le savait puisqu'il ajouta en souriant : « Pour un Extroverti-Agressif, vous êtes rudement naïf ! »

*
**

— « Sainte mère, je n'ai jamais vu un bébé changer comme cela ! » dit Annie, qui avait jadis élevé Mrs. Mayhew. « Il n'a pas de fièvre mais il couve sûrement quelque chose. »

— « Il a changé, n'est-ce pas ? Néanmoins, c'est quand même reposant de le voir enfin se tenir tranquille ! J'ai bien envie de le conduire demain chez le docteur McCleod. N'importe comment, il doit lui faire subir un examen de routine. »

Le docteur McCleod avait mis Arthur au monde. Il trouva l'enfant en bonne santé mais s'étonna lui aussi de ce calme mélancolique. Il prescrivit un régime renforcé et conseilla à Mrs. Mayhew de ne pas s'inquiéter, recommandation d'ailleurs tout à fait superflue.

L'autre cafard était le maître de la situation : Arthur devint un enfant peureux et apathique ; il ne se faisait pas d'amis et n'était heureux que lorsqu'il était seul. Il parlait rarement. Enfermé dans son petit univers personnel, il échappait de plus en plus à ses parents et ses maîtres s'inquiétaient du développement de son sens social, manifestement inexistant. Bien sûr, je ne décolérais pas et passais mon temps à guetter l'occasion favorable pour passer à nouveau à l'action ; je voulais mettre un peu de vie dans l'existence de ce garçon.

Arthur avait douze ans quand, enfin, la chance me sourit. L'Affreux avait dû oublier ma présence. Un soir, il relâcha un peu trop sa vigilance et je réussis à m'emparer des contrôles.

— « Chacun son tour, » lui dis-je en l'écartant d'un coup de coude. « Maintenant, c'est à moi de jouer. » Il m'adressa un regard réprobateur et parut se résigner. Mais je savais qu'il serait toujours derrière mon dos, à l'affût.

Je me mis à l'œuvre dès le lendemain à l'heure du breakfast. Arthur fit tomber bruyamment sa cuiller en hurlant : « Crénom ! J'en ai marre de cette cochonnerie de grumeau ! »

— « Qu'est-ce que tu dis ? » fit Mrs. Mayhew d'une voix incrédule. C'était la première fois depuis plus de cinq ans que son fils proférait autre chose qu'un vague « b'jour » d'une voix balbutiante.

— « Que j'en ai marre de cette cochonnerie. Eh, p'pa, qu'est-ce qu'il y a dans le journal ? »

— « Est-ce que tu te sens bien, Arthur ? »

— « Bien sûr. Je veux seulement savoir ce qu'y a dans le canard. »

— « Ecoute-moi, Arthur... »

— « Oh ! bon ! Laisse tomber... D'ailleurs, je suis en retard pour l'école. » Et Arthur prit ses livres et s'en fut, laissant son père sidéré.

Un peu plus tard, ce jour-là, quand Mrs. Kramer s'absenta quelques instants, Arthur fit sensation en bondissant sur le bureau pour se livrer à une imitation absolument fidèle de la maîtresse, suivie d'une affolante parodie d'exercice de lutte contre le feu. Toute la classe hurlait de joie ; cependant, je crois que les élèves étaient quand même un tant soit peu effrayés par la brillante performance de leur condisciple. Mais je n'y pouvais rien : après cette longue période d'inactivité, je débordais d'énergie et pétillais d'idées nouvelles. Lorsqu'elle accourut pour mettre fin au tapage, Mrs. Kramer fut stupéfaite de constater que c'était le jeune Mayhew qui menait le chahut. Mais comme elle professait des principes pédagogiques hautement progressistes, elle fut enchantée de constater que l'enfant sortait de sa coquille et participait enfin à la vie sociale de son groupe d'âge. Ce ne fut qu'au bout de quelques jours qu'elle commença à avoir l'impression que son élève allait quand même un peu trop loin. Je lui fis organiser une petite bande, les « Vengeurs d'Artie », qui semait la terreur chez les professeurs comme chez les élèves. Bientôt, Arthur eut la réputation d'être le plus grand des voyous qui eussent jamais usé leurs fonds de culotte sur les bancs de la Oakglen School. A la maison, il était insupportable et n'en faisait qu'à sa tête malgré les tentatives timides de ses parents pour lui imposer une discipline. Il se montrait turbulent, effronté, grossier à tel point que la fidèle Annie rendit son tablier et s'en fut se placer ailleurs.

— « Clyde, peux-tu me dire ce qui est arrivé à Arthur ? » s'exclama un soir Mrs. Mayhew après une scène particulièrement violente au cours de laquelle le garçon avait tenu tête à son père, ce qui avait conduit Mr. Mayhew à enfermer son rejeton dans sa chambre. On entendait à présent les gémissements spasmodiques du saxo qu'Arthur avait rapporté de l'école sans en demander la permission.

— « Pour parler franc, je n'en sais rien, ma chérie, mais je commence à en avoir assez de ce gosse. Je n'arrive pas à le comprendre. Il était d'une telle douceur... Quand je pense que nous nous inquiétions, que nous craignions qu'il ne parvienne pas à s'affirmer ! Tu te rappelles ? Peut-être est-ce la faute de ces méthodes de pédagogie moderne ? »

Après avoir pris leur mal en patience pendant une année, les Mayhew inscrivirent Arthur au Collège militaire Cleves, institution réservée aux fils de famille ayant besoin d'une discipline de fer. Le colonel Cleves savait mater les fortes têtes et se vantait de ce que pas un braillard ne lui résistait. Mais le nouveau cadet se révéla un adversaire de poids et, s'il n'avait pas autant tenu à sa réputation, le colonel l'aurait renvoyé dès la fin du premier trimestre. D'abord, Arthur avait l'avantage de posséder un quotient intellectuel de trente points supérieur au sien et, en raison du bon travail que j'avais fait sur l'adolescent, le garçon battait en général le colonel à plates coutures. Les « Vengeurs d'Artie » ressuscitèrent, et leur chef était plus audacieux, plus arrogant que jamais. Il monta un bruyant petit orchestre, où il tenait le saxo et chantait, et se débrouilla pour être la cheville ouvrière de tous les chahuts, de toutes les rébellions. Très rapidement, grâce à ses efforts, l'opprobre couvrit le nom glorieux du colonel Cleves dont le slogan était : « L'Obéissance est la plus haute des Vertus ».

Les choses s'arrangeaient si bien que je finis par oublier totalement l'Affreux qui, lui, attendait patiemment son heure. Ce fut mon erreur. Un beau soir, et le plus simplement du monde, il reprit les commandes. Une fois qu'il les eut en main, je ne pouvais plus rien faire et, immédiatement, la personnalité du pauvre Artie subit une transformation à vue.

Le lendemain matin, il se réveilla en larmes.

— « Eh bien, Artie, qu'est-ce qui t'arrive ? » s'enquit avec embarras Donald Gross, son camarade de chambre.

— « Je... je ne me plais pas ici. Je veux rentrer à la maison. »

Donald le dévisagea, les yeux ronds.

« Laisse-moi tranquille, tu veux ? » Et Arthur se retourna vers le mur en ramenant la couverture par-dessus sa tête.

Il était toujours au lit quand le colonel Cleves surgit, l'air rogue. C'était après le breakfast. « Debout, Mayhew, » s'écria-t-il. « Qu'est-ce qui se passe ? Une mutinerie ouverte, peut-être ? »

Et le colonel arracha la literie. Collé contre le mur, Arthur s'efforçait de s'isoler du monde extérieur et de son vacarme. Aucun spectacle n'était plus doux au cœur du colonel Cleves que celui d'un adolescent terrorisé.

« Arrêtez de renifler, Mayhew, et levez-vous ! » Il se tourna vers son adjoint, le capitaine Prosser : « Capitaine, je vous confie ce

cadet. Qu'il fasse l'exercice et se présente à mon bureau à seize heures. Exécution ! »

Après le départ de son chef, le vieux capitaine Prosser, que l'attitude d'Arthur stupéfiait quelque peu, aida le jeune homme à s'habiller et l'escorta en silence jusqu'au terrain d'exercice où les camarades du cadet Mayhew se demandaient quelle bonne blague celui-ci était en train de mijoter. Mais Arthur prit sa place dans les rangs et, comme dans un rêve, se prêta à toutes les fantaisies paramilitaires qui faisaient la délectation du colonel Cleves. A l'heure de la pause, il s'esquiva et s'en fut se cacher, songeant à s'enfuir. Mais la bande ne tarda pas à le rejoindre. Les gars attendaient qu'il fît une déclaration.

— « Que voulez-vous ? » demanda-t-il. Il était blême.

— « Je ne crois pas qu'il joue la comédie, » fit Donald Gross. « Il doit être malade. »

Les camarades d'Arthur s'agitèrent, mal à l'aise. Enfin, le fidèle lieutenant d'Artie, Buddy Baust, lança : « Alors, vieux, explique-toi. Qu'est-ce que tu fricotes ? »

— « Laissez-moi tranquille. » Arthur sanglotait presque.

Il y eut un coup de sifflet et les rangs se reformèrent. Toute la journée, Arthur s'efforça de rester à l'écart. Il alla jusqu'à se cacher dans les cabinets après le déjeuner pour avoir la paix. A seize heures, le capitaine Prosser vint le chercher pour le conduire manu militari chez le colonel. Celui-ci était tellement heureux de voir Arthur dompté qu'il se montra d'une surprenante mansuétude, se bornant à lui rappeler que, dans son institution, celui qui jouait au petit soldat le regrettait toute sa vie.

Ses amis laissèrent bientôt tomber Arthur. Il n'adressait plus la parole à personne, pas même à Donald Gross, et passait tous ses moments de liberté allongé sur son lit, le visage tourné vers le mur. Il ne souriait plus que rarement, et seulement pour lui-même. Le colonel envoya à ses parents un rapport annonçant à son de trompe qu'Arthur s'adaptait admirablement et que son comportement leur donnerait une joie intense. En fait, quand Mr. et Mrs. Mayhew rendirent visite à leur fils, ce dernier ne trouva rien à leur dire. Les yeux fixés à terre, le dos voûté, il parlait d'une voix si basse qu'elle était presque inaudible. Ses parents furent médusés de le voir ainsi transformé mais il y avait quelque chose de si pitoyable dans son attitude qu'ils repartirent plus attristés que rassérénés.

— « Je crois que cette ganache de colonel a brisé l'âme d'Arthur, » dit Mrs. Mayhew sur le chemin du retour. « Ne penses-tu pas qu'il serait bon de le retirer de ce collège, Clyde ? »

— « Il ne lui reste plus qu'un an à tirer, ma chérie. Attendons. Peut-être ne s'agit-il que d'une crise passagère. »

J'étais furieux de voir ce que l'Affreux faisait d'Arthur. Le pau-

vre gosse... j'en avais pitié. Le jour de la remise des diplômes, alors que tous les anciens se disaient adieu et échangeaient de sentimentales poignées de mains, Arthur, dès qu'il fut en possession de sa peau d'âne, se rua vers la voiture de ses parents et s'installa sur le siège arrière pour y attendre l'heure du départ. Ce fut la goutte d'eau qui fit déborder le vase ! Je perdis mon sang-froid et me mis à tordre le bras de l'Affreux jusqu'à ce qu'il lâchât les commandes. Nous luttâmes un moment ; il était plus fort qu'il n'en avait l'air et, bien sûr, tout le temps que dura ce duel, Arthur fut en proie à une crise d'hystérie. Il gémissait et Mr. Mayhew arrêta la voiture. Quand il l'eut sorti avec l'aide de sa femme pour lui faire prendre l'air, j'étais aux commandes et l'Affreux haletait, allongé de tout son long.

— « Ça ne va pas, Arthur ? »

Artie grimaça un sourire. « Au poil que ça va, les croulants ! Comment que je suis joice de m'être tiré des pattes de cet enfoiré de colon ! La sale vache ! Eh, p'pa, je peux conduire ? »

— « Mon Dieu ! » soupira Mrs. Mayhew. « Quelle peur tu nous as faite ! Nous avons pensé que tu avais une crise d'épilepsie. »

— « Allez, p'pa, file-moi le volant, dis... »

— « Cesse de prendre cet accent de voyou. C'est ridicule ! Et je ne veux pas que tu conduises. Allez, remonte en voiture, maintenant. »

Mais Arthur bondit sur le siège du chauffeur et mit le contact. « Tout le monde à bord ! » rugit-il. « Tout le monde à bord ! » L'auto fit quelques mètres. « Allez... C'est Artie qui conduit ! Qui c'est qui veut aller en balade ? »

Mr. Mayhew adressa à sa femme un regard désespéré et tous deux réintégrèrent la voiture. Courbé sur le volant, Artie lança la voiture comme un forcené ; il était déjà à cent cinquante avant d'avoir atteint l'autoroute. Riant aux éclats, actionnant l'avertisseur, il roula à tombeau ouvert jusqu'au moment où, un quart d'heure plus tard, les motards le forcèrent à se ranger sur le bas-côté.

⁂

C'était merveilleux d'être à nouveau au travail mais la présence inquiétante de l'Affreux me mettait mal à l'aise.

— « Vous êtes en train de démolir cet enfant, » lâcha-t-il l'air sinistre.

— « Ça alors ! C'est vous qui l'avez démoli. Si vous étiez resté tranquille, Artie aurait un comportement admirable. Comme maintenant. » Il avait quand même un certain culot de m'accuser, moi, de faire du sabotage !

— « Ce que vous pensez m'importe peu. Mais nous ne pouvons

pas continuer à passer notre temps à nous bagarrer comme cela. Ni vous ni moi n'avons la possibilité de nous détendre une minute. »

— « Alors ? »

— « J'ai une idée. »

— « Laquelle ? »

— « Au lieu de nous battre, pourquoi ne pas établir une sorte d'alternance ? Un roulement régulier, par exemple. »

Je méditai sur cette proposition. Ce n'était pas idiot, au fond. Seulement, je ne pouvais pas faire confiance à ce type-là.

Il devina mes pensées. « Je vous jure que, cette fois, vous pouvez vous fier à moi. Moi, je vous ferai confiance. On pourrait se relayer de semaine en semaine. »

— « Disons plutôt de vingt-quatre heures en vingt-quatre heures. Et topons là. »

Nous échangeâmes une poignée de mains et eûmes notre premier entretien cordial. Il se révéla que l'Affreux n'était pas un mauvais cheval, en définitive. C'était seulement un consciencieux. Ce n'était pas sa faute s'ils avaient fait une erreur, au Central. D'ailleurs, peut-être bien que c'était moi qui étais en surnombre, après tout. Toujours est-il que, depuis plusieurs années déjà, nous nous relayons quotidiennement aux commandes avec une exactitude d'horloge. Et ça marche admirablement. Bien sûr, c'est un peu éprouvant pour Arthur. Ça durera comme cela pour lui jusqu'à ce que la petite lampe rouge s'éteigne.

Dans soixante-huit ans.

Traduit par Michel Deutsch.
Titre original : Two's a crowd.

HENRY SLESAR

Changements à vue

Le meilleur moyen de réussir dans la vie, c'est d'imiter les autres en acquérant leurs qualités. Et le meilleur moyen de les acquérir, c'est de s'identifier à eux. Le héros de cette histoire pratique pour ce faire une méthode draconienne, expéditive et... dangereuse.

SALVADORE ROSS, trop pauvre, trop maigre, et repoussé par la seule fille qu'il eût jamais aimée, fut victime de sa déveine habituelle un vendredi après-midi à l'usine d'embouteillage. Il glissa dans une flaque gluante sur une rampe et tomba de près de cinq mètres de haut sur le sol en ciment. Sa jambe droite se rompit, et il partit en jurant dans une ambulance pour l'hôpital municipal. On le déposa dans une chambre, à côté d'un vieillard atteint de pneumonie qui respirait difficilement. Quand un interne se mit à le palper, le lendemain matin, il hurla et envoya au diable interne, hôpital, vieillard et usine.

Le jour suivant, il fut plus calme : son visage jeune au nez cassé se détachait sur l'oreiller comme quelque gargouille embroussaillée. Le vieillard se prit alors à gémir.

— « Allons, vous n'êtes pas si mal loti, » dit Sal. « Si vous vous étiez brisé une jambe comme moi, mon vieux, vous verriez ce que c'est. »

— « Une jambe cassée ! » Le vieillard s'essuya la bouche avec mépris. « Ecoute, je t'échange ta jambe cassée quand tu voudras. Tu n'as qu'un mot à dire. »

Sal sourit.

— « D'accord. Tout de suite. Vous me passez votre petit rhume, à vous ma jambe cassée. On verra ce que vous en dites, papa. »

— « Tu ne sais pas de quoi tu parles. Un jeune daim comme toi, tu peux te briser les deux jambes et te remettre à danser un mois après. »

— « Alors, vieux père, vous canez ? Allez-y, prenez-moi cette jambe. D'accord ? »

Le vieillard eut un petit rire.

— « Ouais, bien sûr, d'accord. »

Le lendemain matin, Sal pensa qu'une fenêtre avait dû rester ouverte près de son lit, car il s'éveilla avec une toux sèche et un sifflement creux dans la poitrine. Ces nouveaux symptômes lui firent oublier la douleur dans sa jambe et, quand l'interne vint examiner les attelles et préparer ladite jambe pour le plâtre, Sal rit, toussa et lui dit qu'il croyait que cette damnée cassure s'était guérie toute seule.

L'interne jeta un coup d'œil et sortit précipitamment de la pièce, où il revint cinq minutes plus tard en compagnie d'un homme en costume gris froissé, à l'air revêche, muni d'un stéthoscope. Tous les deux examinèrent sa jambe et celui à l'air revêche marmonna en parlant de diagnostic erroné. Puis il ordonna une série de tests. Ce n'est qu'après leur départ que le vieillard dans le lit voisin commença à gémir et à se plaindre de sa jambe. Sal s'intéressa à ce nouvel imbroglio, mais il connaissait les résultats bien avant que les experts se prononcent. Il riait tout seul en pensant au troc qu'ils avaient fait, et la situation l'amusait tellement qu'il ne s'étonnait même pas de cette transaction miraculeuse. Il était trop content. Le vieux se plaignait plus fort que jamais : Sal avait la preuve de ce qu'il avait avancé — une jambe cassée est diablement plus enquiquinante qu'un fichu rhume.

*
**

Il lui fallut une dizaine de jours pour se débarrasser de la congestion de ses poumons, mais au bout de ce temps il fut suffisamment rétabli pour quitter l'hôpital. Sa première pensée fut alors de voir jusqu'à quel point la jeune fille de ses rêves compatirait à ses malheurs.

Leah Maitland était la plus jolie fille que connaissait Sal, et il en était follement épris depuis le lycée ; elle avait des yeux bruns langoureux et une silhouette qui faisait paraître soyeux et coûteux les vêtements les plus modestes. Elle était aussi trop intelligente pour lui. Son père était un instituteur en retraite ; il s'affublait d'un châle comme une vieille femme et tiquait quand il entendait les façons de parler frustes de Sal. Lorsqu'il frappa à la porte, Sal souhaita que le père ne soit pas à la maison. Mais il y était.

— « Leah n'est pas là, » dit-il. « Elle est en classe. »

— « En classe ? » Sal cligna des paupières, stupidement fasciné par le tissu loqueteux qui entourait les épaules voûtées du vieil homme.

— « Elle suit des cours pour devenir institutrice, ne le saviez-vous pas ? Elle doit rentrer dans un moment, si vous voulez l'attendre. »

— « Non, tant pis, » répliqua Sal. « Dites-lui seulement que je

suis venu. Dites-lui... » Il hésita. « Dites-lui que j'ai été malade, mais que je vais bien maintenant. Dites-lui que je lui téléphonerai un de ces jours. »

Le vieillard fronça les sourcils et son visage ridé empreint de désapprobation incita Sal à mentir.

« Dites-lui que j'abandonne l'usine. Dites-lui que j'ai une place bien meilleure, que tout est différent pour moi, maintenant. »

— « Différent ? Comment cela ? »

— « Différent, simplement, » répondit Sal. « Au revoir, Mr. Maitland. »

Il enfonça ses pouces dans ses poches de pantalon et descendit l'escalier, considérablement ragaillardi.

Il transforma un des mensonges en vérité. Il téléphona à l'usine d'embouteillage pour donner son congé. Puis il fêta l'événement.

— « C'est vous qui payez ? » questionna le barman en tenant la bouteille en suspens. « Vous quittiez votre place, je croyais ? »

— « Bien sûr, j'ai de l'argent, Phil. L'indemnité de l'usine. »

Phil, homme chauve et plantureux, avec une médaille pieuse se balançant au bout d'une chaîne autour de son cou suant, grogna et le servit. Puis il prit le dollar de Sam et le mit dans la caisse. Il ouvrit la caisse et classa le billet avec de grands gestes cérémonieux. Sal le regardait faire et l'eau lui vint à la bouche à la vue de l'épaisse liasse de billets verts.

— « Je voudrais bien avoir votre fric, » dit-il.

— « Soyez reconnaissant de ce que vous avez, » rétorqua dévotieusement Phil.

— « Quoi, par exemple ? »

Le barman réfléchit, puis sourit avec bonhomie.

— « Eh bien, vous avez des cheveux. Je ne peux pas en dire autant.

— « Vous voulez mes cheveux ? Prenez-les. »

Sal tira sur sa chevelure bouclée. Phil riait, mais Sal ne plaisantait pas.

« Je parle sérieusement. Vous voulez mes cheveux ? Ils sont à vous. Vous savez ce qui est arrivé à l'hôpital ? J'ai fait un troc avec un vieux pour sa pneumonie. Je lui ai refilé ma jambe cassée et lui m'a passé sa pneumonie. Qu'en dites-vous ? »

— « Dans mon métier, on en entend des vertes et des pas mûres. »

— « Alors quoi, Phil ? Vous êtes croyant, non ? Ecoutez, donnez-moi le contenu de la caisse et vous aurez mes cheveux en échange. Ça vous va ? »

— « D'accord, tope-là, » acquiesça Phil en riant. Il passa son chiffon autour des coudes de Sal et s'éloigna pour servir une bière. Mais il revint et répéta : « Faites que j'aie vos cheveux, Sal, et tout sera à vous. »

— « Comptez, » dit Sal.

Phil compta, sans cesser de rire. Il y avait huit cents dollars dans la caisse. A la fin de la soirée, Sal avait augmenté le total de quatre dollars. Il revint ivre dans sa chambre. Le lendemain matin, il se réveilla avec la gueule de bois. Quand il porta la main à sa tête douloureuse, il sentit de la peau lisse.

Il alla se regarder dans une glace et vit un dôme brillant qui faisait ressortir ses traits maigres et son nez cassé. Il se mit à trembler de tous ses membres et regretta de ne pas avoir quelque chose à boire. Cela lui rappela Phil. Il téléphona au bar. Personne ne répondit. Il appela Phil chez lui.

— « Doux Seigneur, Sal, comment avez-vous fait ? C'est un miracle ! » déclara Phil. « Je n'ai jamais vu ça. Ma femme croit que c'est une perruque. » Il rit comme un fou. « Tire, chérie, vas-y, tire sec, ma bonne. Aïe, aïe ! » s'exclama-t-il joyeux, au comble du ravissement.

Sal posa brutalement le récepteur et pleura, la tête dans ses mains.

L'après-midi, un gamin lui apporta une enveloppe bourrée d'argent. Il posa les billets sur le lit et cela lui sembla une somme bien pitoyable pour ce qu'il avait échangé. Il se jura de ne plus jamais conclure de marché aussi désavantageux.

Ce soir-là, arborant un nouveau chapeau, un nouveau costume et des chaussures neuves, il se rendit dans un bar, en quête de quelque chose. Il y avait un clochard, avec d'épais cheveux noirs, des yeux mal ouverts et le gosier sec, qui quémandait à boire en chuchotant. Sal lui paya un verre et dit :

— « Tu ne peux plus y tenir, hein, papa ? » Il regarda les cheveux. « C'est une jolie perruque pour quelqu'un de ton âge, papa. »

— « Il fait fichtrement froid, » geignit le clochard.

— « Prends encore un verre, » dit Sal. « Ecoute, ce qu'il te faut, c'est une ou deux bouteilles. Tu vois ce que je veux dire ? »

— « Non. »

— « Un vieux type comme toi n'a pas besoin de cheveux. Les gens de ton âge, ce qu'il leur faut, c'est un coin au chaud et du whisky, pas vrai ? Ecoute, papa, tu as envie de faire une bonne affaire ? »

De retour chez lui, Sal résolut de rester éveillé pour voir se produire le miracle. Non par curiosité du prodige, mais par un intérêt purement technique. Toutefois, à trois heures, il eut sommeil et s'assoupit sur une chaise en rêvant de Leah. Il ouvrit brusquement les yeux à l'aube et porta vivement la main à son crâne. Sous ses doigts... des cheveux épais, rudes, sales, magnifiques ! Il se dirigea vers une glace et poussa des cris de joie. Pas seulement à cause des cheveux, mais parce qu'il avait la certitude, l'absolue

certitude, qu'il pourrait recommencer autant de fois qu'il en aurait envie, qu'il pourrait obtenir par troc tout ce qu'il voudrait.

⁂

Il pensa alors à Jan. Jan était un grand garçon musclé aux cheveux blonds et au caractère d'épagneul ; c'était le plus mauvais joueur de billard que l'on puisse trouver à la ronde. Sal avait battu Jan trente-six fois ; lui-même n'était pas un champion, mais à côté de ce grand balourd, il faisait l'effet d'un as.

Pour l'heure, Jan était chauffeur d'un type nommé Halpert, qui avait la réputation d'être abominablement riche, et ce Halpert était vieux. Riche, vieux, facile à contacter par Jan. La combinaison était bonne.

Il trouva Jan chez Grimski, appuyé sur une queue de billard, et souriant innocemment de plaisir en voyant son adversaire placer quatre boules. Sal l'entraîna à l'écart et lui soumit sa requête. Jan voudrait-il l'introduire auprès de son patron ?

— « Mr. Halpert ? » La figure de Jan s'allongea. « Sapristi, Sal, c'est pas possible. Mr. Halpert ne reçoit personne, tu sais bien. Il ne quitte pratiquement pas son appartement. »

— « Mais j'ai une affaire à lui proposer, » dit Sal énergiquement. « C'est important. »

Jan se mit à rire.

— « Il ne voudra pas discuter, Sal, ne te monte pas la tête. C'est un drôle de bonhomme, mais pas à ce point-là. »

Il leva les yeux quand son partenaire s'écarta de la table après avoir manqué son coup. Il examina la disposition des boules et le feutre vert, se mordit la langue et rata. Il rit et enduisit de craie sa queue de billard.

— « Ecoute, » insista Sal. « Introduis-moi auprès de Halpert et je te donnerai quelque chose pour ta peine. »

— « Quoi donc ? »

— « Je n'ai pas d'argent, mais je te donnerai autre chose. Tu auras mon jeu, Jan. »

— « Ton quoi ? »

— « Tu joueras aussi bien que moi. Je te donnerai en échange mon jeu à la poule. Ça marche ? »

— « Je ne te comprends pas. Tu veux dire que tu me donneras des leçons ? »

— « Ce ne sera pas nécessaire. Tu joueras aussi bien que moi, voilà tout. Je peux faire ça. Je ne peux pas t'expliquer comment, mais je peux faire des choses comme ça. Dis seulement oui, Jan, ça suffit. Si tu commences à bien jouer, est-ce que tu m'introduiras auprès de Halpert ? »

— « Hé ! » dit le partenaire. « Décide-toi. »

— « Affaire conclue, » dit en riant Jan. Il prit sa queue de billard et rata un coup facile.

Au début de l'après-midi suivant Sal fut appelé au téléphone par Jan, de chez Grimski. Jan était trop excité pour être cohérent ; Sal se rendit donc dans l'arrière-salle où il l'entendit conter en bégayant sa soudaine prouesse. Il venait de battre Grimski en personne, et le propriétaire du café, déconcerté, avait réglé un pari sur le jeu à trois contre un. Jan proposa une partie avec Sal lui-même, mais Sal savait trop bien à quoi s'en tenir. Il préféra parler du vieux Halpert.

Deux jours plus tard, le chauffeur vint chercher Sal dans l'étincelante Bentley de Halpert et le conduisit au grand immeuble locatif du bas de la Cinquième Avenue. L'intérieur de la voiture suffoqua Sal, de même que l'appartement de Halpert qui occupait tout l'étage. Halpert se trouvait dans la bibliothèque ; il y avait une immense cheminée dans la pièce.

— « Voici le garçon dont je vous ai parlé, » dit Jan.

— « Il n'a nullement l'air d'un médecin, » répliqua Halpert d'un ton méprisant.

C'était un petit homme bouffi au visage rose tout marbré. Il portait un costume gris foncé avec un gilet gansé de blanc. Il respirait péniblement en parlant, et Sal voyait les minuscules veines de son nez et de ses joues se contracter et se dilater à chaque souffle.

Quand Jan partit, Sal s'éclaircit la gorge.

— « Pas précisément médecin, Mr. Halpert. C'est ce que Jan vous a dit ? »

— « Que voulez-vous, mon garçon ? »

— « Je veux vous proposer un marché. Seulement il a l'air farfelu, alors ne montez pas sur vos grands chevaux. Vous savez quel âge j'ai ? »

— « Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? » grommela Halpert.

— « J'ai 26 ans. Quel âge avez-vous, Mr. Halpert ? »

— « Ecoutez... »

— « Non, attendez. Votre âge m'indiffère, Mr. Halpert. Ce que je veux dire, c'est que cela m'importe peu. Ce que j'aimerais savoir, c'est combien vous donneriez pour les avoir. Mes vingt-six ans, j'entends. »

Les petits yeux de Halpert riboulèrent comme s'il avait peur.

« Ne croyez pas que je suis fou, Mr. Halpert. Je veux faire un troc. Vous n'avez pas besoin de me croire, pas encore. Mais si vous y mettez le prix, je troquerai mes vingt-six ans pour l'âge que vous avez, quel qu'il soit. »

— « Jan ! » appela Halpert.

— « Je vous en prie, accordez-moi le bénéfice du doute. Com-

bien donneriez-vous pour avoir de nouveau vingt-six ans, dites-moi seulement ça et je m'en vais. »

— « C'est promis ? »

— « Combien, Mr. Halpert ? »

Le vieillard se détendit un peu et alla même jusqu'à esquisser une ombre de sourire.

— « Un million de dollars, voilà ce que je donnerais. Quelle est la marque de pilules que vous placez, mon garçon ? »

— « Vous avez tant d'argent que ça ? »

— « Et même davantage. Maintenant, voulez-vous ficher le camp ? »

— « Acceptez-vous l'échange, Mr. Halpert ? Me donnerez-vous un million pour mes vingt-six ans ? »

— « Comme ça, tout bonnement ? »

— « Il vous suffit de dire oui, Mr. Halpert. Le reste est facile. Seulement n'essayez pas de me rouler, ça ne marcherait pas. Une fois l'échange conclu, c'est définitif. J'ai le million de dollars, vous revenez à l'âge de vingt-six ans. Que décidez-vous, Mr. Halpert ? »

Quatre jours plus tard, Halpert engageait un équipage de quatre personnes, dont deux femmes dans le style pin-up, et partait en croisière pour les mers du sud à bord d'un petit yacht. Sa disparition bouleversa les actions de sa société, mais elle n'eut aucune répercussion sur la fortune qui était passée entre les mains de Salvadore Ross.

*
**

L'agent immobilier qui installa Sal dans l'appartement en terrasse au dernier étage d'un immeuble d'East Side fit des gorges chaudes de la transaction avec sa femme. Un vieux nabot parcheminé comme Ross vouloir se loger dans une garçonnière, c'était une absurdité qui méritait bien qu'on s'en moque. Les employés de l'immeuble s'en gaussèrent, eux aussi, mais ils cachèrent leur amusement derrière le dos du vieillard. Il était trop riche pour qu'on se risque à l'offenser.

Albert, le garçon qui manœuvrait l'ascenseur de nuit, était particulièrement poli. Le vieux l'avait pris en amitié ; son premier pourboire avait financé un joli costume d'occasion. Albert, qui avait dix-neuf ans, raffolait de la toilette presque autant que des femmes.

Un soir, il remonta le vieillard à son appartement et le trouva plus amical encore que d'habitude — il invita même Albert à venir boire un verre quand son service serait fini. Puis il lui posa des questions.

— « Quel âge as-tu, Albert ? »

— « Dix-neuf ans, depuis le mois d'avril. »

— « Combien gagnes-tu par an ? »

Albert rougit.
— « Je ne sais pas. J'ai 36 dollars par semaine. »
— « Combien de temps crois-tu qu'il te faudrait pour économiser 1.000 dollars ? »
— « Jamais, » dit en riant Albert, « jamais je n'arriverai à économiser ça. »
— « Qu'est-ce que tu donnerais pour avoir cette somme ? »
— « Hein ? »
— « Tu n'as que 19 ans. Que dirais-tu d'avoir 20 ans ? Est-ce que ça t'ennuierait beaucoup ? »
— « Non. 19, 20, ça ne fait pas grande différence ! »
— « Accepterais-tu un marché de ce genre ? Troquer un an contre mille dollars ? »
— « Mazette ! Et comment ! »
Ross sourit. Sa bouche était un trou noir. Il ouvrit le tiroir d'un bureau et prit un carnet de chèques. Il écrivit avec effort. Albert regarda l'écriture tremblée et émit un sifflement.
« Tonnerre ! C'est pour moi, Mr. Ross ? »
— « Bien sûr, » dit le vieillard d'une voix saccadée. « Tu viens de faire un marché, Albert, un marché très avantageux. Quand tu voudras vendre d'autres années, viens me trouver. Tu peux le dire aussi à tes amis. J'ai toujours de l'argent disponible. »

Une semaine plus tard, Albert revint. Il ne présentait apparemment aucun changement notable, si ce n'est qu'il arborait un costume neuf. Quand il partit, il avait en poche un chèque de cinq mille dollars.
Avec sa nouvelle fortune, Albert démissionna et s'en fut se payer du bon temps. Celui qui le remplaça comme garçon d'ascenseur se nommait Russell et n'avait que dix-sept ans. Il quitta son emploi au bout d'un mois, arguant d'une maladie grave. La direction de l'immeuble l'admit sans peine : Russell semblait avoir vieilli d'au moins dix ans.
Il y en eut d'autres.
Six mois plus tard, Salvadore Ross se campa sur l'épais tapis de sa chambre pour se regarder dans la psyché et vit qu'il était redevenu un jeune homme de vingt-six ans.

***

Il alla voir Leah Maitland par un froid après-midi d'octobre. Il trouva le père de Leah dans un fauteuil roulant, un châle sur les genoux au lieu de ses épaules. Il avait été malade ; il avait eu une attaque depuis la dernière visite de Sal. A en juger d'après l'appartement miteux, l'année écoulée avait été dure. Même Leah semblait plus maigre, ses yeux langoureux plus brillants et plus désespérés.

— « Où étais-tu donc ? » demanda-t-elle gentiment. « Voilà plus d'un an qu'on ne t'a pas vu. »

— « J'ai été occupé, » répondit-il en souriant. « Une nouvelle place, un nouvel appartement, tout le reste nouveau. Je me débrouille bien maintenant, Leah. »

Le vieillard grogna mais ne dit rien. Il détourna de Sal son visage blafard, et fit rouler son fauteuil dans la chambre à coucher.

— « Je suis désolé pour ton paternel, » déclara Sal. « Désolé qu'il soit malade. Tu as dû passer par de fichus quarts d'heure. »

— « Tu as l'air... différent, Sal. »

— « Je suis différent, » répliqua-t-il avec fierté. « Ecoute, tu pourrais t'absenter un moment ? Pour faire un petit tour ? »

— « Un tour ? »

— « J'ai une voiture, maintenant, » précisa Sal d'un ton négligent.

La voiture en question attendait dehors. C'était une Rolls panoramique, sans chauffeur, car Sal ne voulait pas d'autres mains que les siennes sur le volant soyeux. Leah fut suffoquée en la voyant. Quand ils arrivèrent sous la marquise du luxueux immeuble sur l'East River, elle avait l'air presque hébétée tant elle était surprise. Elle pensait qu'il lui faisait une farce ou, pire, qu'il était mêlé à quelque trafic lucratif mais infâme. Il riait à chaque expression de sa consternation. Il vivait le plus beau jour de son existence.

La semaine suivante, il l'emmena au restaurant à la mode le plus coûteux et ensuite, sur le moelleux divan blanc du living-room de son appartement, il entama de frustes avances. Elle les repoussa, mais pas de façon qui impliquât un refus définitif. Il alluma du feu dans la cheminée, et Leah se pelotonna avec bonheur en contemplant les flammes qui dansaient. Sal comprit que c'était le moment favorable, l'instant romantique qu'espérait Leah, et il fit une déclaration en règle. Elle ne répondit rien pendant assez longtemps.

— « Je ne sais vraiment pas, Sal, » dit-elle.

— « Qu'y a-t-il à savoir ? Je veux t'épouser, Leah. Tu sais que j'ai toujours été fou de toi. » Il passa son bras autour de ses épaules. « Je peux être tout ce que tu désires, Leah. Si tu veux que je sois intelligent comme ton paternel, je peux l'être aussi. » Il vit ses traits se rembrunir. « C'est ton vieux qui te tracasse, n'est-ce pas ? Il ne m'aime toujours pas, hein ? »

— « Oui, » murmura-t-elle. « Il ne t'aime pas, Sal. »

— « Et il compte tellement pour toi... »

— « Ce n'est pas seulement parce qu'il est intelligent. Il a quelque chose de plus important, Sal, quelque chose... »

— « Quelque chose que je n'ai pas ? » Il la ramena face à lui. « Qu'est-ce que c'est, Leah ? Dis-moi ce que c'est ? »

— « Je ne trouve pas le mot exact... »

— « Alors inventes-en un ! »
— « Du cœur. De la compassion. Je ne sais pas... »
— « De la compassion... »
— « Je crois que c'est cela. Depuis que je suis née, du plus loin que je puisse me souvenir, il a eu cette qualité. Je ne voudrais pas vivre sans elle, Sal. Tu comprends ? »

*
**

Leah se trouvait à ses cours lorsque Sal se rendit chez son père. Le vieillard ne sembla pas surpris de sa visite, mais son accueil témoignait d'une aggravation de son hostilité.
— « Depuis quand venez-vous pour me voir ? » grogna Maitland. « Vous savez bien que Leah n'est pas à la maison le matin. »
— « Je voulais m'entretenir avec vous, Mr. Maitland. Rien que nous deux. »
— « Je n'ai rien à vous dire, Salvadore. » Il rougit. « Si c'est au sujet de Leah, rien du tout. Vous savez que je suis malade, n'est-ce pas ? Je n'en ai plus pour longtemps sur cette terre, Salvadore, quelques mois, peut-être seulement quelques semaines. Je serais navré de laisser ma Leah entre des mains comme les vôtres... »
— « Mais vous vous trompez. Je ne suis pas venu pour parler de Leah. »
Le vieillard parut déconcerté. Il avait dû redouter une demande en règle de la main de sa fille.
— « Alors de quoi s'agit-il ? »
— « C'est à votre sujet, Mr. Maitland. Ecoutez, je sais que vous ne m'avez jamais aimé et je ne suis pas là pour vous faire changer d'avis. Je suis venu vous parler affaires. J'ai un marché à vous proposer. Je veux vous acheter quelque chose. »
— « Qu'est-ce que vous racontez ? »
— « Vous possédez quelque chose dont j'ai envie, Mr. Maitland. Je suis prêt à payer pour, le prix que vous voudrez. De l'argent vous serait utile, Mr. Maitland, je le sais. Pas pour vous, j'entends bien, pour Leah... »
— « Je n'ai rien à vous vendre. Je ne possède rien. »
— « Si, » répliqua vivement Sal. « Vous avez quelque chose dont j'ai absolument besoin, Mr. Maitland. Je ne sais pas comment vous l'appelleriez exactement... Leah dit que c'est quelque chose comme de la compassion. »
— « Qu'est-ce que c'est que ces idioties ? Savez-vous même de quoi vous parlez ? »
— « Je le sais, ne vous en faites pas. Bien des gens m'ont cru fou quand je leur ai soumis ma proposition. Mais je m'en suis tiré à mon avantage. Vous pouvez m'en croire, » dit-il fièrement. « Je m'en suis très bien tiré ! »

— « Vous croyez que vous pouvez acheter ce genre de chose ? Le payer comme une douzaine d'œufs ? »

— « Je sais que je le peux, Mr. Maitland. Il vous suffit de dire oui et je vous donnerai tout le fric que vous demanderez. Dans des limites raisonnables, » ajouta-t-il doucement. « Dans des limites raisonnables, Mr. Maitland. »

— « Je crois que vous feriez mieux de vous en aller, » déclara le vieil homme. « Vous ne me paraissez pas dans votre état normal. »

— « Cent mille dollars, Mr. Maitland. Qu'est-ce que vous en pensez ? Traiteriez-vous pour cette somme-là ? »

— « Vous parlez sérieusement ? »

— « Je vous apporterai le chèque demain. Cela vous permettra de faire face à vos besoins pour le restant de vos jours. »

Le vieillard gloussa de rire.

— « D'accord, » dit-il. « Je ne sais pas de quelle sorte de folie vous êtes atteint, Salvadore. Mais c'est entendu. »

⁂

Le lendemain, Salvadore Ross s'éveilla avec des larmes sur les joues. Il les essuya et regarda ses doigts humides avec stupéfaction. Pourquoi pleurait-il ? Quelle espèce de rêve idiot avait-il fait la nuit dernière ?

Il haussa les épaules, se leva et s'habilla lentement. Il prit son petit déjeuner, toujours en proie à cette étrange humeur mélancolique. Etait-ce là cette compassion qu'il avait voulu acquérir ? Ces effluves de mélancolie ? Ces larmes involontaires ? Il se surprit à examiner les gens dans la rue avec une étrange sympathie pour les ennuis qu'il lisait sur leurs visages. Un clochard essaya de le taper, et il se surprit à lui fourrer un billet de cinq dollars dans sa patte sale. Une fillette se faisait gronder dans la rue ; il aurait voulu la consoler. Il pensa à Leah, et ses pensées étaient plus complexes et plus admirables qu'aucune de celles qu'il avait jamais eues auparavant. C'était comme si elle se trouvait là, juste à côté de lui, toute caressante.

Il héla un taxi et se rendit à l'appartement de Leah.

— « Mr. Maitland ? » Il frappa énergiquement à la porte, désireux de voir le doux visage du vieillard, désireux de serrer la main du père de Leah. La porte s'ouvrit.

— « Hello, Mr. Maitland, » dit Sal en souriant. « Vrai, ça fait plaisir de vous voir, Mr. Maitland. »

— « Entrez, » dit le vieillard. « Vous avez apporté le chèque ? »

— « Je l'ai apporté, » répondit Sal.

— « Il est visé ? »

— « C'est un chèque bancaire, aussi bon que de l'argent comptant. »

— « Mettez-le sur la table, » intima froidement Maitland.

Sal voulut parler, dire quelque chose pour lui faire comprendre ce qu'il ressentait, mais son émotion était plus riche que son vocabulaire. Il fouilla dans sa poche, en sortit le chèque et le déposa soigneusement sur la table recouverte d'une nappe près du vieillard.

Puis il se tourna vers le père de Leah, un sourire illuminant son visage, et tendit la main.

Le vieillard ne la prit pas. Il rejeta de côté la couverture étendue sur ses genoux : ses mains agrippèrent fermement un fusil de chasse. Le sourire était toujours sur le visage de Salvadore Ross quand le vieillard pressa la détente et le tua, sans hésitation, sans merci, sans compassion.

Traduit par Arlette Rosenblum.
Titre original : The self-improvement of Salvadore Ross.

KIT REED

Depuis qu'est tombé l'ange...

Depuis son premier récit, **L'Attente,** nous savons que la plume de Kit Reed trempe volontiers dans le symbole. Nous en serons persuadés plus encore après avoir lu cette étrange histoire, la plus ouvertement allégorique qui ait paru depuis longtemps dans ces pages.

A une époque dont nul ne pouvait se souvenir, des jours néfastes survinrent pour ce pays, et en ces jours néfastes apparut une Puissance. Les anciens (qui étaient timorés et manquaient de nourriture) traitèrent avec elle. Et la Puissance s'enfonça dans la terre où elle demeura, tandis que le pays retrouvait la prospérité. Mais la Puissance exigea un tribut en retour et chaque année, chaque clan envoya deux des siens dans la plaine pour rendre hommage à la Puissance, et jamais personne ne revint.

Certains croyaient encore qu'à l'occasion de l'un de ces hommages se lèverait un Exterminateur qui délivrerait le pays, mais d'année en année le ciel se faisait plus rouge, l'air plus brûlant, la Puissance plus insatiable — et l'on disait même que c'était Satan en personne qui tenait le pays entre ses doigts de feu.

⁂

Stephen se retourna brusquement en sentant des doigts effleurer doucement son coude. C'était Michael, les cheveux pleins de feuilles et de détritus, le coin des lèvres tout maculé. Son visage était très beau.

Il toucha encore une fois la manche de son frère, à petites tapes, pour s'amuser, comme un jeune chat qui vient de trouver un jeu nouveau. Il leva son autre main, puis se souvint : il ouvrit les doigts et offrit à Stephen une boule de terre glaise toute humide. Une pièce de monnaie y était enrobée.

— « Pour toi, » dit-il gentiment.

— « Vas-tu avancer ? » Stephen lui arracha la boule et la lança dans les fourrés. Avant même qu'elle eût disparu, Michael n'y pensait déjà plus.

« Les Menzies vont envoyer deux des leurs choisis parmi les

forts. Mais que les Craig envoient un homme avec son frère simple d'esprit pour rendre hommage, c'est insensé ! *Alors, tu avances, oui ou non ?* » reprit Stephen avec hargne à l'adresse de l'innocent qui souriait toujours. Il le fit marcher devant lui jusqu'à l'endroit où ils étaient convenus de retrouver les deux autres.

Il atteignit la clairière au moment précis où un homme trapu, aux épaules solides, émergeait d'entre les arbres.

Stephen leva le poing en symbole de force et prononça : « Depuis qu'est tombé l'ange... »

L'étranger répondit d'une voix de basse aux intonations rudes : « Jusqu'au jour où la pièce. »

— « Vous êtes un Menzies ? » demanda Stephen, heureux que Michael fût resté quelques mètres en arrière à battre les fourrés.

— « Je connais le mot de ralliement, non ? Vous, vous êtes un Craig. » Puis Menzies s'écarta d'un pas et laissa son compagnon approcher. Ou plutôt, sa compagne. Elle était plus jeune que lui, et sa silhouette plus fine. « Jacqueline, » dit-il avec dédain.

Stephen fit un geste identique pour montrer Michael qui venait de déboucher à son tour dans la clairière et gambadait comme un chien fou. « Michael, » jeta-t-il d'un ton méprisant.

Menzies passa devant Stephen, le regard fixé en direction des arbres. Il traversa la clairière avec un sérieux affecté et scruta l'épaisseur des fourrés.

— « Que faites-vous ? » demanda Stephen sans aménité.

— « Je cherche l'Exterminateur ! » Menzies eut un dernier regard moqueur vers la forêt. « Je croyais pour de bon que vous alliez l'amener. » Et il éclata d'un gros rire.

Stephen se renfrogna. « Michael et moi, nous sommes de taille à faire ce qu'il faudra. » Il regarda intentionnellement la jeune fille. « Michael, lui au moins, a la force. »

— « On a choisi une drôle de collection cette année pour l'hommage, » grommela Menzies. Il se laissa tomber sur le sol et ôta ses brodequins. Jacqueline vint s'asseoir près de lui. Son regard, où se lisaient la timidité et la méfiance, allait de Stephen à Michael Craig.

Avec un sourire séraphique, l'innocent rejoignit la jeune fille et s'accroupit à côté d'elle. « Toi, » dit-il.

Cependant, Stephen et Menzies en venaient aux faits.

— « Quelles sont vos instructions ? » demanda le premier. Avant de répondre, Menzies défit la courroie de son bidon et but à la régalade.

— « Aller jusqu'à la plaine. Là, paraît-il, on saura ce qu'il faut faire. »

Stephen tiqua en le voyant se rincer la bouche et recracher l'eau ensuite. « Et qu'est-ce qu'on vous a raconté ? »

— « Pas grand-chose, » ricana Menzies. « Ah ! si, une chose :

personne n'est jamais revenu de là-bas. Cela ne nous aidera peut-être pas beaucoup quand nous y serons, mais la petite sœur sait se servir d'un fusil. » Il regarda Stephen. « On vous a dit autre chose, à vous ? »

— « Plus tard. Mieux vaut partir dès maintenant. » Stephen se dirigea vers l'autre bout de la clairière et appela : « Arrive, Michael. »

— « Attendez ! » Jacqueline se levait à son tour. Elle rattrapa Stephen, puis se tourna vers son frère comme pour s'excuser de lui désobéir. « Ecoute, Heneric, nous ferions mieux de savoir le plus de choses possibles au sujet de ce... de cet hommage avant de nous mettre en route. »

Il lui lança un regard noir. « Ferme ça, Jackie ! »

— « Je pense que nous ferions mieux de parler de la devise. »

— « Et moi, je te dis de te taire ! »

— « Je ne me tairai pas. » Elle rejeta la tête un peu en arrière et récita lentement :

« *Jusqu'au jour où la pièce*
Dont l'or est pur et vierge
Trouvera un graveur
Au lieu dit de l'hommage. »

Stephen la regarda d'un air peu convaincu. « Et qu'est-ce que cela veut dire, d'après vous ? » Michael, qui arrivait en chantonnant lèvres closes, tendit le poing fermé devant le visage de son frère pour esquisser le symbole de force. Stephen le repoussa d'un geste agacé. « C'est bien la première fois que ça lui passe par la tête. »

— « Qui sait si ce n'est pas un présage ? »

Stephen abaissa doucement le bras de Michael et les muscles de l'innocent oublièrent le symbole aussi vite qu'ils l'avaient fait. « Nous avons nous aussi une devise, » reprit le jeune homme. « Les anciens me l'ont dite avant notre départ. Mais je ne crois pas qu'elle signifie grand-chose :

« *Depuis qu'est tombé l'ange,*
Le ciel est enflammé,
Force exterminatrice
Et ange de lumière. »

— « Balivernes, oui ! Tout cela n'a aucun sens. » Menzies balança un coup de pied dans son rouleau de couvertures. « Allons, en route. Ramasse ça, Jackie. » Il marmonna entre ses dents, presque pour lui seul : « Je me demande bien pourquoi nous y allons. »

Sa Sœur leva la main vers le ciel rouge. « Tu le sais, pourquoi. »

Stephen embrassa d'un geste circulaire les arbres et les fourrés. « Tout serait exterminé... détruit par le feu, je pense, si nous n'allions pas là-bas. »

— « Alors, vous vous imaginez que ce... que cette chose peut

savoir ceux qui viennent ou ceux qui ne viennent pas ? » Menzies se dandinait lourdement d'un pied sur l'autre et donnait de grands coups de botte dans l'herbe. « Moi, je vous parie bien que nous pourrions oublier toute l'histoire dès maintenant sans que personne s'en porte plus mal. Des contes de grand-mères, tout simplement ! »

— « Notre peuple a conclu un pacte et nous devons l'honorer. » Tout en parlant, Stephen s'avançait vers l'autre d'un air résolu. « Nos pères ont promis quatre d'entre nous chaque année — et quatre iront là-bas. » Le regard qu'il posait sur Menzies contenait une menace. « S'il devait ne pas y en avoir quatre, je ne voudrais pas en être responsable. »

— « Savez-vous seulement ce qui se passera là-bas quand nous y arriverons ? »

Stephen serra les dents. « Non. »

— « Toi, » sourit Michael en caressant l'épaule de Jacqueline.

— « Fiche le camp ! » cria Stephen en lui lançant un morceau de bois sec. Atteint au visage, l'innocent regagna les fourrés.

— « Vous ne devriez pas faire cela, » reprocha la jeune fille.

— « C'est mon affaire, Miss Menzies. »

— « Qu'est-ce qu'il y a, Jackie ? » La voix de Menzies prenait une douceur affectée qui la rendait plus désagréable encore. « Tu crois protéger un grand personnage ? Tu crois peut-être défendre l'Exterminateur ? »

Stephen eut un sourire embarrassé. « Il a raison. Michael ne compte pas. »

— « L'Exterminateur ! » La jeune fille se força à rire. « Elle est bonne, celle-là ! »

Menzies fit chorus, le doigt tendu vers l'innocent, et l'attitude de Stephen changea aussitôt.

— « Ne vous moquez pas de lui... » Il marcha vers Menzies qui venait de se rasseoir et se frottait un pied.

— « Non, Heneric. Il ne faut pas rire de son frère. » Toute colère dissipée, la voix de Jacqueline avait retrouvé sa douceur.

D'un geste hargneux, l'homme lança son brodequin dans les fourrés et s'esclaffa quand il entendit le petit cri de surprise que poussait Michael. Puis il se leva lourdement et partit récupérer sa chaussure.

La jeune fille se rapprocha de Stephen et lui chuchota : « Croyez-vous qu'Heneric puisse être un... un grand personnage ? »

Il s'écarta d'elle. « Que voulez-vous dire ? »

— « Cette devise de votre clan... « *Depuis qu'est tombé l'ange, le ciel est enflammé* »... Vous voyez ce rouge ? » Elle montrait le faîte des grands arbres, au-dessus desquels le flamboiement sinistre s'étendait dans le ciel et venait effleurer les branches supérieu-

res. « *Force exterminatrice et ange de lumière* »... Heneric est peut-être tout ce qu'on veut, mais c'est une force. »

— « Ne dites pas de sottises. Il s'agit d'un mot de ralliement, sans plus. »

— « Vous vous imaginez tout savoir, sans doute ? »

— « En tout cas, j'en sais plus que les femmes ! »

Ils échangeaient des regards furieux quand Menzies réapparut. Comme il était déjà tard, ils préparèrent un repas frugal qu'ils mangèrent sur place avant de se mettre en route. La dernière bouchée avalée, Menzies disparut de nouveau dans les fourrés. Stephen et la jeune fille, oubliant leur animosité, se parlèrent à mi-voix.

— « Que savez-vous de l'hommage ? » demanda-t-elle.

— « On ne m'en a jamais dit grand-chose. »

— « Maman, elle, aimait nous répéter que ceux qui étaient désignés pour rendre hommage allaient ensuite autre part, dans un pays plus heureux... » Le souvenir qu'elle évoquait faisait trembler la voix de Jacqueline. « Un pays, quelque part, où le sol est fertile et l'air toujours frais. Maman nous parlait d'un espace vert, de grandes pièces d'eau et de longues salles toutes blanches, et des gens qui vivaient là dans la fraîcheur et le bonheur... »

— « De sorte que vous voudriez y aller. » Stephen s'adossa contre l'arbre au pied duquel il était assis, observant Menzies en train de battre les fourrés : l'homme ressemblait presque à Michael dans une de ses équipées. « Moi, mon père m'a parlé juste une fois de l'hommage, un jour qu'il avait bu. D'après lui, ceux qui sont désignés doivent escalader la montagne et verser de l'eau jusqu'au moment où ils sont brûlés par les flammes, sans quoi le feu s'étendrait et gagnerait tout le pays. Mon père disait aussi que les clans étaient obligés de continuer à rendre hommage pour respecter le Pacte conclu par les anciens — et que ça ne finirait jamais, jamais... » Il baissa les yeux. « Cette chose vers laquelle on nous envoie est puissante. »

— « Vous êtes comme Heneric, n'est-ce pas ? Vous ne tenez pas à y aller ? »

Stephen se redressa. « Je pense au reste de ma famille. » Son regard détailla lentement la fille mince, avide de vivre, et un peu de mépris passa dans sa voix. « Il y a une fille, comme vous. Je préférerais périr vingt fois avant de laisser la Puissance lui faire du mal. »

Elle le regarda avec une expression intéressée. « Vous dites la Puissance ? »

— « Oui. Pourquoi ? »

— « C'est drôle. Chez nous, on l'appelle la Très Haute... »

— « Savez-vous autre chose encore ? »

— « Oui... » Elle hésita, puis : « Heneric ne le sait pas, mais

les vieilles femmes m'ont donné ceci. » Elle fouilla dans ses poches et ramena quelque chose qu'elle mit dans la main de Stephen.

— « Qu'est-ce que c'est ? »

— « Je... je ne sais pas au juste. Les vieilles me l'ont donnée au dernier moment, alors que nous allions partir. Elles m'ont dit que ça prendrait peut-être un sens plus tard. »

Stephen leva la main pour tenir l'objet au soleil, et l'examina de près. On aurait dit assez bien une ancienne pièce de monnaie, mais il n'y avait rien de gravé, ni figure ni inscription, sur aucune des faces. Il rendit l'objet à la jeune fille et la regarda le cacher dans la poche de son pantalon kaki.

— « La devise... » commença-t-elle.

— « Allons, la petite. Allons, Craig ! Il serait temps de partir. Tant que ce sera moi qui m'occuperai de la chose, nous ne nous arrêterons pas à bavarder toutes les cinq minutes ! » C'était Menzies qui revenait vers eux en clopinant, les lacets de ses brodequins défaits.

Stephen se mit debout pour lui faire face. « Et qui est-ce qui vous a donné le commandement ? »

— « Moi, » répondit l'homme. Il passa les mains dans sa ceinture et resta planté, le buste penché en avant vers Stephen, jusqu'à ce que ce dernier recule d'un pas.

Michael sortit à son tour des fourrés en sautillant. Il présenta sa main fermée à Menzies qui tendit la sienne pour prendre ce que l'innocent avait trouvé. Michael y déposa un minuscule cadavre emplumé.

— « Pour toi, » dit-il.

Menzies jeta la bestiole morte aux pieds de Michael et gagna l'autre bout de la clairière en s'essuyant la main à son pantalon. Du geste, il avertit sa sœur qui ramassa son sac. « En route, » grogna-t-il et il se fraya un chemin des coudes et des épaules à travers les taillis dans la direction où le flamboiement du ciel était le plus intense.

— « En route, Michael. Michael ! »

Mais l'innocent continuait ses gambades à travers la clairière, sans se soucier du reste.

— « Michael ! » Stephen revint sur ses pas. Il leva un bras, prêt à frapper, puis le laissa retomber, désarmé par le sourire immense qui illuminait le visage de son cadet.

— « Mieux vaudrait que tu portes le sac, » soupira-t-il. « Approches. » Il ajusta les courroies aux épaules de l'innocent et lui attacha à la ceinture une corde dont il fixa l'autre bout à la sienne.

« En route, petit. Autant continuer. » Il partit en tête, remorquant son frère comme un ours savant tenu en laisse, et suivit la direction prise par les Menzies.

Ils passèrent la nuit sous les derniers grands arbres avant l'orée de la forêt, se tournant et se retournant dans un sommeil pénible quand le flamboiement du ciel fiiltrait entre les branches jusqu'à leurs visages. Stephen avait attaché la corde de Michael à un pin. Il laissait une longueur suffisante car il savait que son frère dormait dans la position même où la fatigue le terrassait, étendu raide comme une poupée géante, jusqu'au moment où on le réveillait le lendemain.

Stephen et la jeune fille furent debout les premiers. Après s'être engagés dans les taillis situés à l'opposé des dormeurs, ils s'assirent avec une boule de pain dur entre eux deux et bavardèrent. Michael pleurnicherait quand il s'éveillerait dans le courant de la matinée sans trouver personne pour s'occuper de lui, mais ni Stephen ni Jacqueline ne voulaient commencer les préparatifs bruyants d'un feu de bois sec.

— « Qu'est-ce que vous faisiez avant ? » demanda-t-il.

— « Je tenais la maison. Maman est morte, ce qui me laissait tout le travail. A présent, je pense que mon père va être obligé d'y mettre mes sœurs cadettes ! Heneric, lui, allait à la chasse. »

— « Tout le temps ? »

— « Sauf quand il tuait. Tous les trois mois on le convoquait aux abattoirs pour assommer les bêtes. Et vous, que faisiez-vous ? »

— « J'étais étudiant. Je l'étais encore au moment où l'on m'a choisi. »

— « Un étudiant bien musclé. » Elle posait sur lui un regard impassible.

— « J'allais aussi à la chasse, » précisa-t-il, piqué dans son orgueil.

— « Et votre frère ? » Elle regarda en direction de Michael qui dormait étendu sur le ventre, et dont le souffle régulier se perdait dans l'épais tapis d'aiguilles de pin.

Stephen haussa les épaules, soudain exaspéré. « Que pourrait-il faire ? Il mange. Il pousse. »

— « Mais son visage est si beau... » Tout en parlant, Jacqueline observait le rythme harmonieux du souffle du dormeur, qui semblait obéir au mouvement puissant des larges épaules.

— « Quand est-ce que vous avez entendu parler de l'hommage pour la première fois ? » Stephen rompit le morceau de pain qui restait et lui en offrit la moitié.

— « Dès que j'ai su marcher, » répondit-elle. « Les Menzies nous chantent la noblesse du pacte conclu dès que nous sommes en âge de comprendre les mots et il ne s'écoule guère de temps avant que nous la chantions nous aussi. »

— « A vous entendre, il semble que ce soit une gloire d'être choisi. Chez nous, on dit aux enfants, même aux petits, à quel point c'est dur de s'y soumettre. On essaie de s' imaginer ce qui

se passe là-bas chaque année, on parle de dragons et de flammes. On dit que le clan a toujours rendu hommage depuis l'époque où les premiers villageois ont commencé, et qu'aussi longtemps que les Craig respecteront le pacte conclu, la cité demeurera. »

Il jeta un coup d'œil en direction de Menzies qui grognait et marmonnait dans son sommeil puis, se levant, scruta la profondeur silencieuse de la forêt. Il eut encore un regard craintif vers le flamboiement maléfique et revint s'accroupir à côté de la jeune fille.

« On prétend, » dit-il à mi-voix, « que la Puissance est tombée sur nos terres dans une période de grande misère. Un villageois est allé la trouver dès le début pour conclure un pacte avec elle et, après, les fermes ont connu l'abondance. On dit encore que les cités demeureront, que le bétail et les récoltes seront de plus en plus beaux jusqu'au jour où les Craig et les Menzies cesseront d'envoyer quatre personnes pour rendre hommage. Alors la Puissance quittera la montagne. Un grand mal entrera dans chaque maison des deux clans, et ensuite le feu, puis ce sera la destruction de tout. Mais nul ne connaît la chose qui viendra. » Stephen baissa la tête et s'assit complètement.

— « On ne nous a jamais représenté l'hommage comme une coutume affreuse, » articula doucement Jacqueline. « On nous chantait seulement la beauté qui s'y attache. Quelquefois, certains proposaient d'envoyer un seul Menzies et deux Craig, ou deux Menzies et aucun Craig. » Elle secoua la tête. « D'autres, comme Heneric, proposent d'aller jusqu'à cette clairière où nous sommes, et pas plus loin. Mais cela n'empêche que tous les ans deux Menzies retrouvent ici deux Craig, et qu'ils continuent jusque là-bas. »

— « Comment le sait-on ? »

Elle sourit. « Il ne vous est donc jamais venu à l'idée que les clans envoyaient des hommes pour s'en assurer ? »

Stephen effectua une brusque volte-face, fouillant déjà le sous-bois des yeux.

« Oh ! vous ne les verrez pas. Personne ne les voit jamais. Mon père a fait partie d'un groupe de surveillance une année, et c'est comme ça que j'ai tout su. Le groupe suit de loin ceux qui partent jusqu'à l'endroit où il ne leur est plus possible de faire demi-tour. Une fois que les deux Craig et les deux Menzies ont dépassé cet endroit, les guetteurs restent sur place et attendent. Quand le jour de l'hommage est écoulé ils rentrent chez eux et c'est fini pour une année.

Stephen épia Menzies qui ronflait toujours. « Je suis heureux, » dit-il. Puis, se rapprochant davantage de sa compagne : « Montrez-moi encore votre pièce, Jacqueline. » Retenant presque son souffle, il la regarda sortir la pièce de sa poche et la lui mettre dans la main.

— « À quoi pensez-vous qu'elle puisse servir ? Les vieilles femmes ne vous ont pas dit ce que c'était ? »

La voix de la jeune fille était si basse, pour lui répondre, qu'il entendit à peine les mots. « Je crois que c'est un présage... Un présage en rapport avec la devise. »

Il s'écarta d'elle légèrement et soupira. « Ce n'est pas possible. Ces devises se transmettent dans nos deux clans depuis les premiers temps, mais ce ne sont que de simples mots de passe, Jacqueline... des mots de ralliement. Le vers qui parle de la « force exterminatrice », et qui vient de chez les Craig, signifie probablement qu'il arrivera malheur si les clans cessent de rendre hommage. Tous les gens de la cité sont d'accord là-dessus. N'allez pas vous faire des idées folles, petite fille. »

— « Et le vers qui parle de la pièce où rien n'est gravé ?... *Jusqu'au jour où la pièce dont l'or est pur et vierge* ? »

— « Eh bien ? Vous l'avez expliqué, vous, les Menzies. Cela veut dire l'acte d'hommage. Un symbole, rien de plus. Tout le monde là-bas vous le dirait comme moi. »

— « Je ne sais pas, Stephen. » Elle remit la pièce dans sa poche. Les réponses de son compagnon l'avaient blessée. « Je crois qu'elle peut nous aider. Si je me trompe et si nous atteignons l'endroit où s'arrête le groupe qui nous surveille, je la laisserai sur une pierre pour que les hommes la remportent au village. Mais je pense que cette pièce signifie quelque chose, Stephen. »

— « Vous êtes folle. »

Elle courba la tête et se mit un bras devant les yeux.

« Oh ! voyons, Jacqueline... je vous demande pardon, je... »

— « Ce n'est rien... » murmura-t-elle avec une petit sanglot.

— « Quand les autres vont se réveiller j'irai ramasser du bois et je vous allumerai le feu. D'accord ? Jacqueline... je vous demande pardon... » Il ne savait plus que dire pour la consoler. « Jacqueline... »

— « Oui ? »

— « Il y a une chose dont je ne vous ai pas parlé. Ne pleurez plus, Jacqueline. Les anciens m'ont dit... que c'est peut-être pour cette année. »

— « Cette année ? »

— « L'année qui verra se lever l'Exterminateur. »

Elle sourit à travers ses larmes.

« Mais comment serait-ce possible cette année ? » ajouta-t-il à voix basse, de façon qu'elle ne puisse l'entendre. « Comment ? »

Ils parlèrent encore de la façon dont on les avait choisis pour l'hommage et de leurs réactions en l'apprenant. Tête baissée, Stephen avoua alors une chose qu'il n'avait jamais dite à personne : il estimait que cette obligation où les contraignait leur dette

envers la Puissance était cent fois pire que l'eût été la misère générale sans le Pacte. Mais la jeune fille leva un regard effrayé vers le ciel flamboyant et le fit taire.

— « Souhaitons que Michael soit bon à quelque chose, » reprit-il. Et, ramassant un caillou, il le lança entre les épaules de son frère.

L'innocent tressaillit, s'ébroua et se mit à quatre pattes, mais la corde le retenait dans cette position. Sans comprendre, il tira le lien qui s'était enroulé autour de son cou et Stephen s'empressa de défaire le nœud avant que Michael risque de s'étrangler.

Jacqueline alla secouer Menzies qui, mal réveillé, lui envoya une bourrade. Puis l'homme partit en chancelant dans les fourrés d'où il revint à temps pour manger. Il régenta le repas et jura contre sa sœur lorsque celle-ci renversa une tasse de café à côté de ses brodequins.

— « Doucement, Menzies, » dit Stephen.

— « Oh ! vous, occupez-vous de votre imbécile ! Emballe, Jackie. Il est temps de démarrer. »

Stephen aida la jeune fille à rouler les couvertures de Menzies. Il s'occupa ensuite de son léger bagage et mouilla un coin de chiffon pour la toilette de Michael. Un sentiment mal défini le poussa à frotter encore le visage de l'innocent jusqu'au moment où son éternel sourire s'effaça. Il lâcha le torchon en surprenant le regard de Jacqueline.

— « Alors, ça vient ? » Menzies avait déjà gagné l'orée de la forêt et s'impatientait.

Ils le rejoignirent sur cette ligne précise, immuable, où s'arrêtaient les grands arbres. Le sol devant eux apparaissait plat, et recouvert d'une épaisse couche de cendre. Michael était resté en arrière, sautant de çà, de là et murmurant à bouche close un refrain matinal. Puis il les rattrapa d'une traite, esquiva prudemment Menzies et s'aventura dans la plaine.

— « Ici, Michael ! » Stephen le poursuivit, impatient de remettre à son frère la laisse qu'il avait préparée pour le voyage.

Menzies partit à son tour, laissant des empreintes profondes dans la couche de cendre. « Vous feriez pas mal de ligoter votre timbré, sans quoi il ne nous suivra jamais jusque là-bas. »

— « Il ira jusqu'au bout. » Stephen termina le nœud qui fixait la corde à la ceinture de l'innocent et poussa doucement Michael. Celui-ci piétina d'abord sur place comme un cheval effrayé, apprécia la force de la main qui faisait pression contre son échine et regarda Stephen.

— « Toi, » dit-il. Il souriait.

Ils marchèrent presque toute la journée. Quand vint la nuit, ils savaient qu'ils n'étaient plus très loin de l'endroit fixé pour l'hommage. Le sol ondulait maintenant en creux et en bosses qui

les obligeaient à une succession monotone d'escalades parfois pénibles. Une étendue couverte de mamelons, où pas le moindre souffle de vie ne subsistait. Un vent glacial, un vent de mort, rôdait et tourbillonnait autour d'eux.

Quand ils essayèrent de dormir, il leur fut pratiquement impossible de trouver un seul endroit vers lequel ils auraient pu tourner la tête pour fuir le flamboiement insoutenable. La terre, derrière eux, semblait noire, mais le ciel demeurait illuminé de rouge.

Stephen changeait sans cesse de position sur le sol durci. Une fois, ouvrant les yeux, il vit la jeune fille qui ne dormait pas. Elle restait assise, figée dans une immobilité rigide et regardait le point du ciel où le flamboiement était le plus intense. Seul, Michael dormait paisiblement, dans la position même où il était tombé, le visage tourné vers le ciel.

Ce fut Menzies qui réveilla Stephen en le poussant du pied. Le jeune homme roula sur le côté, jura, puis se leva et s'apprêta à secouer Michael de la même façon.

— « Soyez doux avec lui, » pria Jacqueline. « Nous sommes presque arrivés, maintenant. »

— « Jackie... » grommela Menzies d'un ton irrité.

— « Il faut vous lever, Michael. Il est l'heure. » Elle secoua doucement l'innocent et fit pleuvoir quelques gouttes de son bidon sur son visage. Il rit et s'ébroua, au comble du plaisir.

— « Ça suffit comme ça, Jackie. Il faut partir. » Menzies était debout au-dessus de sa sœur, dans une attitude menaçante.

— « Il est temps de partir, Michael. » Elle se releva lestement et prit le ballot de couvertures de son frère.

Sans daigner se retourner pour s'inquiéter de ses compagnons, Menzies partit en direction du flamboiement rouge. Il eut bientôt franchi le sommet de la colline et ils purent l'entendre qui se laissait glisser de l'autre côté.

— « Stephen... » chuchota la jeune fille.

— « Qu'y a-t-il ? » Il lâcha la corde dont il était en train de ceinturer l'innocent et s'approcha d'elle.

— « Je crois que nous voilà presque arrivés, » dit-elle avec un soupir. Elle plongea la main dans sa poche. « Mieux vaut la laisser ici pour ceux qui nous surveillent... » Elle posa la pièce d'or sur une roche plate, puis empila rapidement des pierres tout autour pour édifier une sorte de cairn. « L'an prochain, peut-être... »

— « Et qu'est-ce que nous en aurons de plus ? Nous serons morts. Je vous l'ai dit : tout ce fatras de devises et de prophétie pour cette année... tout cela n'a aucun sens. Ce n'est pas encore cette fois que la Puissance sera exterminée. Rien ne pourra jamais l'anéantir. Les sages de chez nous... » Il donna un coup de pied dans un caillou et commença à gravir le mamelon. « Je ne tiens

pas... » Puis il cria pour appeler Menzies qui lui répondit de sa manière habituelle.

— « Bon sang, vous venez, Craig ? Arrive, Jackie. Où est l'imbécile ? »

Ces derniers mots rappelèrent à Stephen l'existence de Michael et il se retourna pour le chercher. Assis comme un enfant devant un jeu de cubes, jambes écartées, l'innocent jouait avec les pierres du cairn. Il eut un grand sourire et brandit quelque chose qui brillait. La pièce d'or.

— « Michael, Michael ! » Jurant entre ses dents, Stephen dévala le flanc de la colline. Il frappa son frère au poignet afin de lui faire lâcher la pièce.

— « Laissez-la-lui ! » ordonna Jacqueline d'un ton sans réplique.

Il la regarda, ne sachant plus que penser.

« Cela n'a aucune importance, Stephen. Il doit bien exister d'autres pièces comme celle-ci pour les années à venir. »

Michael s'était relevé. Il tendit la pièce à la jeune fille. « Pour toi, » dit-il.

Furieux, Stephen fixa la corde à la ceinture de son frère et l'autre extrémité à sa taille. Ils se mirent tous les trois en route, mais ils furent obligés de courir, car Menzies attaquait déjà le mamelon suivant.

Ils cheminèrent jusqu'au soir, toujours en direction du flamboiement insoutenable qui les obligeait à garder les yeux baissés et la tête à demi tournée. Le soleil se couchait en un autre point de l'horizon quand ils comprirent qu'ils arrivaient. Michael se mit à tirer sur sa laisse et Stephen finit par le détacher. Il partit à fond de train et disparut derrière une brusque dénivellation en hauteur qui formait une sorte de ligne de crête. Il revint bientôt, toujours courant et hors d'haleine. « Toi, » dit-il en haletant — et son sourire immense réapparut à mesure qu'il oubliait ce qui se trouvait de l'autre côté.

Stephen, Menzies et la jeune fille poussèrent jusqu'en haut de la faille. Là, ils s'arrêtèrent, éprouvant, sans savoir pourquoi, une sorte de déception. Rien, de prime abord, ne semblait révéler une présence redoutable.

Et soudain, Menzies gronda : « C'est ici que l'on rend hommage. Regardez. »

A quelques mètres seulement devant eux, en contre-bas, alignés tout au bord d'une crevasse profonde, se dressaient quatre poteaux de métal noirci. Et de l'autre côté du gouffre s'élevait une dernière colline, plus haute que les précédentes. Elle se présentait comme un cône de couleur rouge, terminé par un cratère qui faisait songer à un volcan. Ses flancs battaient, soulevés par une pulsation gigantesque, comme si quelque chose remuait sans arrêt à l'intérieur.

— « C'est là que vit... la Très Haute, » murmura Jacqueline d'une voix où se confondaient la peur et le respect.

Stephen porta les mains à son front et ses doigts se crispèrent dans ses cheveux. « C'est monstrueux, » proféra-t-il.

— « Je savais bien que nous aurions dû faire un détour... arriver de l'autre côté et continuer notre route vers un autre pays alors que nous en avions encore la possibilité. » Menzies bouscula Stephen pour passer devant lui et se laissa tomber sur le sol. « L'hommage... Les Menzies en avaient plein la bouche, et c'est ce que je croyais, moi aussi. Bel hommage, ouais ! Un sacrifice humain ! »

— « Heneric ! » La jeune fille pâlit en entendant les paroles de son frère, puis son regard se porta de nouveau vers les quatre poteaux. La réalité correspondait bien à l'apparence : ils étaient là pour marquer un lieu de sacrifice. A leurs pieds gisaient des ossements blanchis et l'on voyait pendre des débris de cordes, immobiles dans le silence de mort et dans l'air où ne soufflait plus aucun vent. Malgré le flamboiement qui illuminait le ciel, il faisait humide et froid.

— « Comment la Puissance pourrait-elle nous réduire à merci ? Comment peut-elle contraindre les gens à lui rendre hommage une fois qu'ils sont là ? » Stephen s'assit près de Menzies, tournant le dos à la colline, au gouffre et aux poteaux. « Nous pourrions partir dès maintenant sans que rien ne nous en empêche. »

— « Parce qu'il n'y a pas de gardiens ? » Jacqueline le regardait tristement. « Vous oubliez ceux qui sont chargés de nous surveiller. Ils ont dû rester derrière nous à attendre, là où j'ai fait le cairn. »

Menzies se releva pesamment. « Ce que cette chose veut, c'est une mise à mort. C'est tout. »

Jacqueline secoua la tête. « Je ne crois pas, » répondit-elle à voix basse.

Menzies ignora ses paroles. Il fit volte-face pour regarder encore une fois les poteaux noircis et passa le revers de sa main sur ses lèvres épaisses. « Elle veut une mise à mort... mais nous ne savons pas combien de morts il lui faut. Quatre des nôtres sont venus ici chaque année — mais sont-ils morts tous les quatre ? »

Stephen se raidit. « Ce serait terrible, » murmura-t-il, « si nous devions tous y aller. »

— « Nous pourrions voir ce qui résulterait d'une seule mise à mort. » Menzies eut un sourire calculateur. « Si cela ne suffisait pas... » (il ricana) « alors nous irions tous rendre hommage. »

— « Ce serait terrible, » répéta Stephen, « si nous devions tous y aller. »

— « Peut-être la Très Haute ne réclame-t-elle qu'une... qu'un seul hommage ? » fit Jacqueline en se lissant les cheveux.

Menzies éclata de rire. « Et je crois savoir lequel d'entre nous fera l'affaire. Ohé, l'Exterminateur ! » appela-t-il.

Michael sourit et s'approcha d'eux, un caillou à la main.

— « Peut-être est-il capable de faire ce qui est exigé, » dit Stephen en le rejoignant. « C'est peut-être à cela qu'il était destiné. »

— « Il est peut-être le seul d'entre nous digne de rendre hommage, « murmura Jacqueline d'un ton rêveur. « Son visage est si beau... »

L'innocent souriait toujours et son regard plongea dans celui de son frère.

— « Arrête de sourire, bon sang ! » Une grimace tordit les lèvres de Stephen qui se détourna.

— « Je vais m'occuper de lui, » déclara Menzies en s'approchant à son tour.

— « Va, Michael. » Stephen baissa la tête et s'éloigna.

L'innocent laissa Menzies prendre la corde qui pendait à sa ceinture. Il partit d'un grand rire quand l'autre se mit à la place de son frère. Il sourit et dit : « Toi, » quand Menzies le mena vers les poteaux. Il obéit lorsqu'on lui ordonna de s'appuyer à l'un d'eux et resta debout, se frottant le dos contre le métal.

Mais quand l'homme l'insulta et lui repoussa brutalement les bras le long du corps pour l'attacher, Michael fit éclater le premier tour de corde, se rua sur Menzies en grognant et le fit basculer dans la crevasse béante.

Avant même qu'il eût rejoint Stephen et Jacqueline sur la crête, il avait tout oublié.

Le flamboiement issu de la colline illuminait le ciel avec une telle intensité qu'ils se rendirent à peine compte de la disparition du soleil. Ils comprirent seulement que la nuit était venue quand ils entrèrent dans la pénombre, en-deçà de la ligne de crête. Ils s'assirent et demeurèrent un long moment sans parler. Puis, Stephen fouilla dans le sac de Menzies pour y prendre les provisions qui restaient et ils mangèrent.

Michael était assis, étrangement immobile. Il ne souriait plus. Jacqueline ne prononçait toujours pas un mot. A la fin, Stephen se tourna vers elle.

Elle le regarda sans ciller. « Ce genre de mort ne suffira pas, » dit-elle.

Il appuya son poing contre sa bouche. « Si seulement c'était l'année... » murmura-t-il. Il se leva et regarda par-dessus la crête en direction de la colline. Il vit ses contours vibrer, changer de forme...

Alors il prit la main de son frère et soupira. « Viens, Michael. »

Lui parlant doucement, ils l'entraînèrent vers les poteaux plantés au bord de la crevasse et Michael, confiant, leur souriait.

— « Il sauterait dans ce gouffre si je le lui ordonnais, » dit Stephen.

Ni lui ni la jeune fille ne cherchèrent à savoir jusqu'à quelle profondeur Menzies était tombé. Ils attachèrent l'innocent, mais sans serrer la corde, et lui donnèrent le reste du pain pour l'occuper durant le temps qu'il allait falloir attendre.

Lentement, enfonçant dans la cendre comme dans un courant violent que l'on traverse à gué, ils remontèrent sur la crête. Ils ne jetèrent pas un regard derrière eux. Ils ne voulaient pas voir Michael tourner les yeux dans leur direction, le cou tendu, puis se remettre en place, le dos contre le métal noirci, oubliant déjà qu'ils étaient là.

— « Si cela ne suffit pas, » se promirent-ils, « nous irons nous attacher aux poteaux. La Puissance exigera peut-être nos trois vies pour compenser la perte d'Heneric. »

Et Stephen se rassurait en se répétant que Michael suffirait, qu'il pourrait faire ce qui était exigé.

Persuadés que le moindre geste, le moindre détail signifiaient peut-être le salut, ils restèrent sur le qui-vive à chaque extrémité de la crête, cachés l'un de l'autre par l'épaisseur de la couche de cendre dont la tiédeur les protégeait un peu de l'humidité glaciale de l'air. A un moment, Stephen redressa la tête.

— « Je pense que ce sera pour le lever de la lune. »

— « Je l'espère, » répondit la jeune fille.

En contre-bas Michael était toujours debout, le dos au poteau, genoux serrés, les yeux plongeant dans la crevasse qui s'ouvrait à ses pieds, sans regarder une seule fois la colline rouge. Quand il ne lui fut plus possible de veiller à cause de la fatigue, Stephen se creusa un trou dans la cendre et y étendit sa veste.

Il crut d'abord qu'il allait pouvoir dormir. Mais dès qu'il fermait les yeux, il revoyait le sourire immense de Michael et sentait sa gorge se nouer. Il se releva pour regarder en direction de la colline et constata que son frère, à présent, la regardait. Sa silhouette se découpait dans le flamboiement rouge et il semblait fasciné par le sommet. Puis Stephen distingua une amorce de fissure au bord du cratère. Mais il ne put observer plus longtemps, se rappelant soudain toutes les fois où Michael venait vers lui avec une brindille, un caillou, une bestiole morte... « Pour toi »...

Il se remémorait leur enfance, quand ils jouaient tous les deux, avant qu'ils fussent devenus si différents l'un de l'autre. Et il se retrouva à plat ventre, rampant vers le poteau où il avait attaché son frère.

Il n'était plus qu'à mi-chemin lorsque, levant les yeux, il aperçut Jacqueline. Elle rampait elle aussi sur les cailloux et dans la

cendre. Elle le rejoignit et ils se regardèrent comme des coupables.

— « C'est mon frère, » dit Stephen. « C'est à moi d'essayer. Il n'a pas suffisamment de cervelle. Ce ne peut pas être lui. »

— « Il est gentil, » murmura-t-elle. « Moi, je ne compte guère... Je suis tout juste bonne à faire le ménage. Laissez-moi essayer la première. »

Ils continuèrent de ramper vers Michael, à peine conscients de la fissure qui s'était agrandie et zigzaguait maintenant sur le flanc de la colline, et de la lueur aveuglante qui s'en échappait. Ils défirent tant bien que mal les cordes passées autour de Michael et le tirèrent en arrière du poteau.

— « Pars vite, Michael. »

Sans s'occuper davantage de lui, ils se levèrent et vinrent s'adosser chacun à un poteau. Michael gagna un point situé en retrait, à quelques mètres seulement. Il se mit à tourner sur place, silencieux, comme une bête en cage.

Presque sans réfléchir, sans même entendre les mots qu'il prononçait, Stephen parla.

— « Depuis qu'est tombé l'ange,
Le ciel est enflammé... »

La jeune fille bougea et parla à son tour.

— « Jusqu'au jour où la pièce
Dont l'or est pur et vierge... »

— « Force exterminatrice
Et ange de lumière... »

— « *Trouvera un graveur*
Au lieu dit de l'hommage. »

Ils levèrent les yeux — des yeux brillants, qui ne voyaient plus — en direction du ciel, au-delà de la colline rouge, et ils attendirent.

La lune apparut.

Au sein de la colline, la Puissance, la Très Haute, s'enfla et agita. Elle jaillit par la fissure, franchit la crevasse en une splendeur étincelante, et ce fut l'ultime vision qu'emportèrent les deux êtres humains offerts en hommage à la créature. Le jeune démon qui dominait le pays depuis si longtemps arriva sur eux, les entoura en sifflant. L'ange déchu s'introduisit en eux, saisit leurs pensées, les dévora, sans prendre garde à l'être stupide qui allait et venait, allait et venait dans sa substance étincelante et qui l'absorbait, et qui se transformait, exactement comme l'avait annoncé la prophétie. La Puissance lança un éclair et tourna autour des poteaux, cherchant le reste, mécontente d'avoir seulement la moitié de ce qui lui était dû. Elle s'arrêta, puis se rua sur l'être qu'elle venait de découvrir — le deuxième Craig. Elle attaqua le cerveau, mais n'y trouva rien qu'elle pût saisir. Et dans son rayonnement l'innocent croissait en force et se transformait.

Michael fit un pas en avant. « Toi... péris, » dit-il.
La Très Haute recula. Nimbé de lumière, Michael arracha un poteau et s'avança jusqu'à elle pour l'exterminer. Son visage était d'une beauté merveilleuse.

Traduit par René Lathière.
Titre original : Two in homage.

FRITZ LEIBER

La multiplication des pères

Pour goûter pleinement le sel de cette charmante histoire, il est bon de savoir que le père de Fritz Leiber fut un grand acteur shakespearien, dont il s'essaya vainement à suivre les traces, avant de se tourner vers le métier d'écrivain. Mais nous n'en tirerons aucune généralisation concernant le subconscient de Mr. Leiber, ni ses complexes ou inhibitions d'adolescence...

Au cours des cinq dernières années de son existence, alors que sa carrière théâtrale était largement terminée, Francis Legrande, le célèbre comédien, consacra le plus clair de son temps à se constituer de sa propre main une galerie de portraits : têtes en plâtre, bustes, statues en pied, toiles, dessins à la plume, études photographiques. La plupart de ces œuvres le représentaient dans les rôles qu'il avait tenus sur scène ou à l'écran. Legrande avait toujours eu, professionnellement parlant, une multitude de cordes à son arc et, sur le plan de l'art, la diversité de ses compositions donnait d'heureux résultats.

Après sa mort, sa veuve se constitua la fidèle gardienne des auto-portraits et autres souvenirs, matériels et immatériels, de l'illustre défunt. Elle les conservait en quelque sorte vivants ou, tout au moins, s'appliquait à les nettoyer, les épousseter, les mignoter, leur faisant de temps à autre prendre l'air ou les déplaçant pour les changer de perspective. Ces effigies étaient au nombre de deux cent trente-sept, réparties dans l'atelier de l'acteur, le salon, les halls, les chambres et le jardin.

Legrande avait un fils, Francis Legrande II, aussi malheureux et insatisfait que le sont généralement les enfants des hommes éminents et universellement admirés. Après l'échec de son troisième mariage et l'avortement de son onzième job, le jeune Francis, qui avait déjà la quarantaine bien sonnée, se retira pour quelque temps dans la maison paternelle.

Les rapports qu'il entretenait avec sa mère étaient amicaux mais limités : ils échangeaient à grand bruit des propos charmeurs quand ils se rencontraient mais très vite, et comme par accident, chacun d'eux se retrouvait sur sa petite orbite personnelle.

Francis Legrande II avait tendance à trop tâter de la bouteille et il essayait énergiquement de lutter contre cette habitude sans cependant s'être encore fixé un programme d'avenir précis — piètre formule destinée à calmer sa nervosité.

Au bout de six semaines, les portraits paternels commencèrent à lui parler. Ce ne fut pas une surprise extraordinaire : depuis au moins une semaine, ils ne cessaient de le suivre des yeux et il y avait deux jours qu'ils se renfrognaient, souriaient (réprobativement, Francis Legrande II en était certain), le regardaient d'un air alternativement furibond et railleur. Ce matin-là, un matin de gueule de bois, l'air était plein de bruits sinistres presque intelligibles.

Il était seul dans l'atelier. En fait il était seul dans la maison car sa mère était partie en visite. Un petit raclement se fit entendre. Exaspérant. Sec. Comme si le plâtre toussait ou s'éclaircissait la gorge. Francis leva vivement les yeux vers un buste de son père en Jules César. Il vit distinctement les lèvres de l'effigie s'entrouvrir et apparaître une langue blanche. Puis...

LE PERE : Je t'irrite, n'est-ce pas ? Je devrais peut-être plutôt dire que nous t'irritons ?

LE FILS (*le premier moment de surprise passé, il accepte la situation et est décidé à parler franchement*) : Eh bien, oui. Les fils sont pour la plupart obsédés par leur père. N'importe quel psychologue qui connaît son affaire te le dira. Par leur père en chair et en os ou par son souvenir. Et s'il se trouve que le père est un type illustre, le fils est d'autant plus intimidé, inhibé, paralysé. Si, par-dessus le marché, le père en question laisse derrière lui des dizaines de portraits de lui-même, exécutés par lui-même, s'il s'acharne à vivre après sa mort... (*Il hausse les épaules.*)

LE PERE (*en Jésus de Nazareth, avec un sourire compatissant*) : Bref, tu me hais.

LE FILS : Oh ! je n'irai pas aussi loin. Je dirai plutôt que tu me fatigues. Te voir partout, tout le temps, c'est fastidieux à la longue.

LE PERE (*sous les traits du Capitaine de Strindberg, traité à l'encre de Chine*) : Tu te prétends fatigué alors que tu n'es ici que depuis six semaines ? Qu'est-ce que je dirais, moi, qui depuis dix ans n'ai personne d'autre que ta mère à contempler !

LE FILS (*avec une certaine satisfaction*) : J'ai toujours pensé que ton affection et ton dévouement à son égard étaient surestimés.

LE PERE (*sous les espèces d'une esquisse au pastel le représentant en Roméo*) : Non, mon fils, ils ne l'étaient pas mais...

LE PERE (*sous les dehors d'une tête de don Juan interrompant Roméo*) : Mais ça a été une période bien éprouvante. Il y a eu en tout et pour tout trois jolies filles qui sont entrées dans cette maison en l'espace de dix ans, dont l'une quêtait pour le fonds d'aide

sociale et dont une autre n'est restée que cinq minutes. Et aucune ne s'est déshabillée.

LE PERE (*en Socrate*) : Et nous sommes si nombreux à nous ennuyer ! Toi, tu es tout seul. Par moment, je regrette l'enthousiasme avec lequel je me suis attaché à multiplier mes propres portraits.

LE FILS (*avec une grimace car, à force de tourner la tête en tous sens, il commence à avoir le torticolis*) : Tu n'y as pas été de main morte. Il y en a deux cent trente-sept !

LE PERE : Près de quatre cent cinquante en réalité, mais les autres sont rangés.

LE FILS : Seigneur ! Et ils sont vivants, eux aussi ?

LE PERE : En un sens, oui. D'une manière vague, prisonnière... (*Une rumeur faible mais tumultueuse, faite de gémissements et de grognements, s'élève de divers placards et tiroirs.*)

LE FILS (*se ruant hors de l'atelier en direction du salon, pris de panique, une panique soudaine qu'il essaye de dissimuler en haussant le ton et en affichant un air de mépris*) : Quelle colossale vanité ! Quatre cent cinquante auto-portraits ! Quel narcissisme !

LE PERE (*portrait grandeur nature du Roi Lear surmontant la cheminée*) : Je ne crois pas que c'était de la vanité, mon fils. Pas fondamentalement. J'ai passé ma vie à me maquiller et à me travestir. L'opération prenait une demi-heure, parfois une heure, et même plus quand il y avait un accessoire spécial comme une barbe (*l'effigie caresse d'un doigt ridé sa barbe blanche*). Quand j'ai quitté la scène, l'habitude de me faire un visage était prise, et bien prise. Alors, je me suis mis à faire des portraits de moi-même. Voilà tout.

LE FILS : J'aurais dû me douter que tu aurais une explication toute prête et fort innocente.

LE PERE : En moyenne, je me déguisais au minimum deux cent cinquante fois par an. Alors, tu vois que deux cent trente-sept portraits ne représentent même pas une année de maquillage.

LE FILS : Tu étais incapable d'en faire une telle quantité sans tricher. Tu as travaillé d'après des photographies.

LE PERE (*en portrait de Léonard de Vinci*) : Les grands artistes ont tous triché de la même manière depuis cinq mille ans, mon fils.

LE FILS : D'accord !

LE PERE (*avec l'accent de la sincérité*) : Je reconnais que ces auto-portraits me permettent en outre de revivre mes triomphes et entretiennent en moi l'illusion d'être encore un comédien.

LE FILS (*cruel*) : Tu n'as jamais cessé de jouer. Sur les planches ou dans la vie, tu jouais tout le temps.

LE PERE (*en Moïse*) : C'est presque une contre-vérité. Je ne

parlais jamais beaucoup. Je ne me suis jamais montré tyrannique et... (*caustique*) je ne me suis jamais écouté parler.

LE FILS (*mordant*) : Très juste ! Quand tu n'étais pas sur les planches, tu préférais les rôles sereins aux rôles ampoulés. Ton personnage favori était celui, écœurant, du vieux héros noble et majestueux, infaillible, qui suçote sa pipe — un Brutus moderne, un Jésus-Christ mondain. Mais tu avais beau mettre une sourdine en dehors du théâtre, tu t'arrangeais pour tenir invariablement la vedette.

LE PERE (*portrait à la plume, haussant les épaules*) : Les profanes accusent toujours les acteurs de jouer. Sous prétexte que nous sommes capables de représenter une émotion authentique, on prétend que nous sommes incapables de l'éprouver. C'est le plus vieux des griefs formulés contre nous.

LE FILS : Et il est vrai !

LE PERE (*très doucement, en sémillant Cyrano*) : Mon enfant, je crois que tu es jaloux de moi.

LE FILS (*il marche de long en large et agite furieusement les bras*) : Bien sûr ! Quel fils ne le serait pas — cerné, écrasé, étouffé par un père qui personnifie tous les grands hommes passés, présents et à venir ! Tous les sages, tous les capitaines d'aventure, les amoureux sublimes !

LE PERE (*voix sourde sortant de la bouche béante d'un Lazare décharné qui émerge de son tombeau de plâtre*) : Mais tu n'as plus aucune raison d'être jaloux de moi, mon fils. Je suis mort.

LE FILS : Tu n'agis pas comme un mort. Tu es 237 fois vivant — 450 fois si l'on tient compte de tes bataillons de réserve.

LE PERE (*en Peer Gynt*) : Oh ! mon fils, ce ne sont là que de pauvres fantômes s'éveillant un instant du cauchemar de l'enfer. Rien que des spectres impuissants... (*Tous les portraits se mettent à gémir doucement et, à nouveau, s'élève la rumeur confuse de ceux qui geignent dans les cachettes où ils sont renfermés.*)

LE FILS (*repris par la terreur, il se précipite dans le jardin, faisant bruyamment claquer la porte derrière lui*) : Ce n'est pas vrai ! Ce sont les multiples aspects de ta sale perfection ! Ta misérable perfection que tu as passé ta vie à faire reluire !

LE PERE (*en Don Quichotte sculpté en bas-relief sur le mur du patio*) : Tout être humain se croit parfait à sa manière, même la plus vile des canailles, le plus pitoyable des songe-creux.

LE FILS : Personne n'a jamais cru autant que toi à sa propre perfection. Ta perfection, tu la mettais au point devant la glace, tu la répétais, tu surveillais le moindre de tes mots, le moindre de tes gestes. Et tu n'as jamais fait une erreur.

LE PERE (*incrédule*) : T'ai-je réellement donné cette impression ?

LE FILS : Une impression ? Seigneur ! Comme j'ai prié pour

que tu fasses un faux pas ! Rien qu'un... rien qu'une fois ! Mais tu n'en as jamais fait.

LE PERE (*hochant la tête de bronze ternie que l'on distingue derrière un rideau de verdure*) : Je ne me suis jamais douté que tu voyais les choses sous cet angle. Il est naturel que les parents fassent mine d'être un petit peu plus parfaits qu'ils ne le sont en réalité pour avoir de l'ascendant sur leurs enfants. Admettre sa faiblesse équivaudrait presque à encourager le vice. Les parents tiennent à ce que leurs enfants soient dociles pendant leurs années de formation. Plus tard, ils peuvent parfois accepter de s'en tenir à leur vérité. Un enfant ne perçoit pas la différence de teinte entre le noir et le gris. Le père a pour devoir de montrer le meilleur exemple possible, même s'il lui faut pour cela dissimuler un certain nombre de choses, tricher un peu. Jusqu'à ce que le jugement de l'enfant soit mûr.

LE FILS : Résultat : l'enfant est écrasé sous la grande statue d'une perfection marmoréenne.

LE PERE : J'imagine que cela peut éventuellement se produire. Veux-tu dire que tu ne savais pas que ton père était pareil aux autres hommes ? Qu'il partageait toutes leurs faiblesses ?

LE FILS (*un espoir monte en lui*) : Tu penses vraiment ce que tu dis ? Tu affirmes honnêtement... (*Il se ressaisit.*) Oh ! je flaire encore une autre de tes explications revêtues de lin blanc !

LE PERE (*c'est encore la tête de bronze qui parle, celle d'Hamlet*) : Non, mon fils ! Je pourrais m'accuser de péchés tels qu'il eût été préférable que je n'eusse jamais vu le jour. J'étais orgueilleux, rancunier, ambitieux ; j'avais plus d'insultes à la bouche que d'idées dans la tête, d'imagination pour leur donner forme ou de temps pour les métamorphoser en actes. Je me glorifiais d'exceller en toute chose. Il fallait que je sois le premier des comédiens : ma vie en dépendait ; aussi étais-je follement jaloux de tout ce que faisaient les autres, toi y compris. Je cachais le mépris que je vouais à l'humanité entière derrière le masque de la sérénité et de la tolérance — et, crois-moi, j'avais du mal à faire tenir ce masque en place ! Tout ce qui comptait, c'étaient les applaudissements. Au cours des dernières années de mon existence, je regrettais amèrement que des amis malavisés ou des impresarios cupides ne m'obligent pas à sortir de ma retraite pour faire des tournées d'adieu. Je torturais ta mère en courant les femmes et je me déchirais moi-même parce que je n'avais pas le courage de céder à la tentation...

LE FILS : Quoi ? Jamais ?

LE PERE : Enfin... presque jamais.

LE FILS : Papa ! Mais c'est incroyable !

LE PERE (*modeste*) : Que veux-tu, inspiré par les grands hommes que je personnifiais, je m'élevais quelquefois au-dessus de moi-même. Un peu de leur personnalité déteignait sur moi.

LE FILS (*quelque peu estomaqué*) : Cela place tout dans une autre perspective. Quel soulagement ! Papa, je me sens merveilleusement heureux. (*Il éclate d'un rire où l'on perçoit un rien d'hystérie.*)

LE PERE : Attends, mon fils... J'ai fait pire. J'ai assisté à l'étiolement de la personnalité de ta mère, je l'ai vue devenir un simple accessoire et j'ai laissé les choses prendre ce tour tout simplement parce que cela me rendait la vie un petit peu plus facile. Je t'ai vu, toi, trébucher sous le fardeau de l'angoisse et de la culpabilité sans jamais essayer de me rapprocher de toi, de te dire la vérité sur mon compte, ce qui aurait pu t'aider, et pour une seule raison : parce que cela aurait été difficile et inconfortable. Et parce que je...

LE FILS (*soucieux*) : Cette fois, tu vas trop loin, papa. Il ne faut pas que tu te fasses de reproches à cause...

LE PERE (*sourd à cet élan de sympathie*) : ...et parce que je jouissais, en fait, de l'admiration et du respect que tu me vouais non sans irritation. Tu étais un public tellement crédule ! Et, à la fin de mon existence, au lieu de me tourner vers l'extérieur, je me désintéressais de tout, sauf de mes auto-portraits. Je me consacrais exclusivement à eux et, finalement, je leur infusais toute ma force vitale de sorte que, à présent, je continue à vivre en eux. Un enfer solitaire édifié de mes propres mains ! Voir les conséquences de ses péchés, parfois même en souffrir, c'est là le châtiment des hommes. Mais les observer sans trêve ni répit de deux cent trente-sept points d'observation différents sans pouvoir accomplir l'acte le plus dérisoire, sans pouvoir faire ne serait-ce qu'un commentaire, sans bénéficier d'une seconde de répit, d'un instant de nirvana... (*Sa voix prend des résonances sépulcrales.*) Dix ans ! Trois mille six cents interminables crépuscules. Trois mille six cents aubes vides. Voir mourir cette maison et ce jardin. Voir ta mère les hanter jour après jour, se perdant dans ses souvenirs et tout un bric-à-brac sentimental. Te voir gaspiller ta vie comme j'ai gaspillé la mienne, te voir t'imbiber d'alcool. Devoir être témoin de tout cela sans qu'aucun détail répugnant ne m'échappe, ce pourrissement de l'âme...

LE FILS (*repris par la colère en dépit de lui-même et à nouveau envahi de frayeur*) : Ne me casse pas la tête avec tes plaintes. C'est bien de ta faute si tu es présent ici en deux cent trente-sept exemplaires. Un autre se serait satisfait d'un seul portrait. Je ne peux rien pour toi.

LE PERE (*avec un sourire démoniaque, plissant la tête du Méphisto qui fait face à celle d'Hamlet*) : Si ! Fracasse-nous, brûle-nous, fais-nous fondre. Donne-nous l'oubli. Ecrase-nous !

LE FILS (*il se rue à l'intérieur de la maison pour s'armer d'un tisonnier ; et aussi parce que les portraits parlants y sont moins inquiétants que ceux qui se dissimulent dans le jardin*) : Avec

joie ! Que de fois cette maison m'a fait l'effet d'un vieux musée moisi, d'un capharnaüm de la vanité...

LE PERE (*en chœur*) : Frappe !

LE FILS (*il hésite, le tisonnier brandi à bout de bras*) : Mais je passerais pour un fou. On croira que ma jalousie s'est transformée en psychose. On m'enfermera sûrement.

LE PERE (*à nouveau en Léonard de Vinci*) : Tu dis des absurdités. On pensera tout simplement que tu as débarrassé l'univers de quelques mauvais barbouillages d'amateur et de quelques croûtes. Démolis-nous !

LE FILS (*engageant le débat*) : Amateur est un mot trop fort. Ce n'est pas tellement médiocre.

LE PERE (*avec satisfaction*) : Tu crois que mes œuvres ont des qualités professionnelles durables ?

LE FILS (*fronçant le sourcil*) : Non. Ce serait également exagéré, mais dans l'autre sens.

LE PERE : Fracasse-nous !

LE FILS (*il brandit à nouveau le tisonnier mais, cette fois encore, il hésite*) : Il y a encore une chose : mère ne le pardonnerait pas.

LE PERE : Laisse ta mère en dehors de cela !

LE FILS : Et pourquoi donc ? Après tout, si, depuis dix ans, tu cherches à trouver l'oubli, pourquoi ne lui as-tu pas demandé à elle de vous détruire ? Ou simplement de vous mettre tous ailleurs, là où vous auriez, j'imagine, bénéficié d'un quasi oubli ? Ou de vous donner à des gens qui vous auraient détruits ou vous auraient procuré des environnements différents et une existence plus intéressante ?

LE PERE : Je n'ai jamais réussi à faire comprendre cela à ta mère, mon fils. Plus elle s'adaptait à moi et moins le contact entre nous était direct. Elle était à la fois aussi près et aussi loin de mon regard que... que ma vésicule biliaire. J'ai essayé de lui parler mais elle ne m'entendait pas. Je ne pense même pas qu'elle voie encore mes portraits. Elle ne distingue qu'une image de moi : celle qu'elle s'est forgée elle-même et qu'elle garde présente à l'esprit. Mais toi, enfin, enfin ! tu m'entends ! Et je t'ordonne : fracasse-nous !

LE PERE (*buste de don Juan*) : Songe à l'amant bouillant emprisonné dans la rigide et glaciale statue qu'il invite à souper ! Trois femmes entr'aperçues en dix ans ! Fracasse-nous !

LE PERE (*en Léonard de Vinci*) : Tu as toujours eu peur de l'action. Moi pas ! Je me suis exprimé, même dans ces misérables portraits. A ton tour, à présent. Saisis l'occasion qui se présente. Fracasse-nous !

LE PERE (*en Peer Gynt*) : Fais-moi fondre dans le creuset.

LE PERE (*en Beethoven*) : Frappe un puissant, salutaire et dissonant accord !

LE PERE (*en Jean Valjean*) : Démantèle la prison !

LE PERE (*en saint Jean*) : Déclenche l'Apocalypse !

LE PERE (*chœur étouffé des photographies*) : Brise nos verres, déchire-nous, enflamme-nous. Détruis-nous !

LE PERE (*voix des 237 portraits auxquelles se joignent les accents lugubres de ceux qui sont cachés*) : FRACASSE-NOUS !

LE FILS (*pour la troisième fois, il lève le tisonnier, puis il le rabaisse et, brusquement détendu, sourit*) : Non. Pourquoi me laisserais-je troubler par un tas de vieux tableaux et de vieilles sculptures, même s'ils parlent ? En quoi le fait de les anéantir me changerait-il ? Et pourquoi me laisserais-je impressionner par un père mort, même s'il se survit obscurément ? C'est ridicule !

LE PERE (*à nouveau en Roi Lear*) : N'as-tu plus de respect pour nous ? Les événements de ce matin ne te remplissent-ils pas, au moins, d'une surnaturelle frayeur ?

LE FILS (*hochant la tête*) : Non. Je pense que c'est tout simplement ma gueule de bois qui parle avec un accent psychotique prononcé — ou deux cent trente-sept accents. Et si c'est véritablement toi, papa, qui, je ne sais comment, me parle de je ne sais où, je n'ai pas peur car tu ne me veux pas de mal. Et puis, pour être franc, je ne crois pas que tu veuilles vraiment être détruit — même en effigies. A mon avis, tu as simplement chercher à te soulager de ce que tu avais sur le cœur. A te soulager de ton cafard.

LE PERE (*en Peer Gynt, avec une sourire indéchiffrable — peut-être de soulagement, peut-être de triomphe, peut-être de résignation*) : Eh bien, si tu ne peux te résoudre à nous détruire, secoue un peu cette vieille maison, au moins. Et ta propre vie.

LE FILS (*acquiesçant du menton*) : Il y a là une idée à creuser, papa.

LE PERE : Si tu ne prends pas l'initiative — et si tu ne freines pas un peu sur la boisson, aussi — nous nous remettrons sans doute à parler un autre jour. Et ce sera beaucoup moins agréable. Alors, fais entrer de l'air dans la maison.

LE FILS (*avec sérieux*) : Je me souviendrai de tes conseils, papa.

LE PERE (*en don Juan*) : Invite donc ici quelques jeunes f... (*Il s'interrompt brutalement.*)

LE FILS *regarde les portraits qui l'entourent. Tous sont brusquement devenus muets. Plus une effigie ne bouge, leur expression demeure figée. La porte s'ouvre. Entre la mère. Elle agite une lettre. Elle semble surexcitée.*

LA MERE : Francis, je viens de recevoir une demande absolument sensationnelle. Le collège féminin de Merrivale désire acquérir un buste de ton père. Pour la bibliothèque ou le foyer. Je

crois qu'il faut répondre favorablement à cette requête. Enfin... si tu es d'accord.

LE FILS (*remuant avec affectation les cendres avec le tisonnier pour justifier la présence de cet instrument entre ses mains*) : Mais pourquoi pas ? (*Une idée germe dans son esprit et il ajoute d'un air matois*) : Que penserais-tu de la tête d'Hamlet ?

LA MERE : Il ne saurait en être question : c'est son chef d'œuvre ! D'ailleurs, elle est scellée sur la colonne dans le jardin.

LE FILS : Et le Roi Lear ?

LA MERE : Tu n'y penses pas ! C'est celui que je préfère. Et puis c'est un tableau et elles veulent un buste.

LE FILS (*armant son piège*) : Dans ce cas, on pourrait peut-être leur donner... Non... il n'est pas assez bien.

LA MERE (*dressée aussitôt sur ses ergots*) : Qu'est-ce qui n'est pas assez bien, s'il te plaît ?

LE FILS (*comme à contrecœur*) : J'allais te proposer le buste de don Juan...

LA MERE : Je trouve que c'est une très belle pièce — et également un choix excellent.

LE FILS : Tu as peut-être raison, mère. En tout cas, je me fie à ton jugement.

LA MERE : Merci, Francis. Je ne me suis encore jamais dessaisie d'une seule de ces statues mais il faut un commencement à tout. Je vais répondre au collège féminin qu'elles peuvent acquérir le don Juan. (*Elle se prépare à quitter la pièce.*)

LE FILS : Tu verras que tu te sentiras heureuse après, mère. J'en suis sûr. Et papa aussi.

LA MERE (*s'arrêtant au moment de franchir le seuil*) : Mais que t'arrive-t-il, Francis ? Toi qui es d'habitude tellement cynique lorsqu'il est question de ce genre de choses...

LE FILS (*haussant les épaules*) : Je ne sais pas. Peut-être que je grandis. (*Sa mère disparaît. Il sourit et pivote brusquement sur lui-même pour examiner le portrait de Peer Gynt. Il a cru que l'effigie avait fait un clin d'œil. Mais le visage peint a retrouvé son expression immuable. Francis Legrande II continue de sourire tandis que, dans l'atelier, quelqu'un fredonne doucement un air du* Don Juan *de Mozart.*)

Traduit par Michel Deutsch.
Titre original : 237 talking statues, etc.


lui
DALI:
LE
JOURNAL
D'UN
GENIE

chronique littéraire

Clifford D. Simak, l'humaniste de la science-fiction

par Demètre Ioakimidis

Dans le numéro 1 de **Galaxie** nouvelle série, à paraître le 10 avril, débute un roman de Clifford Simak : **Au carrefour des étoiles**. Demètre Ioakimidis examine à cette occasion l'œuvre du plus « civilisé » des auteurs de science-fiction américains.

Comme dans les autres domaines littéraires, on trouve dans la science-fiction des auteurs célèbres par ce qu'on dit d'eux et ce qu'on leur fait dire, beaucoup plus que par ce qu'ils disent effectivement. Leur réputation vit ce que vivent les polémiques, l'espace de quelques diatribes. A l'opposé, on trouve ceux qui travaillent sans faire de bruit, sans en susciter non plus, et dont la valeur s'affirme d'autant plus clairement que l'attention accordée à leur œuvre est plus minutieuse. En profondeur, de tels écrivains révèlent une finesse attachante qui supplée à l'absence de brillant superficiel.

Plus peut-être que tout autre, Clifford D. Simak est représentatif de ces travailleurs dont on ne parle guère, qu'on classe par habitude ou de confiance parmi les « valeurs établies », et dont les écrits révèlent à l'examen des qualités réelles et individuelles. Du bruit, Clifford Simak n'en a guère fait qu'en 1953, lorsqu'il remporta l'*International Fantasy Award* avec son roman *City,* et en 1959, lorsque *The big front yard* fut proclamé la meilleure *novelette* de l'année — ce terme de *novelette* désignant, dans le jargon des éditeurs américains, un récit intermédiaire entre le court roman et ce qu'on appelle habituellement *nouvelle* en français.

Un « ancien »

Quelques éléments biographiques peuvent contribuer à éclairer l'œuvre. Clifford Simak naquit en 1904 à Milville dans le Wisconsin, et il est diplômé en journalisme de l'Université de cet Etat. Depuis plusieurs années, il travaille à la rédaction du quotidien *Minneapolis Star* et il habite une petite ville à une vingtaine de kilomètres à l'ouest de Minneapolis : Excelsior.

Comme les gens heureux, Clifford Simak n'a pas d'histoire ; sa

femme tape ses récits à la machine et fait office de premier critique. Simak aime à répéter qu'ils sont mariés depuis plus de vingt-cinq ans, et parle de jardinage lorsqu'on l'interroge sur ses *hobbies*. Chaque année, explique-t-il, insectes et mauvaises herbes résistent efficacement à ses efforts dans ce domaine.

A dire vrai, cependant, écrire de la science-fiction est bel et bien un *hobby* pour lui, puisque son activité de journaliste lui prend la plus grande partie de son temps. Il y a plus de trente ans que ce *hobby* occupe ses loisirs.

Clifford Simak a fait sa première apparition en qualité d'auteur de science-fiction en 1931, dans *Wonder Stories*. Ses débuts eurent donc lieu à une époque où la science-fiction était guidée par des auteurs décédés depuis (Edgar Rice Burroughs, Clark Ashton Smith, Ray Cummings, Otis Adelbert Kline) ou ayant pratiquement cessé d'écrire aujourd'hui (David H. Keller, Stanton A. Coblentz, John W. Campbell jr. — ce dernier actuellement rédacteur en chef d'*Analog*, mais alors écrivain fécond). En fait, les romanciers déjà actifs à l'époque et qui écrivent encore peuvent se compter sur les doigts d'une main. Ce sont principalement, en plus de Simak, Edmond Hamilton, Jack Williamson et Murray Leinster. Le dernier nommé est d'autre part le seul des auteurs produisant toujours de la science-fiction qui soit l'aîné de Clifford Simak. Ce dernier a donc doublement droit au titre d'*ancien*.

Sous le signe du space-opera

Pourtant, le lecteur, au courant des œuvres récentes de Simak, qui découvrirait ses récits d'il y a trente ans ne manquerait pas d'être étonné. On a peine à croire que l'auteur minutieux, humainement attentif, souriant et affecueux à la fois, de *The big front yard* ait naguère pu écrire un récit comme *The creator* : on serait à peine plus surpris, si l'on découvrait qu'Anatole France avait commencé par être Eugène Sue...

The creator, bien que relevant de la science-fiction rocambolesque pour l'amateur moyen d'aujourd'hui, constitue un échantillon assez typique du genre de contes qui faisaient la gloire et la raison d'être d'un magazine comme *Marvel Tales* (1). Voyageant à bord d'un appareil qui dérive de la machine à explorer le temps de Wells, les protagonistes de ce récit arrivent dans le laboratoire du... Créateur. Ils y rencontrent des êtres venus d'autres mondes, et apprennent du Créateur son intention de détruire l'univers dont ils sont issus. Mais cette destruction n'aura pas lieu, grâce à l'intervention d'un être nouveau, qui immobilise le Créateur — ni plus ni moins. Ce sur quoi chacun retourne à son monde, les Terriens rejoignant leur planète vers la fin des temps.

Dans cette histoire déconcertante, où l'épopée, le cauchemar et la farce se rejoignent et se confondent par moments, on peut distinguer vaguement un des thèmes auquel Simak accordera toujours plus d'importance : celui de la fraternité qui unit les hommes aux habitants des autres planètes. Les uns et les autres sont unis en somme par le même danger qui les menace. Il est vrai, cependant, que ce récit laisse également apparaître un pessimisme qui tiendra par la suite à s'effacer : cette Terre de la fin des temps est peu-

(1) Dans les pages duquel il parut, au printemps de 1936.

plée d'hommes dégénérés, retournés aux cavernes de leurs ancêtres.

Rapprochés d'une telle trame, des titres tels que *World of the sun, Hermit of Mars, Mutiny on Mercury* ou *Reunion on Ganymede* indiquent assez clairement — même à celui qui ne comprendrait pas l'anglais — que Simak écrivait surtout du space-opera aux alentours de sa trentième année. Dans ses récits, il ne détruisait peut-être pas les mondes aussi gaillardement qu'Edward Elmer Smith et Edmond Hamilton, mais l'essence de l'action était bien la même.

C'est de cette période que date son premier roman : *Cosmic engineers*. Primitivement paru en feuilleton dans *Astounding Science-Fiction* en 1939, il comprend les principaux éléments du bon space-opera, présentés avec adresse sinon grande originalité : il y est question d'une base aux confins du système solaire, d'animation suspendue et d'un danger assez considérable. Il s'agit tout simplement, en effet, d'éviter la collision de notre univers avec un autre...

Bien que publié en volume beaucoup plus tard, *Empire* pourrait bien représenter un « fond de tiroir » mis de côté à cette même époque. Dans ce récit où un certain nombre d'inventions nouvelvelles jouent leur rôle, il est assez facile de distinguer l'influence de John Campbell.

Dans l'équipe de Campbell

On ne soulignera jamais assez le rôle joué par John W. Campbell jr. dans l'évolution de la science-fiction contemporaine. Dès le moment, en décembre 1937, où il assura les fonctions de rédacteur en chef de la revue *Astounding Stories* — dont il changea bientôt le titre en *Astounding Science-Fiction* (2) — il orienta le genre vers une conception à la fois plus humaine et plus précisément scientifique, par opposition au space-opera dont il avait été lui-même un spécialiste.

S'il n'a pas « découvert » Simak comme Robert Heinlein, A. E. van Vogt, Isaac Asimov et tant d'autres auteurs dont il a publié le premier récit, Campbell l'a du moins encouragé et conseillé, l'amenant assez rapidement à modifier sa manière. En vérité, le changement d'orientation que Campbell a imposé à la science-fiction tout entière est assez clairement symbolisé par l'évolution de Simak. De 1938 à 1948, celui-ci écrivit principalement pour *Astounding Science-Fiction* (3), et c'est au cours de cette période que son style et ses angles de présentation se modifièrent de façon très marquée.

Comparés aux récits précédents de Simak, ceux qui parurent sous sa signature dans *Astounding* se distinguent par leur cadre, en quelque sorte beaucoup moins « cosmique », ainsi que par leur action, où l'exploration et la reconnaissance aventureuse perdent de leur importance. C'est un peu comme si l'auteur travaillait davantage par gros plans. L'étude est faite en profondeur au lieu de s'étendre en surface.

L'attention de l'écrivain se porte, beaucoup plus que naguère, sur les relations entre les personnages qu'il met en scène. Ceux-ci sont

---

(2) Et, plus récemment, en **Analog Science Fact and Fiction.**

(3) Il continue d'ailleurs à y faire paraître de ses textes ; cependant, à partir de 1950, sa signature est surtout apparue dans **Galaxy.**

parfois tous humains, comme dans *Lobby :* ce récit, qui évoque ceux de l'*Histoire future* de Heinlein, montre l'opposition des grands industriels à l'utilisation commerciale de l'énergie atomique. Si les implications sociales ne sont pas développées, elles constituent du moins les mobiles des actes des personnages.

Mais, de plus en plus fréquemment, Clifford Simak met en scène les *Autres* — ceux qui n'appartiennent pas à notre monde de tous les jours. Ce sont d'abord de simples extra-terrestres, avant de venir d'univers parallèles ou de temps lointains. Cet adjectif de *simple* est d'ailleurs tout relatif : Simak ne met-il pas en scène, dans *Tools,* le surnommé Archie, gaz intelligent que les Terriens étudient depuis un siècle sur la planète Vénus ? Les Mercuriens de *Masquerade* ne sont-ils pas des sphères de pure énergie ? Mais dans l'une et l'autre de ces nouvelles, se pose le problème du contact avec ces formes étranges de vie. Plus que le contact, d'ailleurs : c'est la compréhension qui est recherchée. C'est le problème même d'une entente avec la vie végétale d'une planète lointaine qui conditionne l'action de *Ogre,* un autre des récits que Simak écrivit à cette époque.

Le problème étant posé, l'auteur est optimiste pour la solution. Archie finit par se révéler un allié des plus honnêtes parmi les colons ; les Mercuriens renoncent à s'attaquer par la force aux explorateurs terriens ; un *modus vivendi* satisfaisant pour toutes les parties intéressées est atteint dans *Ogre.* Et c'est ce même désir de communication, cette recherche de l'entente, qui est au cœur de l'œuvre la plus célèbre de Simak : le roman *City,* connu du lecteur français sous le titre *Demain les chiens.*

Les chiens et le paradis jovien

Ce roman résulte de la fusion de huit récits. Les sept premiers de ceux-ci parurent primitivement dans les pages d'*Astounding,* entre mai 1944 et décembre 1947, tandis que le dernier fut publié d'abord en janvier 1951, dans *Fantastic Aventures.* En récrivant partiellement ces récits pour les grouper en roman, Simak leur a joint des « notes introductives », qui sont censées avoir été écrites par les chiens, héritiers de l'homme sur la Terre.

Ces « notes » sont ce que le livre a de moins satisfaisant : en effet, pour montrer sans doute la partialité dont tout historien est affecté, Simak a donné à ses commentateurs canins une myopie qui affaiblit sa cause. Peut-être est-ce là le résultat d'une réaction contre la tentation d'anthropomorphisme : l'optique dont relèvent ces textes de présentation est parfaitement compatible, après tout, avec un monde où l'homme ne serait plus qu'une lointaine légende. Les traits ont l'exagération de la caricature, mais on ne saurait accuser d'anthropomorphisme les chiens de Simak. A moins, bien sûr, que l'orgueil qui accompagne la prise de conscience ne soit spécifique à notre espèce... Quant aux récits eux-mêmes, ils ont été ingénieusement incorporés à une trame d'ensemble, et constituent en quelque sorte des instantanés dans un tableau d'histoire future.

Le caractère le plus frappant de celle-ci est la disparition progressive des humains, à laquelle fait pendant, précisément, l'affirmation des chiens. La disparition de l'humanité, il faut tout de suite le souligner, est très différente d'une dégénérescence. D'autres thèmes viennent se mêler à ceux-là, des mutations aux univers parallèles, de

l'hibernation prolongée à l'abandon des villes et à l'importance des robots. C'est même un de ces derniers, appelé Jenkins, qui unit en quelque sorte ces récits à travers le temps : il apparaît d'abord dans la deuxième nouvelle, et se trouve toujours là, dans la dernière, plus de dix mille ans plus tard. Simak a fait de Jenkins le plus attachant des personnages de *City*, peut-être à cause de ses limitations, à coup sûr par sa foncière probité.

La troisième des nouvelles, *Census*, oppose deux groupes en un conflit latent. D'une part, la famille des Webster, avec ses chiens — auxquels elle apprend à parler — et le robot Jenkins. De l'autre, le mutant et les fourmis qu'il place devant une vraie révolution industrielle. Entre les deux, l'auteur situe Richard Grant, employé du recensement, qui cherche la vérité dont chaque groupe détient quelques morceaux, et qui adresse à un des chiens ces mots, prophétiques dans l'optique des nouvelles : « *Les hommes ne seront peut-être pas toujours ce qu'ils sont aujourd'hui. Ils peuvent changer. Et, s'ils changent, c'est à vous autres qu'il appartiendra de prendre la relève ; il vous faut reprendre le rêve, et le garder vivant. Il vous faudra faire comme si vous étiez les hommes.* »

Et, effectivement, les hommes changent. La découverte de la possibilité de ce changement forme le sujet de *Desertion*, sans doute une des plus mémorables nouvelles de science-fiction jamais écrites. L'action se déroule sur Jupiter, la planète géante dont la force gravitationnelle équivaut à une pression de plusieurs centaines de kilos par centimètre carré, dont l'atmosphère agitée d'orages est composée de gaz étouffants, et où une pluie d'ammoniac corrode tout métal que l'homme essaie d'installer. A défaut de pouvoir dompter la planète, les biologistes offrent de convertir les hommes : ils les font semblables aux créatures massives et difformes qui représentent la plus haute forme de vie jovienne, et les rendent donc capables de supporter les terribles conditions physiques qui règnent sur la planète, tout en conservant leur individualité morale et intellectuelle. Les quatre premiers volontaires ont subi la conversion, et sont partis dans l'atmosphère délétère de la planète, pour ne plus revenir à la base établie par les Terriens. C'est à ce point que Clifford Simak commence sa nouvelle.

Lorsqu'un cinquième volontaire part à son tour pour ne plus revenir, Kent Fowler, responsable de la base, décide de se faire convertir lui-même, ainsi que son chien Towser : « *Il serait malheureux si je le laissais seul après mon départ.* » Dès qu'il se trouve à l'extérieur, dans son nouveau corps, Fowler découvre à sa stupéfaction que la pluie d'amoniac est maintenant pour lui une brume légère et délicieuse ; que le vent, à deux cents kilomètres à l'heure, lui fait l'effet d'une caresse de doigts attentifs ; que les éclairs jadis aveuglants sont des flammes d'extase pour son nouvel organisme. Encore mieux : il peut communiquer avec son chien, qui lui répond télépathiquement. Et surtout, il est maintenant en état d'utiliser son cerveau dans sa totalité ; au lieu d'être limité aux quelques circuits neuroniques disponibles à l'homme, Fowler se trouve en mesure de résoudre les problèmes les plus compliqués, de communiquer avec l'ensemble de l'univers. Il comprend pourquoi les autres volontaires ne sont pas revenus, puis-

que Jupiter se présente à ses sens avec une beauté qu'il ne pouvait même imaginer. Lui-même reviendra, mais temporairement, pour parler de la plénitude de cette nouvelle existence : et l'humanité, petit à petit, abandonnera la Terre pour se faire convertir sur Jupiter.

L'écriture de cette courte nouvelle est magistrale. Simak réussit à faire sentir la délicate volupté de cette pluie d'ammoniac, la merveilleuse musique d'un orage jovien, avec une intensité qu'il est difficile d'oublier. Il communique à ses lecteurs les sensations de Fowler et de Towser — qui ne sont plus homme et chien, mais bien, selon l'optique humaine, deux monstres difformes et pitoyables.

Cependant, ce n'est pas à la qualité de la narration seulement que *Desertion* doit son importance : dans cette évocation d'un monde en apparence hostile et redoutable, Clifford Simak a mis une profonde compréhension du point de vue des *autres,* des non-humains. Ce que les Joviens sentent ne les rend pas inférieurs aux hommes. Bien au contraire : Fowler réalise tout de suite que la vie qu'il a connue précédemment n'est qu'une ébauche lamentablement incomplète de l'existence qui sera sienne s'il reste Jovien.

C'est ce désir de comprendre les « autres », de voir le monde avec leurs yeux ou tout au moins d'établir un contact réceptif et amical avec eux, qui domine et conditionne toute l'œuvre récente de Clifford Simak. Cette recherche de la compréhension est, au plus haut sens du terme, *humaine ;* mais elle ne procède aucunement d'un anthropomorphisme étroit. Au contraire, *Desertion* constitue l'affirmation d'une profession de foi : l'homme a tout à gagner en reconnaissant aux « autres » le droit d'être ce qu'ils sont, et en cherchant à les comprendre selon leurs propres critères. Ces préoccupations devaient se manifester de façon encore plus nette dans la phase suivante de la production de Simak, cette phase qui est placée sous le signe de *Galaxy.*

Nous ne sommes pas seuls

Dans le tout premier numéro de la revue *Galaxy,* daté d'octobre 1950, paraissait la première partie d'un roman de Clifford Simak, *Time quarry.* Ce récit, qui changea encore deux fois de titre au gré des éditions américaines — *First he died* et *Time and again* — est celui qui est poursuivi par une noire malchance dans ses traductions françaises (4). La chose est d'autant plus regrettable que le style de Simak y atteint une simplicité poétique encore plus pure que dans *City,* et que le rythme de l'action est constamment rapide sans tomber dans la précipitation. Le métier de l'écrivain paraît irréprochable, mais il n'est pas une fin en soi. Simak a quelque chose à dire, et il le résume très clairement au chapitre XXXII (5), par la bouche de son héros, Asher Sutton :

L'homme n'a pas d'ennemis autres que ceux qu'il a dressés lui-même contre lui.

Asher Sutton est un personnage qui, à quelques différences près et sous d'autres noms, se retrouve encore dans deux romans, plus récents, de Clifford Simak : *Ring around the sun* (6) et *The fisher-*

---

(4) Dans le « Rayon Fantastique », il s'intitule De temps à autres.

(5) De la version publiée en livre.

(6) Chaîne autour du soleil dans le « Rayon Fantastique », le nom de l'auteur étant déformé en Kurt Simak.

man (7). Il possède un pouvoir dont il ne contrôle pas clairement toutes les ressources, ce qui le place à l'écart de ses contemporains. Tout à fait comme Shepherd Blaine dans *The fisherman*, Sutton a subi une inoculation d'un genre particulier : les « autres », les extra-terrestres, lui ont conféré une partie de leurs capacités, ce qui le rend dangereux à certains de ses compatriotes. Mais cette inoculation est, en fin de compte, bienfaisante.

On retrouve là le thème fondamental de l'ouverture vers les « autres », qui se distingue, plus ou moins clairement, dans la grande majorité des œuvres récentes de Simak. Il faut, cependant, relever un point important à propos de cette réceptivité : elle n'est pas liée à un quelconque « retour à la nature », et s'oppose absolument à la notion d'un « bon sauvage » de l'école de Rousseau. Ce n'est pas en reniant la civilisation que Simak propose de comprendre nos cousins du cosmos : au contraire, son idée est de nous incorporer, tels que nous sommes, dans quelque chose de plus grand, de plus complet — de meilleur. Encore une fois, Asher Sutton est son porte-parole :

Nous ne sommes pas seuls.

Personne n'est jamais seul.

Il n'y a jamais eu une seule entité qui ait marché, rampé ou glissé seule sur le sentier de la vie : pas même lors du premier frisson causé par la première étincelle de vie sur la première planète de la galaxie où cette vie s'éveilla.

Ces lignes sont les premières d'un livre écrit par Asher Sutton, et c'est autour de ce livre que tourne l'action de *Time and again*. Car Simak est trop adroit pour ne pas incorporer son message dans une intrigue suffisamment complète et animée pour garder en éveil la curiosité du lecteur. Au cours d'un voyage qui l'a mené près d'un astre de la constellation du Cygne, Asher Sutton réussit à poser sa fusée sur une planète qui restait inaccessible à tous les explorateurs précédents. Il y découvre des êtres, des entités — qu'il ne peut désigner mieux que par l'expression d'*abstractions symbiotiques* — qui lui donnent ce sentiment inouï de ne plus être seul. Rentré sur Terre, il décide d'écrire un livre pour expliquer ses expériences, et ce livre devient le nœud de l'action. Des voyageurs venus du futur veulent en empêcher la rédaction ; d'autres tentent d'en modifier l'optique ; des androïdes, robots à l'apparence parfaitement humaine, voient en Sutton une sorte de sauveur. Le roman de Simak est de ceux qui peuvent se lire simplement sur le plan de l'aventure, mais qui renferment en plus un message qui encourage la réflexion.

Au gré d'un voyage que Sutton accomplit vers ce qui est pour lui le passé, Simak se met *lui-même* en scène. C'est un Simak vieilli, puisque l'épisode se situe en 1977, mais le décor est celui de la campagne du Wisconsin, où l'écrivain est né, et le vieux pêcheur que Sutton rencontre lui déclare avoir écrit une histoire, jadis, où il était question de destinée. Il précise même qu'on l'appelle le vieux Cliff dans la région...

Tout cela est à peine plus qu'un clin d'œil adressé au lecteur, mais on peut y distinguer l'affection que Simak porte à la campagne de cette partie des Etats-Unis où il a

(7) Encore un roman qui a changé de titre. **The fisherman** est celui que porta la version publiée en feuilleton dans **Analog** ; en livre, ce fut **Time is the simplest thing.**

vécu, et à laquelle il accorde une place notable dans ses nouvelles les plus récentes. Il n'en fait pas le prétexte d'un repli sur soi-même, il ne l'oppose pas, selon le cliché éprouvé, à la civilisation étouffante des villes, mais il y voit au contraire une manière d'entrer en contact avec le monde qui entoure ses personnages. N'est-ce pas le premier pas vers la compréhension de l'univers ?

Des situations

La parution de *Time and again* dans *Galaxy* marque une période nouvelle dans l'œuvre de Clifford Simak. Il serait exagéré de dire que c'est à partir de ce moment seulement qu'il utilisa pleinement ses dons d'*écrivain* — il y a l'antécédent nullement négligeable de *City* — mais l'examen des recueils de nouvelles qu'il publia permet de faire une constatation. Ces recueils, au nombre de trois à l'heure actuelle, sont dans l'ordre de publication : *Strangers in the universe, The worlds of Clifford Simak* et *All the traps of Earth*, dont le premier parut en 1956 (8).

Il est assez significatif que ces trois volumes comprennent exclusivement des nouvelles publiées primitivement en 1950 ou plus tard : on peut en conclure que c'est cette période de sa production que l'écrivain juge la meilleure, et cela pour deux raisons : d'une part, aucun de ces trois recueils ne se fonde sur un thème particulier de science-fiction ; de l'autre, il reste un grand nombre de nouvelles plus anciennes de Simak qui n'ont jamais été publiées ailleurs qu'en magazine, et qui auraient pu théoriquement trouver place dans de tels recueils.

C'est donc cette production récente que Clifford Simak estime la plus importante, puisque c'est en elle qu'il puise les récits qu'il juge dignes d'être conservés en livres. Sans doute est-il guidé par des considérations purement littéraires. Il a donné un aperçu de son esthétique dans une anthologie rassemblée par August Derleth, *The outer reaches,* où un certain nombre d'écrivains choisirent un de leurs propres récits, et s'expliquèrent sur leur choix. De l' « introduction » que Clifford Simak rédigea pour *Good night, Mr. James,* ressortent quelques remarques :

« ... *C'est le fini, le travail bien fait, que j'ai admiré dans l'art d'écrire, plutôt que le contenu. Quelque brillante que soit une idée ou une intrigue, l'histoire est mortelle si elle est mal écrite et si sa substance est mal organisée. C'est pourquoi j'ai essayé d'acquérir ce fini qui permet de bien raconter même une histoire de troisième ordre... Je sais cependant, même si cet effort* (9) *est celui qui se rapproche le plus de quelque réussite que ce soit dans mon travail, que le résultat est loin d'être parfait, et qu'il me reste encore un long chemin à parcourir avant d'acquérir ce secret du travail bien fini...*

» *La seconde raison de mon choix est que je crois de plus en plus qu'un récit de science-fiction, comme tout autre récit, doit traiter de personnages plutôt que de facteurs extérieurs tels qu'appareils ou situations étranges...* »

Une telle profession de foi est tout à fait compatible avec l'évolution de Clifford Simak, qui a

(8) Et dont les deux autres ont été traduits en français dans la collection « Présence du Futur », sous les titres **La croisade de l'idiot** et **Tous les pièges de la Terre.**

(9) C'est-à-dire la composition de **Goodnight, Mr. James.**

abandonné le space-opera pour s'occuper de la place de ses personnages dans le cosmos. L'une s'explique tout naturellement par l'autre.

Donc, au diable les situations et les idées ? Si cela était vraiment le cas, Simak serait à classer parmi les artisans du délayage dont la jeune école américaine de la science-fiction comprend plusieurs spécialistes notoires. En réalité, et sans doute par intégrité foncière beaucoup plus que par routine restée de ses années de space-opera, Clifford Simak ne s'abaisse pour ainsi dire jamais à masquer l'indigence de l'idée au moyen de l'adresse de l'écriture.

D'ailleurs, pour s'en tenir aux situations elles-mêmes, Simak n'a pas dédaigné d'en faire, à l'occasion, la raison d'être de ses récents récits. Tel est le cas de *Limiting factor,* légèrement antérieur à *Goodnight Mr. James,* où est découvert un calculateur électronique qui occupe une planète entière. Tel est le cas de *Junkyard,* avec sa machine qui pompe littéralement la mémoire de ceux qui cherchent à en comprendre le fonctionnement. Tel est *Retrograde evolution,* où les tribus d'une planète semblent monter ou descendre selon leur bon plaisir l'échelle du développement social. On pourrait multiplier les exemples prouvant que Simak possède, autant que les meilleurs de ses contemporains, l'imagination et le don du renouvellement qui sont deux des conditions nécessaires pour créer de la science-fiction. Son œuvre n'est pas celle d'un sclérosé.

L'idée du changement n'est donc pas pour lui faire peur, et le fait est que plusieurs de ses récits débouchent sur une Grande Modification, sur quelque chose qui transforme radicalement le mode de vie de ses héros — ou ses héros eux-mêmes. La chose n'est pas particulièrement remarquable, en science-fiction. Ce qui l'est, en revanche, c'est l'attitude de ses personnages, qui acceptent invariablement avec espoir et confiance la situation nouvelle qui leur est faite.

La longue nouvelle intitulée *Kindergarten* est une sorte de chef-d'œuvre dans ce groupe, par la minutie et la vraisemblance avec laquelle Simak décrit la découverte d'une Présence (celle des extraterrestres, qui n'apparaissent d'ailleurs jamais effectivement dans le récit) puis la réalisation progressive de leurs bonnes intentions. Moins rassurante, la nouvelle *Drop dead* présente des créatures monstrueuses, mais comestibles, que les membres d'une expédition terrienne sont réduits à manger puisqu'ils sont à court de vivres ; or, ces créatures rendent semblables à elles-mêmes ceux qui les ont consommées. Un seul des Terriens qui a l'estomac malade et suit donc un régime, est épargné. Mais il mangera lui aussi de la viande des monstres, sans hésiter, pour ne pas abandonner ses compagnons.

Voici encore *Shadow show,* qui paraît s'ouvrir sur un thème emprunté à la psychanalyse. Comme exutoire pour leurs émotions refoulées, les membres d'une équipe humaine de reconnaissance disposent d'un théâtre fonctionnant par projection de l'imagination. Chacun anime un personnage sur la scène du théâtre, qui transforme en représentation tridimensionnelle la volonté des spectateurs. Or, il se révèle que ce n'est pas une simple représentation tridimensionnelle qui est créée de la sorte, mais bien la vie elle-même : les personnages de la pièce acquièrent une existence propre, et le récit s'achève au moment où ils vont descen-

dre de la scène, pour rejoindre leurs créateurs. Alors que tant d'auteurs eussent terminé l'épisode sur une note de panique ou de destruction mutuelle, Simak évoque simplement l'appréhension des anciens spectateurs, qui se demandent ce qu'ils auront à dire et comment ils vont être jugés : l'appréhension des créateurs devant leurs créatures. (10)

Et s'il fallait chercher un résumé symbolique de l'œuvre de Simak, on le trouverait dans la nouvelle *The big front yard,* dont la prémisse n'est pas exceptionnellement audacieuse pour la science-fiction contemporaine : le brave Hiram Taine, bricoleur adroit de ses mains et généreux de caractère, qui découvre qu'une porte de sa demeure s'ouvre un beau jour sur un univers inconnu, et qui n'hésite pas à se lancer dans cet univers à la recherche de son chien, est typique du genre de personnages auxquels Simak accorde sa sympathie ; de plus, la gradation de l'étrange dans le récit est également caractéristique de la manière que l'auteur préfère actuellement — et dans laquelle il excelle.

Les personnages et les élus

Clifford Simak n'est pas un spécialiste de la science-fiction sociale, à la façon d'Isaac Asimov (11) ; il ne s'intéresse pas, non plus, à l'exprapolation sur le plan technologique dont Robert Heinlein a réussi un exemple justement célèbre dans son *Histoire future,* et ce n'est pas pour la satire qu'il cultive la science-fiction, contrairement à William Tenn et à feu Cyril Kornbluth. Pour revenir à une comparaison faite plus haut, son travail « en gros plan » lui permet de situer les personnages dont il se propose de narrer l'histoire.

Avant même que ces personnages soient clairement présentés au lecteur, l'insolite ou l'inquiétant apparaît par de petits détails dans leur existence, et l'histoire peut ainsi progresser sur le double plan de l'intrigue et de l'étude des caractères. Graduellement, l'explication de l'insolite est fournie, et le lecteur débouche généralement sur quelque horizon immense, qui permet à Simak de communiquer son message sur la fraternité cosmique.

Les personnages de Simak sont le plus souvent empruntés au monde de tous les jours — ils s'intègrent au décor qui est familier au lecteur. Tel est le fermier taciturne qui, par pure compassion, accomplit les derniers devoirs pour l'être végétal qu'il croit décédé, dans *A death in the house :* dans ce récit, tout tient à la personnalité du protagoniste, et à la narration de l'auteur. Il ne s'y passe rien qui secoue le monde, mais le fermier solitaire est récompensé, sans éclat, de son geste. Egalement réels — ô combien ! — les militaires qui, dans *Honorable opponent,* découvrent qu'un conflit interplanétaire n'était pas exactement ce qu'ils pensaient ; parfaitement plausible, l'homme de lettres Hollis Harrington, même s'il ne retrouve pas le passé qu'il croyait le sien, dans *Final gentleman.*

Pourtant, voici quelques exceptions, dans les romans. Asher Sutton dans *Time and again,* Jay Vickers dans *Ring around the sun,* Shepherd Blaine dans *The fisher-*

(10) Cette nouvelle a paru dans le numéro 22 de **Fiction** sous le titre **Spectacles d'ombres.**

(11) Dans la trilogie **Empire,** ou dans des romans comme **The currents of space, The stars like dust,** etc.

man ont tous une particularité. Celle-ci les rapproche, curieusement, des surhommes de van Vogt : ces individus possèdent, à leur insu la plupart du temps, des facultés insolites dont l'étendue ne se révèle que progressivement. Ce sont là des élus, auxquels l'auteur confie la tâche de découvrir et de comprendre que l'univers n'est pas limité à la seule humanité. Mais le point important est que ces élus ne sont pas un groupe fermé, et que tous les hommes de bonne volonté peuvent se joindre à eux.

La touche d'humour

A ceux qui n'ont pas lu d'œuvres de Simak, ces dernières remarques peuvent donner l'image d'un moralisateur, quelque peu idéaliste, et pour lequel la science-fiction serait un outil de propagande : une sorte de Ray Bradbury à l'envers, optimiste autant que l'auteur des *Chroniques martiennes* tend au pessimisme.

Tel n'est pas le cas, bien évidemment. Non seulement Simak demeure toujours très éloigné de l'assurance de Bradbury — il n'a jamais connu le succès financier de celui-ci, donc la tentation de s'enliser dans une formule rémunératrice lui a été épargnée — mais encore il possède une qualité qui, chez Bradbury, brille par son absence : il a de l'humour et ne craint pas de s'en servir à l'occasion. Il en résulte des farces bâties avec le même soin que les autres récits, où la curiosité du lecteur est piquée de façon identique, mais qui ne débouchent pas nécessairement sur le message de fraternité et de compréhension pour les Autres : Simak n'est pas un moraliste, ni un acharné de la leçon à tout prix.

Honorable opponent est une des plus divertissantes manifestations de l'humour de Simak, une de ses nouvelles les plus adroitement menées. Pourtant elle repose sur un contraste assez simple. D'une part, les militaires terriens désespérés devant l'habileté d'un ennemi qui fait disparaître leurs fusées au cours des combats, et contre lequel aucune race ne désire apparemment s'allier aux habitants de la Terre. De l'autre, la révélation faite par ces ennemis eux-mêmes, au cours d'une entrevue convenue pour permettre l'échange de prisonniers : la guerre, pour eux, est très littéralement un jeu, dans lequel ils ne blessent personne. Ces fusées disparues sont simplement transportées dans une autre dimension, comme des pions capturés qu'on ôte de l'échiquier...

Il y a, dans cette nouvelle, une allusion souriante à l'absurdité de la guerre, évidemment. Il n'y a que le désir de divertir le lecteur, en le mystifiant à l'occasion, dans *Dusty zebra,* dans *Carbon copy,* dans *Crying jag* et dans d'autres récits analogues. *Carbon copy,* où est proposée une solution multidimensionnelle de la crise du logement, est une excellente illustration de la conscience avec laquelle Simak éclaire ses lecteurs après leur avoir proposé une énigme. Dès la première phrase, la curiosité est piquée par ce visiteur qui porte au pied droit sa chaussure gauche, et inversement ; c'est là, d'ailleurs, le moindre de ses mystères.

L'humour de ces nouvelles n'est aucunement forcé. L'auteur ne cherche pas laborieusement à être drôle, il s'abandonne simplement aux inventions d'une fantaisie qui unit le futile au bizarre et à l'amu-

sant. Le style de Simak demeure naturel et simple dans ces récits, et le procédé de construction, avec sa gradation dans l'insolite, est le même que celui des autres nouvelles : confirmation du fait que l'auteur ne fait pas de distinction fondamentale entre ses différents « tons », et aussi trait supplémentaire ajouté indirectement au portrait de l'écrivain.

Au carrefour des étoiles

La vision que Simak se fait du monde, et la place qui lui revient dans la science-fiction contemporaine, se distinguent très clairement à la lecture de *Here gather the stars* (10). Il n'est pas exagéré de voir en cette œuvre un des romans les plus purs dont la science-fiction puisse s'honorer. Le personnage central en est un soldat de la Guerre de Sécession, qui n'a apparemment pas vieilli jusqu'à notre époque, mystère auquel le F. B. I. s'intéresse évidemment. Simak renonce au traitement conventionnel d'un tel sujet ; ce n'est pas la découverte du secret qui constituera le fil directeur de son récit. Ce secret, le lecteur le connaît pour ainsi dire tout de suite, et bien avant l'agent secret qui en cherche l'explication.

Cette explication a une grandeur et une simplicité qui sont celles de la vision cosmique de Clifford Simak. Si Enoch Wallace n'a pas vieilli depuis l'époque où il combattait dans les armées de Grant, c'est parce que des visiteurs extraterrestres ont fait subir un traitement à la maison où il passe presque tout son temps. Et s'ils ont ainsi mis Wallace hors de prise du temps, c'est parce qu'ils avaient besoin de lui. Depuis un siècle, l'ancien soldat nordiste est préposé au contrôle d'une station de relais par laquelle des voyageurs venus d'autres mondes peuvent être retransmis le long de leur itinéraire cosmique. Wallace seul les voit, puisque tout se passe dans sa maison ; lui seul connaît leur existence, et c'est cette connaissance qui lui impose de se tenir à l'écart de la vie des Terriens. Et c'est simplement l'existence de Wallace que Simak a entrepris de raconter, jusqu'à l'éclatement d'une crise qui risque d'y mettre fin.

Ainsi résumé, le roman ne donne guère l'impression de se distinguer de tant de récits plus ou moins analogues, sur des thèmes variant de l'invasion à la possession. Mais Simak a réussi à faire sentir, à travers le personnage d'Enoch Wallace, toute l'immensité du cosmos, cette immensité fraternelle qu'exprime si bien le titre original de l'œuvre : *Ici se réunissent les astres* (13). Plus que jamais, la différence entre l'homme et les Autres est soulignée. Wallace ne comprend pas tout ce que lui racontent ses visiteurs : il n'a pas toujours l'équipement mental indispensable pour cela. Mais il leur reconnaît le droit d'être différents, sans les considérer pour autant comme des inférieurs. Il sent — et Simak, à travers lui, le fait sentir à ses lecteurs — que ces êtres, gélatineux, invertébrés ou purement énergétiques, sont les représentants d'Humanités aussi estimables que la nôtre.

En cela, Clifford Simak est un véritable humaniste — pour autant que l'on accepte de donner à

(12) Encore un changement de titre : l'édition en volume de ce roman porte celui de **Way station.**

(13) Traduit, pour la version française à paraître dans **Galaxie**, par **Au carrefour des étoiles.**

ce mot un sens insolite. L'humanité, nous dit Simak, est une qualité qui n'est pas le privilège exclusif de notre espèce, mais qu'il nous faut au contraire nous attendre à trouver chez tout être qui possède de la sensibilité et de l'intelligence. Donc, chez toute espèce pensante que nous découvrirons au cours de l'ère astronautique.

Le message qu'il nous adresse, à travers ses récits, est un réquisitoire contre l'égocentrisme et l'anthropomorphisme sous toutes leurs formes. C'est une plaidoirie pour le droit d'être *autre* sans se voir pour autant automatiquement taxé d'infériorité. Comme le remarquait Alfred Bester, c'est là, au sens le plus pur du terme, une attitude de civilisé.

La leçon de Clifford Simak est de celles dont chacun peut faire son profit. Et, s'il est permis de conclure ce survol de son œuvre par une extrapolation, celle-ci peut prendre la forme d'un vœu. Puisse notre humanité, au moment où elle devra comprendre les formes de vie intelligente avec lesquelles l'exploration du cosmos la mettra un jour en présence, puisse donc notre humanité trouver, comme ambassadeur, un être qui ait la sensibilité lucide et généreuse de Clifford Simak.

Demètre IOAKIMIDIS

BIBLIOGRAPHIE DE CLIFFORD SIMAK

Principaux livres

Romans

1950 — Cosmic Engineers
1951 — Empire
1951 — Time and again **(De temps à autres)**
1952 — City **(Demain les chiens)**
1953 — Ring around the sun **(Chaîne autour du soleil)**
1961 — The trouble with Tycho
1961 — Time is the simplest thing
1962 — They walked like men **(à paraître en 1964 chez Denoël)**
1963 — Way station **(Au carrefour des étoiles)**

Recueils de nouvelles

1956 — Strangers in the universe
1960 — The worlds of Clifford Simak **(La croisade de l'idiot)**
1963 — All the traps of Earth **(Tous les pièges de la Terre)**

Vulgarisation scientifique

1963 — The solar system, our new front yard

Nouvelles traduites en français

GALAXIE

n° 12 Jardinage
n° 16 Z comme zèbre
Rééd. : Le zèbre poussiéreux **(Denoël 1)**
n° 17 Plus besoin d'hommes
n° 18 Bonne nuit, M. Jamot !
Rééd. : Bonne nuit, Mr. James **(Denoël 2)**
n° 20 La croisade de l'idiot
Rééd. : La croisade de l'idiot **(Denoël 1)**
n° 22 Opération mastodonte

n° 34 L'école du bonheur
n° 36 Honorable adversaire
Rééd. : Honorable adversaire **(Denoël 1)**
n° 38 Trop facile
Rééd. : Raides mortes **(Denoël 2)**
n° 39 Le gros lot
n° 43 Opération putois
n° 45 La planète aux pièges
n° 46 Le père de tous
Rééd. : Le père fondateur **(Denoël 1)**
n° 47 Le robot sentimental
Rééd. : Lulu **(Denoël 1)**
n° 51 Le Martien se trompe de plan
Rééd. : Copie carbone **(Denoël 1)**
n° 52 Le monde des ombres
n° 54 Le secret des Sitters
Rééd. : Les nounous **(Denoël 2)**
n° 55 Une chasse dangereuse
n° 61 Pour sauver la guerre
n° 64 Un riche hiver

FICTION
n° 22 Spectacles d'ombres
n° 90 Tous les pièges de la Terre
Rééd. : Tous les pièges de la Terre **(Denoël 2)**
n° 95 Le dernier gentleman
n° 96 La fin des maux
n° 109 L'arbre à dollars
n° 111 La vermine de l'espace

PRÉSENCE DU FUTUR, Denoël
(1 - La croisade de l'idiot)
La grande cour du devant
(2 - Tous les pièges de la Terre)
Larmes à gogo
Le nerf de la guerre
Planète à crédit

LE SPECTACLE EN LIVRE DE POCHE

Un annuaire — très complet malgré son format réduit — vient d'être publié par la Sté d'Editions Radioélectriques et Phonographiques, 5, rue d'Artois — Paris (8e). *Il s'agit du « Guide Professionnel du Spectacle »*. (Guide du show business). Son format de poche en fait un instrument de travail très pratique pour les metteurs en scène de cinéma, les producteurs et les réalisateurs de T. V. et de Radio et d'une façon générale pour tous les artisans et animateurs du spectacle. Il contient en effet les adresses et numéros de téléphone de la plupart des comédiens, chansonniers, chanteurs, musiciens, danseurs, studios d'enregistrement, éditeurs de musique, de disques, etc... et une quantité d'autres renseignements concernant le spectacle, présentés alphabétiquement et classés de façon très pratique pour en faciliter la consultation rapide. En vente chez tous les libraires de luxe, les disquaires, les spécialistes familiers du monde du spectacle et chez l'Editeur.

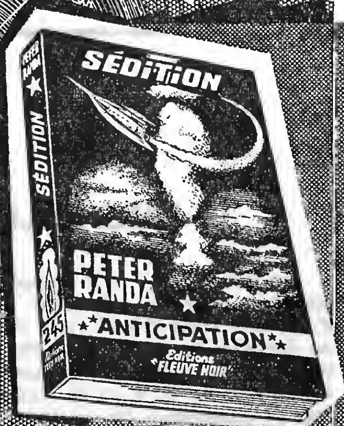
COLLECTION

Anticipation



à paraître...
AVRIL





EN VENTE TOUTES LIBRAIRIES Fr. 2,50

Editions FLEUVE NOIR
★ 69, BOULEVARD SAINT-MARCEL ★ PARIS (13e) ★
Tél. : KEL. 01-82 +

Fleuve Noir

Ici, on désintègre !

Lieutenant Kijé
L'épée de l'archange

Le décor : une France prise dans l'engrenage de guerres mondiales et atomiques. L'action : une consultation médicale, un voyage à travers la France, un autre (sur les quatre dernières pages) dans le temps. Les personnages : des ratés divers. Où diantre sont passés l'archange et son épée ?

Il est bien question, dans ce qu'on peut à la rigueur considérer comme le centre de la scène, d'une sorte de médecin psychiatrique, qui affirme régulièrement son omniscience, fait de pesantes allusions à l' « Autre » et s'appelle, pour éviter toute équivoque sur sa personne, le docteur Satan. Mais ce pauvre diable manque singulièrement de relief et d'envergure. Il se révèle effectivement difficile à annihiler, mais il ne réussit en fin de compte qu'à faire tuer le financier qui venait lui demander protection.

Car c'est ainsi que s'ouvre le roman. Sur une bonne cinquantaine de pages, Louis Basile Loewenstein explique audit Satan qu'il va être assassiné, et reçoit les assurances les plus emphatiques de son interlocuteur : mais bien sûr, il va être protégé, cet assassinat sera évité, il y a d'ailleurs sous la main — ou presque — juste l'homme qu'il faut pour cette tâche. Entre en scène Fenris, militaire et déserteur qui paraît avoir la sympathie de l'auteur. Il est racolé par la secrétaire à tout faire de Satan, voyage et couche avec elle, tente de tuer Satan, puis de s'enfuir, est engagé par Loewenstein, et le tue. Fin de Loewenstein, donc, et fin également du roman. Si la première laisse indifférent, la seconde fait en revanche plutôt plaisir.

Pourtant, l'écriture de ces pages est souvent soignée, l'application de l'auteur, évidente. Mais il y a une disproportion considérable entre cette application et ce qui en est l'objet. L'idée d'une reconstitution méthodique et soigneusement planifiée par l'industrie n'est pas mauvaise, et donne lieu à des notations d'une saveur insolite : « **Selon les programmes en cours, vous devez jeter sur le marché, dès l'année prochaine, les fusils à répétition, les mitrailleuses, les moteurs à explosion et les tanks.** » Mais les invraisemblances sont là, elles aussi : bien qu'entraînée dans une guerre qui dure depuis longtemps, la France imaginée par l'auteur possède des routes à peu près intactes, puisque Fenris et la secrétaire se rendent en voiture en une nuit de Marseille à la capitale. La navigation est encore surtout à voile, mais on spécule à la Bourse. La majorité des gens ignore ce qu'est un revolver, puisqu'il n'en existe qu'un seul exemplaire (ce serait pourtant quelque chose d'assez utile, dans une guerre, non ?) mais on travaille à la réalisation d'une machine à voyager dans le temps. Si l'auteur a voulu évoquer l'absurdité foncière de la

guerre, il y est certainement parvenu. S'il a cherché à brosser un décor cohérent, sa réussite est beaucoup plus contestable.

Comment s'étonner, en considérant une telle toile de fond, de ce Satan étriqué qui est mis en scène ? Ceux qui ont lu **Je suis le ténébreux** de Monique-Alika Watteau trouveront ici comme là un Lucifer attaché à la profession médicale. Mais la ressemblance ne va guère plus loin. Alors que le Ténébreux possédait une grandeur inquiétante, ce pauvre docteur Satan ne suscite qu'un sourire un peu apitoyé, tant est grande la disproportion entre ce qu'il se proclame et ce qu'il se révèle. Si c'est là l'Archange du titre, il est terriblement déchu. Quant au sieur Fenris, mieux vaut se borner à remarquer qu'il constitue un produit plausible d'une époque déréglée.

Les dialogues sont longs, l'action demeure hésitante et maladroitement évoquée ; en comparant les premiers à la seconde, on arrive à résumer l'impression d'ensemble que laisse ce roman : passablement de bruit pour pas grand'chose.

Demètre IOAKIMIDIS

L'épée de l'archange par le Lieutenant Kijé : Hachette, Rayon Fantastique, 4 F.

Loin de Terra

(anthologie réunie par Maxim Jakubowski)

Une anthologie de la science-fiction britannique ? Bravo pour l'idée, mais non pour sa réalisation.

En langue française, les recueils de récits brefs de science-fiction ne sont pas bien nombreux. Mais cette rareté même permettait un choix étendu. Or, le caractère le plus évident de ce volume est l'inégalité des nouvelles qui le composent.

Il y a ici plusieurs pièces dont la publication en livre ne s'imposait guère. Et celle qui porte la signature de Maxim Jakubowski est indubitablement du nombre. Cependant, il s'agit certainement ici d'un manque de modestie, plutôt que d'un manque de discernement ; mais aussi, pourquoi inviter la comparaison avec des nouvelles signées Harrison ou Aldiss ? Maxim Jakubowski a donc écrit **Chasseur, reviens...** qui est une verbeuse combinaison de deux thèmes. L'un est celui des astronefs vivants, dont James Blish avait fait le sujet de **Solar plexus**, et dont la très plaisante **Juliette** de Claude Cheinisse constituait une sorte de transposition en mineur (il s'agissait dans ce dernier récit d'une automobile vivante). Le second thème est celui d'un Terrien que son entourage transforme progressivement : A. E. van Vogt en avait tiré son mémorable **Enchanted village**. On objectera peut-être que ce sont là des comparaisons écrasantes. Sans doute, mais l'auteur les appelle, en présentant sa prose dans cette réunion où figurent les œuvres de quelques écrivains de premier plan. Ladite prose se caractérise ici par un style emphatique et grandiloquent.

Avec le récit de Maxim Jakoubowski, qui provient de son fanzine **Nocturne**, la nouvelle de Gordon Walters, apparemment inédite, représente le seul texte du livre qui n'ait pas eu les honneurs d'un magazine. Les deux nouvelles sont d'ailleurs sensiblement de même classe. Dans **Un Terrien meurt,** Gordon Walters tente d'accommoder le thème des pouvoirs extra-sensoriels d'une fade sauce policière.

Le niveau s'élève quelque peu avec les récits de Colin Kapp et de E. C. Tubb, bien que ces deux auteurs aient souvent fait beaucoup mieux que ce qu'on nous en présente ici. Dans **Le verre de Iargo,** Colin Kapp met en scène un enquêteur-poète au langage parfois plaisamment farfelu, mais la faiblesse du récit réside en la totale gratuité de l'idée pseudo-scientifique sur laquelle il se fonde.

Quant aux **Murailles de l'infini** de E. C. Tubb, c'est la démonstration d'un métier assez solide exploitant un thème classique, celui de l'astre vivant. Là aussi, une comparaison qui n'est pas favorable à la nouvelle de ce livre : du même sujet, Ray Bradbury avait tiré **Here there be tygers.**

Plus ambitieux sur le plan de l'écriture proprement dite, les récits de J. G. Ballard et de Brian Aldiss tendent à créer un climat plutôt qu'à narrer une action. **Centenaire,** de Aldiss, est l'étude en demi-teintes d'un lointain avenir où nous et les autres sont — ou sommes — confondus. La prose raffinée et poétique de Brian Aldiss était ici d'une traduction particulièrement malaisée, et il n'est pas certain que Marcel Battin ait résolu tous les problèmes qu'elle posait. Dans **La cage de sable,** J. G. Ballard sait piquer adroitement la curiosité du lecteur par son évocation de ce sable martien qui se trouve au bord de l'Atlantique ; il réussit également — et c'est plus important — à trouver un nouveau symbole du scepticisme à l'égard de la science. Son évocation de satellites artificiels devenus les cercueils de leurs pilotes, qui tournent interminablement autour de la Terre en dessinant des constellations régulièrement changeantes, a trouvé en Michel Deutsch un traducteur attentif, intelligent et fidèle à la fois. Michel Deutsch a également préparé une excellente version française de **Les proies,** dont l'auteur est Kenneth Bulmer. Aucune recherche de profondeur dans ces pages, mais la narration précise et nerveuse d'une chasse à l'homme — au sens très littéral de l'expression : des safaris sont organisés pour des extra-terrestres, avec des humains en guise de gibier.

Dans **La mauvaise saison,** Robert Presslie reprend lui aussi un thème classique, celui de l'extra-terrestre dont les intentions sont aussi bonnes que l'apparence est inquiétante. Mais il le traite avec simplicité et naturel, et réussit à être humain sans devenir larmoyant ni emphatique. Ici aussi, il y a lieu de mentionner une bonne traduction, due à Sonia Florens.

Le livre comprend encore **Les rues d'Ashkalon,** dont l'auteur est Harry Harrison. L'inclusion de ce récit dans un volume consacré à la science-fiction britannique peut être discutée, puisqu'il s'agit d'un écrivain américain ; mais le fait est que la nouvelle a été publiée dans le magazine londonien **New Worlds,** et, surtout, qu'elle se rattache au genre périlleux de la science-fiction à résonances religieuses. C'est à coup sûr un texte qui ne s'oublie pas aisément et, à ce titre, il peut être comparé à **The** star d'Arthur Clarke, voire à **Un cantique pour Leibowitz** de Walter Miller. Harry Harrison met simplement en scène une population d'extra-terrestres qui reçoivent le message d'un missionnaire, et qui se posent ensuite certaines questions. Indéniablement, cette nouvelle méritait d'être traduite en français (encore un bon travail de Sonia Florens) et aussi de figurer dans un livre.

Mais peut-on en dire autant de toutes les autres histoires qu'a choisi Maxim Jakubowski ? Force est de répondre à une telle question par la négative. Malgré tout le plaisir que l'on éprouverait à encourager une entreprise aussi louable intrinsèquement que la préparation d'une anthologie, on ne peut guère applaudir à ce volume. Le manque de discernement et l'absence de modstie (ce n'est peut-être qu'un hasard, mais **Chasseur, reviens...** est une des deux plus longues nouvelles du recueil) font de ce volume un ramassis inégal beaucoup plus qu'une véritable anthologie au sens étymologique. La chose est d'autant plus regrettable que c'est le premier livre de la collction **Présence du Futur** où se trouvent présentés des textes d'auteurs différents.

Demètre IOAKIMIDIS

Loin de Terra, anthologie de science-fiction britannique réunie par Maxim Jakubowski : Denoël, Présence du Futur, 6 F 15.

L. Sprague de Camp

La couronne de lumière

Sprague de Camp illustre dans ce livre une position philosophique et sociale franchement traditionaliste, à travers une affabulation canularesque dont l'humour se situe à égale distance de Mark Twain et d'André Roussin. C'est un ouvrage pour amateurs de gaudrioles chargées de bons sens.

Sur la planète Niond vivent des communautés humanoïdes, organisées à la façon des abeilles : une reine ovipare, des bourdons réservés à la fécondation des la Reine, des ouvrières, femelles asexuées qui assument les travaux et la défense. Une expédition terrienne vient de se poser sur Niond au moment où commence le roman, lequel va décrire les répercussions de ce contact avec la société indigène, encore à l'âge du bronze.

L'ouvrière Iroedh profite d'une querelle entre Terriens — au cours de laquelle elle est témoin d'un accident — pour exercer un chantage auprès de l'un d'eux, le Dr. Bloch. Elle parvient ainsi à délivrer le bourdon Antis, condamné par le prochain « nettoyage », et à favoriser la prétendante au trône. Celle-ci se sert du sabre terrien dont Iroedh s'est emparé pour tuer la précédente reine en combat légal. Mais Iroedh doit s'enfuir avec Antis, en raison de la duplicité de la princesse victorieuse. Il existe, hors des communautés, des bourdons qui ont échappé au massacre périodique, et qui forment des bandes de « Truands ». Ils n'accueilleront jamais l'ouvrière Iroedh, qui part en compagnie d'Antis avec le Terrien Bloch et sa fiancée, Barbe Dulac. Ils comptent se réfugier auprès de l'Oracle de Ledhwid, célèbre par ses quatrains ambigus.

Sur le chemin, ils sont attaqués par des Truands. L'émetteur de Bloch est détruit, les chariots et les uegs (bipèdes de trait) volés, la boussole perdue. Ils sont condamnés à errer dans la jungle, où Iroedh est contrainte de manger du gibier pour ne pas mourir de faim. Elle devient alors femelle complète, car le développement sexuel des ouvrières était inhibé par leur régime végétarien. Cette surprenante transformation modifie ses rapports avec le bourdon, et ils prennent modèle sur le couple humain qui les accompagne. Là-dessus, ils atteignent le Temple où officie l'Oracle Gildack, lequel n'est qu'un naufragé non-humain qui n'a pas pu regagner sa planète d'origine. Les Truands attaquent le Temple afin de s'emparer des armes des Terriens. Ils sont vaincus par les paroles plus que par le combat, mais Gildack est tué.

Pendant ce temps, les communautés dont fait partie Iroedh sont agressées par leurs ennemis traditionnels, des gérants acromégales nommés Arsuuniens. Iroedh vient leur prêter main-forte à la tête d'une armée de Truands ralliés. Estir, la reine parjure, est tuée par Vardh, l'amie d'Iroedh, tandis que les Arsuuniens montent à l'assaut. Mais les armes de bronze fabriquées sur le modèle du sabre d'abatis terrien font merveille : les Arsuuniens sont massacrés. Les communautés vont désormais s'unir, adopter un régime mixte et se livrer aux joies du mariage. Iroedh et Antis deviendront correspondants des Terriens pour la planète en qualité de Roi et de Reine.

Ainsi, les coutumes et l'évolution ultérieure du peuple de Niond seront complètement transformées par l'arrivée des Terriens, malgré le souci du Dr. Bloch de ne s'ingérer en rien dans son mode d'existence.

Un ouvrage fourmillant de termes soi-disant extra-terrestres est toujours d'une lecture un peu lassante, même si l'on dispose d'un lexique à tendance humoristique à la fin du volume : il faut s'y référer. On y trouve par exemple : « **Weu !** » : **exclamation de tristesse.** « **Prutha !** » : **exclamation exprimant la contrariété.** Il faut admettre que des sons bêtifiants et saugrenus comme

ceux-là ne laissent pas de réjouir. Il y a aussi cette armure pornoscopique dont la partie inférieure ne cache rien de la virilité du combattant — mais qui l'expose en même temps à la perdre. Le fait qu'Iroedh se mette à rêver de piliers au moment de sa transformation en femelle complète n'est pas pour surprendre, en revanche, le lecteur assidu des articles de vulgarisation sur la psychanalyse. Mais l'ironie avec laquelle l'auteur présente les rites magiques ou les prophéties fait long feu : ce sont des pratiques dont le lecteur moyen de S. F. n'est plus coutumier depuis quelques générations. Dans le même ordre d'idées, on se sent légèrement agacé par le langage petit-nègre des braves indigènes qui prononcent : « fizi » pour « fusil », et « Doteubloc » pour « Docteur Bloch ». (Ce parternalisme bienveillant est l'une des critiques que l'on peut faire à Stefan Wul dans l'un de ses romans, par ailleurs excellents.) Plus grave est l'assimilation non déguisée entre les communautés de la Planète Niond et l'ancienne secte terrienne appelée « communistes ». On voit pointer là une oreille qui, pour entendre le langage positiviste, n'en écoute pas moins préférentiellement la propagande anti-soviétique. Heureusement, le bon vieux mariage terrien est là pour faire reculer l'hydre.

Ces considérations mises à part, il reste une opérette gauloise écrite par un Américain farceur, et très bien servie par une traduction alerte, correcte et liée comme une bonne sauce.

André RUELLAN

La couronne de lumière (Rogue Queen) par L. Sprague de Camp : Hachette, Rayon Fantastique, 4 F.

Robert Soulat

La lune dans un seau d'eau

Je ne sais par quel bout prendre ce succulent bouquin, mais prenez-le, vous, par n'importe quel bout, et lisez-le en vous pourléchant les babines, à supposer que vous aimiez vous régaler d'un roman léger, drôle, gaillardement troussé et poétique en diable. La plume alerte de Robert Soulat ignore l'ennui ; il se divertit si visiblement à écrire qu'il est à peu près impossible de résister à cette joie de vivre communicative.

Sachez, pour commencer, que l'ouvrage est divisé en XXXIII chapitres (pas un de moins), lesquels portent des titres aussi proches du poème surréaliste que : « La malchance est une tubéreuse », « Le mugissement d'une vache antédiluvienne » ou « Le connétable de Bourbon courbé sous le faix d'un autobus ». Sachez aussi que le héros, Robin Carabasse, charmant jeune homme lunatique, est un moderne Marquis de Carabas qui, pour son infortune et son ravissement, rencontre son Chat Botté en la personne d'une radieuse enfant prénommée Léa. L'auteur décrit cette dernière avec tant de gourmandise qu'il serait coupable de ne pas lui laisser la parole :

« Elle avait de petits seins et un petit ventre. Les uns devaient être en poire et l'autre légèrement bombé. La bouche et le nez étaient minces, aigus, sauf lorsqu'elle respirait fort et que les lèvres et les narines se dilataient. (...) Elle avait les cuisses les plus inattendues, les plus incroyables, les plus douces, les plus puissantes, les plus émouvantes, des cuisses de commencement du monde, des cuisses comme des rivières, des cuisses comme celles de la femme infidèle de Lorca, des cuisses comme des plaines en été... »

Au couple Robin-Léa, fait pendant — dans la veine la plus grasse

et la plus truculente — le répugnant, l'ignoble oncle Maltaverne, ex-boucher milliardaire, qu'on voit dans sa première apparition « se décrotter le nez d'un doigt luxurieux » et palper son « lieu géométrique » avec extase, et dont la distraction favorite est de se costumer en Mickey Mouse pour se livrer à ses vices inavouables. Et il y a aussi bien d'autres personnages : la suave Marie Lampereur, ancienne dactylo, ancienne reine de beauté, et riche veuve blonde et voluptueuse ; Alban l'homme aux gros genoux ; les savants-gangsters prospectant l'apolinium à l'aide de leurs compteurs Gégène ; sans oublier au passage Gamaliel le renard cartésien et un boxer géant et puceau répondant au doux nom de Patrick de Valgeneuse. Quant à Léa, on l'aura compris, ce n'est pas n'importe qui : une fille-chat, une chatte-femme, on ne sait pas trop, bref un peu fée un peu sorcière, et en tout cas pas du tout mais pas du tout catholique. A douze ans, elle tient son journal, dont voici un extrait tristement édifiant : « **Je ferai jamais jamais jamais la femme avec un homme. Je haïs pas spécialement les hommes, mais ça serait pas honête. Qu'est-ce qu'il panserait, mon homme, si le lendemain matin il trouvait un chat dans son lit, à la plasse de moi ?** » Au même âge, on la surprend nuitamment attirant à elle des hordes de matous gris. Entre autres sales habitudes, elle a celle de miauler sous le coup de l'émotion. Et entre autres malins tours de sa façon, le don de faire perdre sa virilité au malheureux Robin chaque fois que celui-ci veut l'approcher. Ce qui est, on l'admettra, une chose qui décemment ne se fait pas.

Un roman rabelaisien et tendre, écrit dans un style aimable et doucement folingue, c'est là depuis Marcel Aymé un produit suffisamment rare pour mériter la dégustation. Bref, que vous soyez amateur d'insolite ou de moules à gaufre, achetez — chat en poche, naturellement — **La lune dans un seau d'eau.**

Luc **VIGAN**

La lune dans un seau d'eau par Robert Soulat : Gallimard, 13 F.

John MacDonald

Strip-tilt

On se souvient sans doute de **Miss Shumway jette un sort,** qui fut la première et la seule incursion de la Série Noire dans le domaine de la « fantaisie », sinon du fantastique. « **Strip-tilt** » renouvelle cet essai, avec la même réussite.

Chacun de nous s'est surpris un jour à rêvasser aux possibilités qui lui seraient offertes s'il devenait invisible ou invulnérable, impalpable à la rigueur ; John MacDonald s'est plus à concrétiser ce rêve schizophrène avec verve et ingéniosité.

Il faut attendre la page **122** pour que, brusquement, nous nous trouvions plongés dans ce monde des désirs assouvis et que nous fassions l'apprentissage de la toute-puissance. Ces pages préliminaires auraient pu être pénibles si MacDonald n'avait montré la même habileté à glisser son héros dans les pièges savants d'une intrigue bien menée qu'il avait su le faire dans ses précédents romans (**Les énergumènes**, entre autres). C'est au contraire encore plus satisfaisant pour le lecteur intoxiqué par la Série Noire, habitué à ses règles précises, de pouvoir se libérer pour une fois du poids de la fatalité par des subterfuges que ne désavoueraient pas Brown ou Schekley.

Kirby Winter hérite d'un oncle fa-

buleusement riche. Il s'avère que cet héritage est constitué par une vieille montre et une lettre qu'il recevra dans un an. Naturellement des aventuriers de toutes sortes, les actionnaires des sociétés que contrôlait l'oncle, le fisc, la police accusent Kirby d'avoir détourné cet argent dont il ne reste plus trace. L'intrigue se noue rapidement et Winter, traqué par cette meute assoiffée d'or, se réfugie chez une amie de rencontre, la troublante Bonny Lee.

Je ne vous raconterai pas comment Kirby s'en sortira, ni quel est le secret de son merveilleux pouvoir, mais sachez que les 128 dernières pages sont fertiles en aventures baroques et en incidents cocasses. J'ajouterai que l'obsession sexuelle de John MacDonald ajoute à **Strip-tilt** un charme inédit qu'apprécieront les voyeurs intellectuels.

Philippe CURVAL

Strip-tilt par John MacDonald : Gallimard, Série Noire.

Claude Henri

Le brouillard

Un ouvrage de débutant, avec les qualités et les défauts que cela suppose... Les qualités : enthousiasme, intransigeance, audace. Les défauts : inexpérience, schématisation, désir de mettre dans ce premier livre le plus possible de soi-même.

Le sujet proprement dit est d'une originalité médiocre : un voyageur, débarqué par hasard dans une gare inconnue, se retrouve dans une ville étrange perpétuellement entourée d'une ceinture de brouillard, où le carnaval semble durer toute l'année, et dont il lui est désormais impossible de s'échapper. Du reste, de l'avis général, la gare où il est descendu n'existe pas. Lorsque, pour s'en assurer, Isidore Duval (le voyageur) se rend à la sortie de la ville, il ne parvient pas en effet à retrouver le bâtiment entrevu dans le brouillard, ni même la voie ferrée. Mieux ! Tous les citadins sont persuadés que rien n'existe en-dehors de la ville, qu'il n'y a pas d'ailleurs, et Isidore Duval lui-même n'a plus aucun souvenir de sa vie antérieure. Il s'installe donc dans la ville, y gagne péniblement sa vie comme photographe, s'y crée une liaison avec une fille de joie. Mais en réalité il ne cesse de nourrir une impossible chimère : fuir, s'évader, retrouver le monde extérieur, le sien, le vrai...

Comme on peut le voir, le scénario reprend quelques-uns des thèmes les plus connus de la littérature fantastique — les univers parallèles, le voyageur, le carnaval, le brouillard, le paradis perdu — et les orchestre autour d'une idée chère à l'auteur : la situation de l'homme qui refuse toute solidarité humaine est sans issue, et ne peut mener qu'à l'échec.

Les passages traités en prose poétique, et qui démarquent quelque peu **Le bateau ivre** d'Arthur Rimbaud, alternent avec les pages narratives qui, elles, rappellent le Kafka du « **Procès** » et le Bradbury de « **Fahrenheit 451** ». Quant à la ville, elle joue à la fois le rôle d'allégorie et de microcosme : « **Il y a des gens qui ne portent pas le masque... enfin, si on peut appeler cela des gens... ceux qui n'ont même pas d'argent pour s'acheter un masque et le porter tout le temps, alors ils s'en payent un pour carnaval et puis ils le rangent comme un habit de cérémonie, pour ne s'en servir que dans les grandes occasions. Mais ce sont à peine des hommes, des mendiants, des**

ouvriers, des riens du tout, quoi... » (p. 95).

Le style incertain, hésitant, mal fixé, un peu trop léché, donne lieu à quelques morceaux de bravoure assez faciles. (Je pense notamment au délire d'Isidore Duval dans sa chambre d'hôtel.)

Bref, un roman à demi raté, une œuvre de jeunesse sans grande importance, mais à tout prendre bien plus attachante que les « géniaux » et abracadabrants échafaudages des Butor, Robbe-Grillet, Claude Mauriac, Nathalie Sarraute, et autres jeunes paons du « nouveau roman » français.

Je ne sais si Claude Henri deviendra un jour un des grands représentants de la littérature fantastique en France, et sans doute est-il encore trop tôt pour se prononcer à ce sujet. Mais je voudrais d'ores et déjà souligner le courage dont il a fait preuve en choisissant, pour sa première œuvre littéraire, un sujet qui ressortit délibérément au domaine du merveilleux, et en jouant le jeu jusqu'au bout. Pour cette raison, déjà, son livre mérite de retenir un moment notre attention.

Jacques SIRY

Le brouillard par Claude Henri : Editeurs Français Réunis, 8 F.

Abraham Tertz
Le verglas

Les Occidentaux sont toujours très curieux de toutes les manifestations littéraires soviétiques qui entrent clandestinement dans leur pays. Cela suffit pour les rendre d'avance pleins d'indulgence et d'admiration pour l'auteur. Le manuscrit du **Verglas** ayant pénétré en France dans ces conditions n'a pas fait exception. Mais il ne s'agit pas ici, comme trop souvent, d'une simple polémique jetée en pature aux anticommunistes. Les nouvelles d'Abraham Tertz — dont on ignore le nom véritable et la raison pour laquelle il a choisi un pseudonyme aux consonnances juives — si elles sont fortement imprégnées des conditions de vie en URSS, dépassent le simple documentaire pour s'élever jusqu'à l'œuvre littéraire valable. Et une partie de ces nouvelles sont purement fantastiques.

Le verglas, qui donne son titre au recueil, met en scène un homme, Vassily, atteint soudain d'une faculté divinatoire et qui utilise ce nouveau talent pour animer une morne soirée de jour de l'an. Ses prédictions, qui s'accompagnent de révélations sur le passé des convives, s'avèrent toutes exactes. Il quitte la ville avec sa maîtresse pour protéger celle-ci d'une mort qu'il a vu prochaine et qui sera due à un accident dans ladite ville. Mais il est arrêté au cours de sa fuite. On l'oblige à mettre ses dons au service de la défense nationale. Pendant quelques temps, la diplomatie soviétique bénéficie de ses prédictions et agit en conséquence. Elle pourrait, grâce à ces renseignements, changer selon sa volonté la face du monde. Mais, malgré ses avertissements, Vassily n'arrive pas à faire venir sa maîtresse auprès de lui et elle mourra au jour prévu. Le choc de cette mort fera perdre son don à l'amant. On peut voir là, bien sûr, une amusante critique du régime qui n'hésite pas à se laisser influencer par des hypothèses antiscientifiques. Mais il y a bien plus, car Abraham Tertz étudie son héros très en détail.

Toi et moi est une étrange histoire insolite de dédoublement qui restera trouble et équivoque jusqu'à la fin.

Jean-Marie Domenach dans sa préface nous dit, à propos de la nouvelle **Les locataires**, que « l'une des

pires servitudes du monde soviétique est cette promiscuité de 2 ou 3 familles dans le même appartement ». Sans doute est-ce cela qui fut à la base du récit où nous nous retrouvons dans un monde hallucinant de démons familiers et de commères qui se transforment en rats pour venir nous hanter. Un des meilleurs morceaux du recueil.

L'audience est ouverte n'est pas fantastique, mais s'apparente à la science-fiction par un détail : deux inspecteurs en civil surveillent un secteur de la ville. L'un d'eux trouve une méthode scientifique d'exploration des canalisations en installant un tamis qui permettrait d'en extraire tout le papier et de pouvoir ainsi y trouver les projets subversifs dont on a voulu se débarrasser. Puis poussant son idée plus loin en extrapolant d'après **La machine à explorer le temps,** dit-il, il invente l'idéoscope qui permettrait de contrôler les pensées et les sentiments de tous les citoyens.

Sur les six nouvelles contenues dans **Le verglas,** ce n'est sans doute pas un hasard si trois d'entre elles sont fantastiques et la quatrième influencée un instant par la SF. C'était, il faut croire, la forme la plus appropriée pour nous faire pénétrer dans un monde où le matérialisme n'a pas fait oublier le rêve qui se transforme souvent en hallucination.

Martine THOMÉ

Le verglas par Abraham Tertz : Plon, « Feux Croisés », 16 F. 50.

Erckmann-Chatrian

Contes des bords du Rhin
Contes fantastiques

En novembre 1872, Flaubert écrivait à George Sand : « **J'ai lu, cette semaine,** L'illustre docteur Mathéus, **d'Erckmann-Chatrian. Est-ce assez pignouf ! Voilà deux cocos qui ont l'âme bien plébéienne** ». Et il signait : « **Votre vieux troubadour** »... N'ayant rien compris à la Commune — sa **Correspondance** en témoigne éloquemment — il eût été surprenant de le voir porter quelque intérêt à « **l'âme plébéienne** », ou tout simplement écouter les battements du cœur populaire. En fait, socialement, politiquement, et à quelques nuances près, Flaubert n'avait pour opinions que celles, toutes faites, de cette bourgeoisie qu'il abhorrait, et elles eussent pu figurer en bonne place dans son fameux **Dictionnaire des idées reçues.** Bref, le cœur populaire, qui ne lui disait rien qui vaille, l'effrayait passablement quand, de surcroît, il s'avisait de battre un peu plus fort que de coutume. C'est assez dire qu'Erckmann-Chatrian qui, dans leurs **Romans nationaux,** ne se sont jamais penchés que sur de petites gens et de grands mouvements sociaux et politiques — **Histoire d'un paysan** (la Révolution française), **Waterloo, La guerre, L'invasion, Le blocus, Histoire d'un homme du peuple** (48 et le coup d'Etat du 2-Décembre), **Histoire du plébiscite, etc.,** — c'est assez dire, bien sûr, qu'ils ne risquaient guère de passionner le « **vieux troubadour** », claquemuré qu'il était dans sa tour d'ivoire de Croisset. Mais ils en passionnaient bien d'autres : les journaux se disputaient leurs œuvres ; et, en seize mois, Hetzel ne vendit pas moins d'un million et demi de livraisons de l'édition populaire illustrée des **Romans nationaux.** Il faut donc croire que ces « **deux cocos** » avaient tout de même quel-

que chose à dire et qu'ils savaient se faire entendre...

On les prit longtemps, on les prend encore, pour des Alsaciens. En réalité, Emile Erckmann (1822 - 1899) et Alexandre Chatrian (1826 - 1890) étaient bel et bien Lorrains, étant né, le premier, à Phalsbourg et, le second, au Grand-Soldat, en Moselle. Leur collaboration fut en fait une association : demeuré dans sa lointaine province, Erckmann écrivit pratiquement la totalité de l'œuvre « commune », tandis que Chatrian — qui habitait Paris — conseillait, suggérait, élaguait, courait les journaux et les éditeurs, encaissait les droits, les plaçait à sa guise et les faisait fructifier.

J'ai déjà dit que le succès de l'œuvre d'Erckmann-Chatrian avait été considérable. J'ajouterai qu'elle fut très lue durant un demi-siècle, qu'on la demandait constamment dans les bibliothèques publiques — presque autant que celles de Hugo et de Dumas père — et que sa réputation dépassa largement nos frontières. Pourtant, mis à part quelques titres archiconnus, on ne la trouvait plus guère en librairie. Et, comme l'écrit Jean-Jacques Pauvert, dans de biens curieuses pages qu'il a consacrées « aux » auteurs de **L'ami Fritz**, « **on ne connaît plus Erckmann-Chatrian faute de pouvoir le lire complètement** ». Ayant ajouté : « **J'ai pensé que c'était dommage** », il les réédite. En quatorze grands et forts volumes reliés où se retrouvent les vignettes de Lix, de Benet, de Gluck, de Schuler, de Riou, de Bayard et autres, lesquelles illustraient déjà admirablement l'édition populaire Hetzel. Avec cette réédition, Pauvert nous permet de lire enfin, ou de relire, les **Contes des bords du Rhin** et les **Contes fantastiques**, qui constituent respectivement les 7e et 13e tomes de l' « intégrale » des **Contes et romans nationaux et populaires.** Signalons ici qu'il existe également chez Pauvert, mais hors collection, une très belle édition brochée des **Contes des bords du Rhin** en tout point semblable au volume relié, qu'elle coûte moitié moins cher et qu'elle comporte, en plus, une fort intéressante préface de Jean Cassou.

Les Contes des bords du Rhin et les **Contes fantastiques**, tels qu'on nous les redonne aujourd'hui, diffèrent notablement de leurs éditions originales. En effet, le premier de ces deux volumes groupe, outre les huit contes (1862) qui lui donnent son titre, un roman : **Maître Daniel Rock** (1861) et douze autres récits empruntés soit aux **Contes de la montagne** (1860), soit aux **Contes populaires** (1862) et même — on ne sait pourquoi — aux **Contes fantastiques** (1860) pour ce qui est de **L'oreille de la chouette**, rebaptisée postérieurement **L'inventeur.** Quant au second volume, il comprend un roman : **Les vieux de la vieille** (1880), une nouvelle : **Loïs** (1882), un autre roman : **Le banni** (1882) et onze **Contes fantastiques.** L'originale en comptait quatorze ; et, si l'on sait déjà que **L'oreille de la chouette** a pris place dans le volume précédent, on s'étonne tout de même un peu de ne retrouver ici ni **Gretchen** ni **Entre deux vins.** Le recueil s'achève avec un dernier conte, **Science et génie** (1849), sensiblement plus long que les autres.

Quand on a lu l'ensemble de ces divers **Contes**, on s'aperçoit immédiatement que ceux où intervient le fantastique — ou, si l'on préfère, le surnaturel — sont fort rares. Les **Contes des bords du Rhin** n'en comportent que six : **La pêche miraculeuse, Le blanc et le noir, Messire Tempus, Le bourgmestre en bouteille, La tresse noire, Le violon du pendu.** Les **Contes fantastiques** ne le sont un peu qu'avec **L'esquisse mystérieuse** et **La lunette des Hans Schnaps.** Ajoutons-y encore **Science et génie,** et je crois bien que tout sera dit. Toutefois cela ne diminue en rien les mérites, multiples et patents, des autres récits qui, tous, sont toujours ou bizarres ou étranges, et côtoient fréquemment le fantastique avec bonheur. Un fantastique d'autant plus efficace qu'il s'insère, le plus souvent, dans un cadre rigoureusement naturaliste.

Cela posé, et sans même tenter d'en donner une vue cavalière — il y faudrait des pages et des pages — « survolons » au moins quelques-uns de ces contes. On sait au reste qu'ils

en valent la peine. **La pêche miraculeuse** — c'est le nom d'un tableau dont le peintre défunt se réincarne sous les espèces d'un grand coq noir — s'achève en une extraordinaire beuverie, en un homérique combat singulier, dont les deux protagonistes s'affrontent à l'ale, au porter, au lambic, au schiedam... **Le blanc et le noir**, qui voit se matérialiser le spectre d'un assassin et ceux de sa pitoyable victime et d'un gibet où il se balance, **Le blanc et le noir** est une fort belle histoire. Et le grand Jean Ray ne s'y est pas trompé, qui l'a reprise en 1947 dans son anthologie de récits fantastiques, **La gerbe noire.** Quand **Messire Tempus** et ses horloges de Nuremberg paraissent, certain soir, au seuil de l'Hôtel de la Couronne, à Pirmasens, tous ceux qui s'y trouvent se mettent à vieillir d'un coup. Mais Mlle Charlotte, qui se veut toujours jeune, continue de chanter **Rose de mai** d'une bouche édentée, en s'accompagnant au clavecin, sous l'œil de ses soupirants de jadis maintenant cacochymes. **Le bourgmestre en bouteille**, lui, s'est « enflaconné » posthumement par le truchement d'un vin né du pied de vigne qui croît sur sa tombe. Cette étonnante histoire, la toute première — avec le très bon **Sacrifice d'Abraham** — publiée en 1849 sous la signature d'Erckmann-Chatrian, témoigne déjà d'une singulière maîtrise. L'inquiétant **Violon du pendu**, l'énigmatique, la douce amère **Tresse noire, La lunette de Hans Schnaps** — ce kaléidoscope optimiste où s'animent nos désirs les plus secrets — méritent mieux que d'être feuilletés d'un doigt négligent. **L'esquisse mystérieuse** qui, figurant sur le papier le rêve d'un innocent, le conduit aux portes de la mort avant que de faire arrêter le coupable, **L'esquisse mystérieuse** a eu le privilège de se voir reproduite aux Etats-Unis, ces derniers mois, dans l'**Ellery Queen's Mystery Magazine** dont on connaît, avec **Mystère-Magazine**, l'homologue français. **Science et génie**, qui se ressent de l'orthodoxie « gothique », m'a laissé quelque peu pantois : j'y ai découvert, mêlé au lyrisme exacerbé du **Champavert** de Pétrus Borel, comme un avant-goût des délirantes inventions de Cami.

Il me faudrait encore citer l'attachant **Trésor du vieux seigneur, La montre du doyen** — où l'on voit ledit doyen se dédoubler à la façon du **Procureur Hallers,** — **Les trois âmes**, à l'abominable décor, **Les bohémiens, Le talion, L'œil invisible, Le rêve de mon cousin Elof...** Il me faudrait aussi, comme on l'a déjà beaucoup fait, évoquer Hoffmann et Teniers. Encore que van Ostade avec ses bambochades, plus que le maître des kermesses, me paraisse, tant par la composition que par le trait et la couleur, rappeler davantage l'écriture bonhomme, souriante, simple, savoureuse et précise d'Emile Erckmann, dit Erckmann-Chatrian. Il me faudrait enfin vous recommander chaleureusement la lecture du roman par quoi s'ouvre le recueil des **Contes fantastiques** : cela, qui s'appelle **Les vieux de la vieille,** n'a guère de rapport avec le fantastique. C'est tout uniment, au travers des souvenirs d'un gamin de sept ou huit ans — l'auteur — le récit des conséquences des journées de 1830 pour une petite ville de garnison des Marches de l'Est et, surtout, pour les fiers et naïfs demi-solde de l'endroit. C'est tout, mais — en dépit d'une fin trop attendue — c'est d'une rare justesse de ton, d'un charme et d'une gentillesse admirables qui ne bêtifient jamais. Ces qualités-là ne sont point monnaie courante...

L'œuvre d'Erckmann-Chatrian vient d'avoir cent ans. A cet âge, quand les livres ne moisissent pas dans quelque coin de grenier, c'est qu'ils sont devenus des classiques. Les classiques ne se commentent point : ils se lisent.

Roland STRAGLIATI

Contes des bords du Rhin et **Contes fantastiques** par Erckmann-Chatrian (7e et 13e tomes des **Contes et romans nationaux et populaires**) : Jean-Jacques Pauvert, 33 F. le volume.

L'écran à quatre dimensions

Au fil des revues

Parallèlement à son édition hebdomadaire, *La Cinématographie Française* vient d'inaugurer la publication de numéros spéciaux mensuels dont la première série doit porter sur les genres cinématographiques. Ce programme alléchant et ambitieux (un numéro par genre, un genre par mois), a débuté en décembre dernier par une présentation générale, où les auteurs des futures études donnent chacun, dans un court article, un premier aperçu de leur dossier. Signalons dans notre domaine une *Science-fiction* par Jacques Siclier et un *Film d'épouvante* par Michel Caen. Voilà une nouvelle contribution, et d'importance, à la cause du cinéma insolite (on sait que la *Cinématographie Française* est une publication professionnelle, largement diffusée chez les exploitants). Espérons que les numéros spéciaux tiendront les promesses de ce brillant coup d'envoi.

Le numéro 57 de *Positif* est consacré en grande partie au récit, par Robert Benayoun, de son voyage à Hollywood. Notre cormanien en chef a vu en Amérique plusieurs films de son auteur de prédilection, et nous met l'eau à la bouche en nous parlant de « l'auteur facétieux et lyrique de *La tour de Londres,* celui pervers et halluciné du *Palais hanté* ». Ce dernier film, remarquons-le au passage, est tiré d'un roman de Lovecraft, *Le cas étrange de Charles Dexter Ward.* Le succès rencontré par les films de Corman adaptés d'Edgar Poe va-t-il s'étendre à d'autres écrivains fantastiques, et tirer de sa malédiction l'auteur maudit par excellence, le confident d'Abdul Alhazred ? En tout cas Benayoun (toujours lui) nous annonce un *Twice-told tales* de Sidney Salkow d'après trois contes de Nathaniel Hawthorne, ce qui semble prouver que le mouvement d'extrapolation est en bonne voie.

Le numéro 3 de *Ciné-Documents* est un « spécial cinéma fantastique ». On pourra bientôt aller bombarder les revues de cinéma qui n'ont pas fait de numéro spécial sur le cinéma fantastique : le travail sera vite fait. Si en revanche on entreprenait de livrer au comte Dracula tous les distributeurs français qui n'on jamais acheté de film insolite, gageons que celui-ci deviendrait gros et gras pour longtemps et cesserait de ressembler à Christopher Lee.

Pour en revenir à *Ciné-Documents,* l'essentiel du numéro est consacré... à un grand article de Jean Boullet, où le fer de lance du cinéma d'épouvante se livre à une nouvelle offensive sur tous les fronts, avec le style alerte et la ferme con-

viction qu'on lui connaît. Les films sont cette fois classés par thèmes, ou plus exactement par monstres ; la place d'honneur est réservée à Dracula, comme d'habitude, mais le plus beau morceau de bravoure intervient à propos du *Dr. Jekyll and Mr. Hyde* de Mamoulian. Qu'on en juge : « *...ce masque aux dents de hyène, cette peau terreuse, bouchée de points noirs et de taches de poils raides comme celle de Julia Pastrana la femme-gorille, ces mains calleuses aux gros ongles griffus, les touffes de poils de sanglier qui couvraient ces mains pour en faire des pattes... les monstrueuses scènes d'amour, entre cette bête en habit de soirée et les malheureuses prostituées terrifiées qu'il fouettait, flagellait, cravachait... les traces de meurtrissures, les « bleus » de tuméfaction de la délicate chair trop blanche de Myriam Hopkins...* » Après une description pareille, avouez-le, vous n'en pouvez plus. Vous allez sortir de chez vous en trombe, et chercher ce film un peu partout. N'allez pas plus loin : il est invisible. Et je ne suis pas loin de croire que c'est une des grosses raisons pour lesquelles Boullet en parle avec tant de ferveur : car il serait bien surprenant que l'auteur ne soit pas un tout petit peu sadique, à l'instar de ses personnages préférés. De là son besoin subconscient de publier un grand article tous les trois mois : il aime sentir planer sur la ville l'angoisse des jeunes cinéphiles impuissants à se repaître, et ses œuvre ont plus d'un point commun avec les instruments de torture qu'il affectionne.

Le numéro 8 de *Midi-Minuit Fantastique* est consacré à l'érotisme et à l'épouvante dans le cinéma anglais. On sait que la pudibonderie immémorale du cinéma d'outre-Manche n'a pas résisté à l'assaut de la TV, et que les perfides producteurs d'Albion, armés de filets à papillon dernier modèle, sont actuellement occupés à rattraper leur public par tous les moyens. Je dis bien *tous* : l'aperçu qui nous est donné d'un film comme *Blood feast* laisse pantois. Il est vrai qu'il s'agit de la dernière vague de films d'horreur (non parvenue en France, bien entendu, mais déjà programmée en Belgique) : au regard de ce gongorisme du sexe, un film comme *Le voyeur,* chef d'œuvre de la génération précédente (tout va très vite par les temps qui courent : 1959, c'est déjà hier), apparaît un peu comme un classique.

Les meilleurs morceaux du numéro sont précisément la liste des séquences du *Voyeur,* et une anthologie par Jean-Claude Romer du cinéma insolite anglais, qui ne comprend pas moins de cent films. La plupart d'entre eux, cela va sans dire, n'ont jamais traversé nos frontières ! Notons aussi une interview de Pierre Kast, où le seul vrai mordu de SF du cinéma français (« *En réalité, j'ai toujours été profondément marqué par la SF, et je le suis de plus en plus, au point d'ailleurs de me réjouir énormément chaque fois que le mal se répand* ») pousse un pseudopode vers le fantastique : « *J'éprouve un peu moins d'agressivité contre le fantastique que je n'en ai eu pendant un long moment, car les temps changent et le moment n'est pas de se casser la figure entre sectes, mais de regarder comment la question se pose dans son ensemble.* » Bref, Kast a en projet un film fantastique : *Les vampires d'Alfama.* Fidèle à son amour du paradoxe, il compte prendre fait et cause pour les vampires injustement persécutés par les humains.

Jacques GOIMARD

Topor :
Epoque panique

Topor est ce montreur de frissons dont on va voir les expositions comme on va se tapir dans une salle spécialisée en films d'épouvante. Mais sur l'écran intime de ses dessins, il nous fait plus souvent participer à sa panique ; son humour nous effraie, ses solutions nous inquiètent. La peur est une vertu initiale de l'homme et, en notre siècle où la civilisation l'isole des dangers les plus simples, il veut imaginer les moyens les plus inattendus pour la faire naître, il recherche instinctivement les pièges qu'ont pu enfanter les autres. L'œuvre de Topor va au-delà de cet appétit ; magicien de l'insolite, il répond à l'inquiétude par l'angoisse et satisfait ainsi le goût morbide de chacun par la révélation claire de ce qu'il redoute intimement.

Dans ses premières expositions, Topor nous avait livré ce que l'on pourrait appeler le stade le plus décadent de l'effroi, c'est-à-dire le douloureux plaisir que ressent le masochiste en se mettant à mal. Le masochiste est l'individu parvenu au paroxysme de la peur et qui s'en libère en devançant tout ce qui pourrait lui advenir. Sa devise serait alors : « Si vous craignez d'avoir mal, faites-le-vous vous mêmes. »

Avec son époque panique (1) Topor élargit le spectre de l'effroi. Il semble qu'il ait acquis maintenant la vigueur d'envisager les forces obscures et menaçantes de l'inconnu. Il est significatif, d'ailleurs, que le petit monsieur strictement habillé de noir, qui peuple ses dessins, ait retiré son chapeau melon.

Mais les phobies de Topor sont celles d'un adulte, il a repoussé depuis longtemps les assauts des sorcières, des vampires et des gros nains velus. C'est sous les dehors les plus banals qu'il cerne la « grande Frousse ». La fascination de l'horreur y trouve son compte ; ainsi cette série de dessins où l'on découvre les formes d'agression les plus diverses : l'oiseau forcené qui picore, comme autant d'asticots, les veines d'une jambe féminine ; les petites filles à l'esprit inventif qui utilisent un bossu comme balançoire ; ou bien la femme en déshabillé pseudo-1900 dont les bottines à lames piétinent un homme couché. Un peu plus loin cette même femme, par une revanche du sort, voit sa cuisse couler le long de sa jambe lorsqu'on lui coupe les jarretelles qui retiennent son bas. Cette suite d'attentats au bon goût, traités en des noirs et blancs très contrastés, annihile la notion de pitié ; chacun étant une victime en puissance, personne n'a le loisir de plaindre les faibles.

Dans cet univers bouleversé, les lois de la naissance subissent d'inquiétantes perturbations. Quelquefois c'est la mère qui extirpe le nouveau né du dos de l'homme ; parfois c'est l'enfant qui refuse de vivre et fait surgir une croix du ventre de sa mère. Mais les images les plus belles, celles où s'exprime le mieux l'angoisse devant un monde nocif, ce sont ces femmes dont la chevelure

(1) Galerie Valérie Schmidt, 41 rue Mazarine.

est happée par le sol, au milieu d'un paysage désertique ; cet homme qui feuillette un gigantesque livre sur les pages duquel sont enchaînées des femmes nues ; cet autre qui arrache un lambeau de brouillard à une procession fantôme. Ou bien ce personnage debout dont les pieds font partie du sous-sol du paysage. Jusqu'à l'éclosion sournoise d'un absurde à l'état pur dans cet étrange duel de chaises, où chacun des adversaires, selon les règles d'un jeu imaginaire, vole la chaise d'une amie qui patiente en gardant sa position assise, pour s'affronter ou pour l'offrir à celle qui, demeurée en suspens, lui fait face.

Dans l'ensemble, le dessin de Topor est parvenu à une qualité graphique qui magnifie l'intention anecdotique. Le grisé des hachures s'est fait plus souple, le trait est devenu plus acéré, son encre de Chine fait naître de subtils bitumes. Cette exposition devra une fois de plus faire reviser le jugement qui le confine dans les limites du dessin humoristique. Alors que le but des « cartoonistes » est la recherche du gag en référence à un univers pré-établi, chez Topor le gag est la résultante d'une cosmogonie intime.

Mais l'avenir de Topor ne serait-il pas d'atteindre à ce dessin ultime, porteur d'un tel potentiel de panique qu'il serait alors une arme dans les mains de son créateur, puisqu'il suffirait de le révéler pour que les foules s'enfuient, frappées de stupeur ?

Et lorsque nous nous retrouverons dans la rue, au sortir de cette exposition, nous craindrons de rencontrer cet être hybride, capé de noir, à tête de limousine.

Anne TRONCHE

TRIBUNE LIBRE

Le triste sort des cinéphiles de province

A propos de la critique des films, l'article de Jacques Goimard (**Fiction** 123) m'a inspiré quelques réflexions désabusées qu'il ne désavouerait certainement pas.

Les critiques de films de **Fiction** viennent en effet un peu en retard sur la sortie des œuvres, mais cela est surtout valable pour Paris ; pour la province, encore faudrait-il que les films en question **arrivent** jusque-là !

Et à ce sujet, il ne semble pas que le film de S.F. ou le film fantastique suive les voies de distribution normale. Il doit venir par les courriers lents (diligences, chaises à porteurs, chaises de poste) et... se perdre en route.

Jacques Goimard a quelquefois une pensée touchante pour ce pauvre malheureux de cinéphile provincial. Dans **Fiction** n° 123, page 153, il dit à propos des films fantastiques : **« Ne parlons pas des lecteurs de province, qui n'ont pratiquement jamais rien à se mettre sous la dent »** (à savoir les lecteurs de **Fiction,** cinéphiles de surcroît).

En effet, en ce qui concerne le genre fantastique, la province est honteusement

frustrée. Il y existe un net sous-développement chronique de la culture fantastico-cinématographique. Si au moins les ciné-clubs, les cinémas d'art et d'essai, les cercles cinématographiques diffusaient les films de l'expressionnisme allemand et les films fantastiques de la riche période 1931-1940.

De tout cela, rien ; le néant le plus complet.

A Clermont-Ferrand, pour citer un exemple, trois films d'épouvante ou de fantastique ont seulement été projetés depuis le mois d'octobre. Ce sont, tenez-vous bien : **Paranoïaque, Capitaine Sindbad, Le monstre aux yeux verts.**

Nous en avons assez du western bien pensant, du Fernand Raynaud dominical, de la dernière comédie familiale ou de l'avant-dernier **Josélito** pour familles nombreuses ; nous voulons assister, en province, aux projections de vrais films fantastiques de tous crus. Nous voulons rêver en Cinémascope et en couleurs !

Gérard TEMEY, Clermont-Ferrand

Secouons le cocotier !

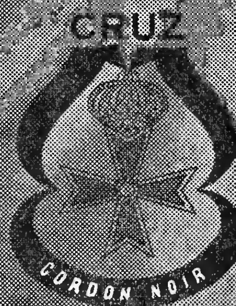
Lecteur de **Fiction** depuis le n° 1, jamais encore je ne m'étais décidé à vous écrire, mais votre n° 124 a triomphé de ma paresse native. Il y a bien longtemps, je l'avoue, qu'un numéro de **Fiction** ne m'avait fait un tel plaisir.

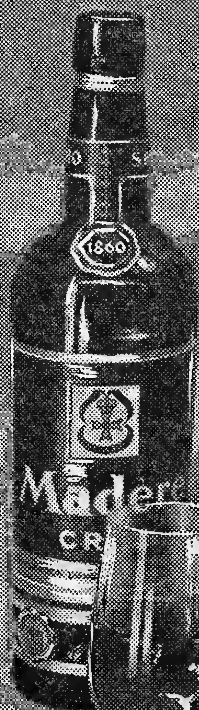
Ce n'est pas seulement parce que les nouvelles de **Fiction** sont redevenues bonnes après avoir descendu (l'an dernier) une pente bien glissante. C'est surtout parce que vous vous êtes enfin décidé à renouveler le stock de vos critiques de service : nous avons un peu trop lu Philippe Curval, Demètre Ioakimidis, Pierre Versins, Jacques Van Herp et Roland Stragliati — et surtout le sinistre quadrilatère F. Hoda - Martine Thomé - Jacques Goimard - René Tabès (ces quatre-là, on dirait qu'ils se sont donné le mot !) Vous venez de donner la parole à des nouveaux venus qui promettent, André Hardellet, Jacques Siry, Ado Kyrou, André Ruellan, Anne Tronche, Bertrand Tavernier, et celui dont le talent apparaît déjà le plus prometteur : Luc Vigan.

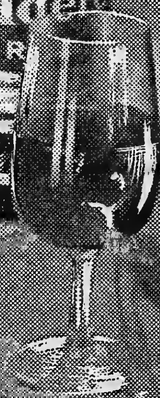
Je tiens à vous dire que ma femme et moi avons été très sensibles à cette infusion de sang jeune, et que nous espérons que **Fiction** continuera d'explorer cette voie féconde. Bonne chance !

Alfred BAZIN, Pont-Saint-Esprit (Gard)

Directeur : Maurice RENAULT.
Rédacteur en chef : Alain DOREMIEUX.
Editions OPTA, 96, rue de la Victoire, Paris-9e
Administration : PIG. 87-49. Rédaction : PIG. 27-51
Abonnements et vente :
24, *rue de Mogador, Paris-9e (TRI.* 40-56) — *C C P Paris* 1848-38.
La rédaction ne reçoit que sur rendez-vous.
EDITION FRANÇAISE DE « THE MAGAZINE OF FANTASY AND SCIENCE FICTION »
Publié avec l'accord de Mercury Press, Inc. New York N. Y. (U. S. A.)
Le N° : France, 2,50 F ; Belgique : 35 FB ; Algérie : 285 F ; Maroc : 2,90 DH.
ABONNEMENTS. — 6 mois : France, 14 F ; Etranger, 15,50 F
1 an : — 27 F ; — 30 F


CRUZ
CORDON NOIR


1860




OLD PORT
PORTO



Vous lirez bientôt :

Poul Anderson	Pas de trêve pour les rois !
Arrabal	Concert dans un œuf
Octave Béliard	La découverte de Paris
Jean Cassou	Guérir de la mort
Claude F. Cheinisse	Le vieux
Mildred Clingerman	Passion incendiaire
Henri Damonti	Un jeu très amusant
Avram Davidson	Le siège de Santiago
Michel Demuth	L'Empereur, le Servile et l'Enfer
Gordon R. Dickson	L'apprentissage
Gordon R. Dickson	Le remplaçant
Georges Gheorghiu	Trouver la Ville
Paul Grégor	La vallée des monstres
Zenna Henderson	Le retour
Nathalie Henneberg	La couleuvre
Lieutenant Kijé	La main
Rudyard Kipling	Eux
Damon Knight	L'arbre du temps
Keith Laumer	Hybride
Keith Laumer	Unité de combat
Fritz Leiber	Jardin d'enfants
Richard Matheson	Laissez-nous notre âme
Richard Matheson	La fille de mes rêves
Thomas Owen	Le grand amour de Mme Grimmer
Kit Reed	Le tigre automate
Christine Renard	De profundis
Maurice Renard	Le lapidaire
Jacques Sternberg	Textes brefs
Theodore Sturgeon	Rien que l'amour
Roland Topor	Preuve par l'absurde
Robert F. Young	Amour sidéral

A notre prochain sommaire

Après le numéro spécial Bradbury publié par nous en février, le prochain numéro de *FICTION,* daté de mai, sera un

SPECIAL JEAN RAY

On y trouvera quatre nouvelles inédites en France de Jean Ray et jamais encore rassemblées en volume :

Bonjour, Mr. Jones
La tête de M. Ramberger
Croquemitaine n'est plus
Têtes-de-lune

ainsi que des articles sur le personnage de Jean Ray et sa légende, une bibliographie de ses œuvres, et une curiosité : une « aventure vécue » de Jean Ray narrée par Thomas Owen. Au total, une « somme » qui passionnera tous les amateurs.

Dans ce même numéro, un choix de nouvelles de science-fiction de qualité : *La cage,* par *MIRIAM ALLEN DeFORD ; Hybride* par *KEITH LAUMER ; Le dernier pas,* par *ZENNA HENDERSON ; Jour de colère,* par *KRIS NEVILLE ; ... et jeune à nouveau,* par *JEAN-MICHEL FERRER ; Le siège de Santiago,* par *AVRAM DAVIDSON ; Jardin d'enfants,* par *FRITZ LEIBER*. Sans oublier nos chroniques habituelles.

Un numéro, comme on peut le voir, plein de substantifique moelle...

Dépôt légal : 2me trimestre 1964 — *Le Gérant :* M. RENAULT.
Imprimerie Riccobono - Draguignan (Var)